



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

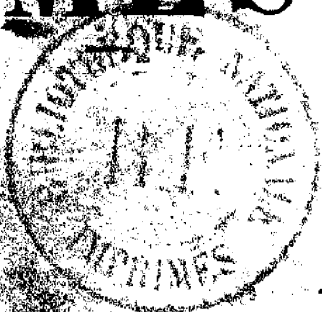
Bibliothèque nationale de France (BnF)

J.-H. ROSNY

6746

LES

AMES PERDUES



PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

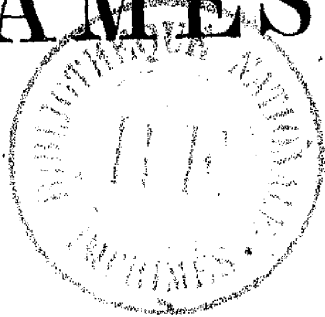
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1899

LES

AMES PERDUES



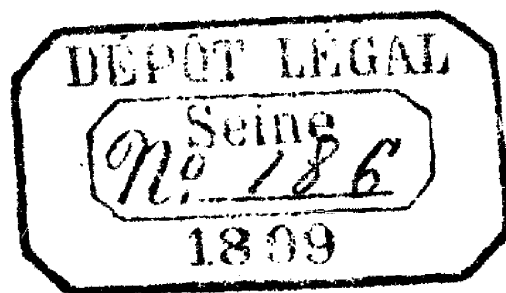
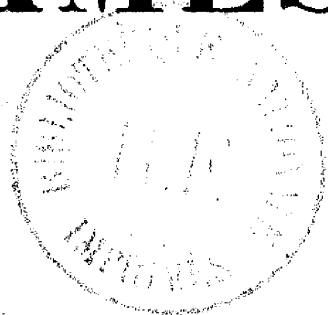
8° Y²
51564

Il a été tiré de cet ouvrage, quinze exemplaires, numérotés à la presse, sur papier de Hollande.

J. H. ROSNY

LES

AMES PERDUES



PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENNELLE, 11

1899

PRÉFACE

Dans les sociétés brutales où les plus honnêtes gens trouvaient raisonnable de faire périr leurs ennemis par le poison ou le poignard, où l'on *branchait* chaque jour à tous les coins des royaumes, où l'office de bourreau, avec ou sans titre, comportait des milliers de praticiens, où la mort de main d'homme, enfin, était un épisode aussi journalier que les marchés et les foires, il était naturel de périr pour ses croyances et d'y sacrifier la peau du prochain. Alors qu'il y allait de la vie pour une aune d'étoffe, comment ne pas verser le sang pour Notre Seigneur Jésus-Christ, pour Madame la Vierge ou pour la Réformation?

Mais à mesure que le meurtre apparaît plus répugnant et monstrueux, il devient aussi plus

monstrueux et répugnant de donner sa vie et de risquer celle des autres pour une cause morale, quelle qu'elle soit. Et cela devient aussi plus inutile. Il n'y a sans doute plus — *en temps de paix* — aucun cas où il y ait urgence à courir risque de mort ou à tuer le prochain pour le triomphe d'une opinion. C'est chose, en tout cas, si obscure, si complexe, que nulle intelligence ne peut espérer la résoudre. Et si, à défaut de raison, c'est quelque instinct brutal qui en décide, cet instinct nous dégoûte, par l'ingérence d'une méthode sauvage dans une cause délicate et noble, qui a mille chances d'en être souillée.

L'incertitude croissante de la morale contemporaine renforce ces répugnances. Nous n'avons plus de sanction, — ni dans la révélation religieuse, ni dans la raison pure. — Nous pratiquons la morale comme les chaudronniers nègres font du bronze, au hasard de recettes qui ne se rattachent à aucun ensemble. Nous apercevons nettement les contradictions de la science sociale, mais ses harmonies nous échappent. Elle n'est, actuellement, qu'une pure légende religieuse et métaphysique, n'offrant de certitude que sur certains phénomènes vérifiés par l'expérience des siècles. Pour tout ce qui est à

transformer, chaque fois que nous ne nous contentons pas de réformes graduelles, nous ne pouvons procéder que par hypothèse ou par esprit prophétique, et il est étrangement répulsif à un homme moderne de se faire tuer, et de tuer, pour une hypothèse ou une prophétie.

Et, dans une certaine mesure, tout sacrifice trop brusque, trop violent, à des croyances abstraites, tout acte capable de gâter notre bonheur, d'affaiblir notre énergie, apparaissent nuisibles. On peut dire que, toujours, il sera préférable de se consacrer paisiblement et fermement à ce qu'on croit la justice. Brûler ses vaisseaux peut être un acte admirable chez un conquérant : ce n'est qu'une folie chez un socialiste.

C'est pourquoi nous avons appelé ce livre les *Ames Perdues*. L'attentat, la mort de Beyssières et le sacrifice de Roland sont envisagés comme des actes aveugles. Il n'en va pas moins que nous avons prétendu étudier des esprits nobles, des caractères élevés, et que ce n'est pas la colère, mais la tristesse que doit exciter l'exagération de leurs actes.

Toutefois, nous ne soutenons point une thèse *directe*. Mais, ainsi que nous le disions déjà dans la préface de l'*Impérieuse Bonté* :

« Ce sujet n'est point de ceux qui laissent l'âme emprisonnée dans un rêve de beauté gla-

ciale, dans l'étroite tour d'ivoire des rhétoriciens de l'Art pour l'Art. Il est pour cela trop trempé dans la pauvre humanité, trop palpitant du sanglot des êtres. Éclairé d'un rayon de génie, il aurait pu troubler profondément des âmes, agiter une élite et collaborer à la formation d'un état moral. N'est-ce point d'ailleurs la forte aventure qui arriva dans tous les siècles à l'art littéraire, d'agir puissamment et sûrement, plus proche la vie que des doctrines, sur la destinée humaine ? Si du milieu naît le livre, quelle puérilité de nier que le livre, expression plus tangible des tendances, réagisse sur le milieu, comme si l'on niait que la loi physique ou la machine, nées de la science, à leur tour aident à la genèse de la science future... »

Bref, les *Ames Perdues* ne sont point œuvre de dilettante. Un esprit y souffle, esprit d'altruisme, de solidarité. Car nous n'avons pu nous désintéresser de la vaste révolution morale qui se prépare.

Nous sommes aux limites où la critique scientifique, le pessimisme et l'ironie ont accompli leur œuvre. L'ancienne morale croule avec la métaphysique et la religion dont elle se réclamait. Elle n'a plus de bases. Elle enferme nécessairement des choses vénérables et des vérités profondes : notre civilisation n'aurait pu vivre

s'il en était autrement — car la morale est la condition même de la vie sociale et presque sa synonymie. Mais ces vérités nous les sentons seulement; nous n'en avons aucune *connaissance*.

La science ne commence que des'y diriger. Les réactionnaires et les pessimistes en font reproche aux savants; M. France décoche les traits de l'ironie la plus lumineuse qui fut depuis Voltaire. Ils ont bien raison. Les savants se sont trop vantés de trouver la loi morale au laboratoire. Et il est sûr qu'elle ne nous viendra ni des éprouvettes de M. Berthelot ni des bouillons de culture de l'Institut Pasteur. Mais elle nous viendra. Les pessimistes violents et les aimables émules de M. France y contribueront. Que les premiers s'indignent toujours davantage, que les seconds poussent la moquerie à ses limites, c'est chose bienfaisante, désirable.

Ils sont les bons destructeurs. Ils *font de l'espace* à ces esprits invincibles qui, s'efforçant aux solutions, n'ont guère le loisir de rire ni de s'indigner — pas plus qu'un chimiste des fumisteries de ses cornues. Ils font sentir, avec plus de vivacité, le besoin de voir clair et l'urgence d'appeler à la science morale les intelligences et les énergies. A rire et s'indigner avec eux, l'homme prend du courage ou de la résignation.

C'est la chanson de route et la chanson de bataille. Mais dame ! il ne faudrait pas s'en tenir à la chanson. Car il n'y a, au *fond*, rien de risible ni de méprisable dans les êtres ni les objets. C'est chose de surface, comme le Bien et le Mal. Ce serait un singulier fou qui ne cesserait de moquer le flux de la mer, le cours des planètes, ou de s'en indigner.

L'ironiste et le vitupérateur font comme ce fou, alors qu'ils s'opiniâtrent contre le lien puissant de la morale, cette force irrésistible, cette propriété essentielle de l'animal humain, qui, née avec le sentiment fédératif, périrait avec lui. Encore un coup, leur folie est bienfaisante... si elle ne devient par trop dominatrice. Avouons qu'elle gagne terriblement. Et c'est bien ce qui fait notre malaise — ou encore, c'est le signe de notre malaise. Il est temps de remonter ce courant. Mettons-nous du parti de ceux qui pensent que la science morale n'est pas constituée, mais *doit* se constituer ¹.

Les autres sciences sont en bonne position.

1. Ne point entendre que nous proposons d'*abandonner* la morale existante. Cette morale, comme nous disions, enferme nécessairement des choses vénérables et des vérités profondes. L'abandonner serait aussi étrange que si nos précurseurs avaient cessé de cultiver, de cuire leur pain, de faire leur vin, d'allier des métaux, etc., pour atteindre plus vite la théorie de ces pratiques. Ceux qui réclament

Elles ne reculeront plus, et s'il leur reste des progrès infinis à accomplir, on voit bien qu'elles les accompliront avec une certitude et une vitesse qui étancheront l'ardeur humaine. Mais justement, le malaise moderne vient de la disproportion entre leur majestueux accroissement et l'évolution incertaine de la sociologie. Si elles ont suffi à renverser la sanction métaphysique, à nous défaire des axiomes religieux, elles n'ont point la puissance — au moins directement — de nous faire connaître les lois d'une morale précise.

Pour nos consciences, pleines des fantômes du Bien et du Mal, tout agitées de l'influence héréditaire des dogmes, de la morale mystique, l'attente est douloureuse.

l'amoralité, une sorte de table rase sociale, donnent une signification particulière à ce terme. Car l'amoralité pure et simple, si nous y pouvions atteindre pendant quelques années, serait une prodigieuse destruction d'hommes et de force vive. Toute la masse intellectuelle y succomberait devant les énergies brutes. A quelque abjection qu'ils consentissent, des êtres faibles et délicieux, des Renan, des Sainte-Beuve, seraient sur-le-champ immolés par les personnes vigoureuses, rusées et actives que leur tournure d'esprit incommode.

Mais cette hypothèse est ridicule. Il n'y aura pas de période *amoral*. Ce serait aussi extraordinaire qu'une suspension du mouvement de la mer et des fleuves. Les révolutionnaires et les philosophes entendent seulement quelque réaction partielle, ce qu'on nommait jadis un mal nécessaire.

On ne saurait faire assez diligence pour en sortir, on ne saurait trop exciter les esprits à refaire pour la science morale l'admirable travail qui s'est fait pour la physique, la chimie, la biologie. Le champ est merveilleusement vaste, la matière scientifiquement neuve. Depuis le mémorable essai de Comte, la philosophie a fait un effort considérable ; il s'en faut que cet effort réponde à l'importance du problème. La philosophie y conviera toutes les intelligences et les volontés disponibles. Et la littérature n'y sera point en surcroît : peut-il être inefficace de dépeindre la *Vie Morale* ? Nous nous y sommes efforcé dans ces *Ames Perdues*, ou plutôt nous y avons été contraint. La morale exerce sur nous une fascination tout instinctive ; elle nous est une curiosité incessante, un goût ardent. Et c'est naturellement que nous la recherchons comme élément de beauté et de beauté *dramatique*. En sorte que s'il se dégage ici quelque chose comme une thèse, cette thèse est accessoire, subordonnée à l'intérêt d'art. Mais enfin, nous ne la répudions point : sinon, ce que nous avons dit dans cette petite préface serait des paroles vaines.

LES AMES PERDUES

I

C'était un de ces jours où le ciel s'ouvre et se referme ainsi qu'une porte de lumière. Le soleil glisse sur la pluie, dans une grâce paresseuse, et la pluie, reprenant, semble un réseau de cheveux diaphanes.

Abel Roland goûtait l'incertitude aimable du temps, assis près de la fenêtre, dans le cabinet de Mouryès. Cette pièce était vaste, uniquement peuplée de livres, de papiers, de chaises et d'une table. Mouryès, intelligence nombreuse et sans but, n'aimait que les livres : il les assemblait au hasard des publications et des enchères.

L'appel d'un téléphone retentit à la muraille. Abel tressaillit à la petite voix intelligente de l'espace. Il allait sonner un domestique, mais s'avisant que, peut-être, Mouryès voulait excuser son

retard, il répondit lui-même. Une parole saccadée vibra dans l'embouchure : « Si vous avez une demi-heure attendez-moi ; sinon repassez plus tard : j'y serai tout ce jour. »

Le jeune homme remit en place l'appareil fée et contempla les vitres. Le ciel pleurait sur l'élégant jardin ; une féconde tiédeur animait les feuillages ; les herbes, les roseraies, les pivoines, les cinéraires parurent si nuancées et tendres que le cœur de Roland se pâma de volupté. Mais sa volupté était triste comme sa jeune existence. Il portait ce mal de l'humanité, cette douleur de l'injustice qui met un crêpe sur le monde, crêpe plus sombre à ceux qui ont pratiqué les lectures et les fréquentations ironiques.

La révolte de Roland n'avait point d'origine personnelle. Il pouvait être riche, et il aimait le luxe, les grâces de la femme, les libertés spacieuses et immédiates de l'argent, avec une jalousie presque meurtrière contre les hommes qui osaient goûter ces choses.

Sensitif, voluptueux, tendre, plein d'ardeur convulsive vers l'amour, vers les frivoles âmes de dentelles, il vivait, solitaire, dans une odieuse indigence, sans maîtresse et sans plaisir.

Sa seule volonté en était cause. Pour sortir de misère, il lui suffisait de recourir à son unique parent maternel, déjà vieux, sans famille. Mais il

fallait se plier à la foi bourgeoise, renier toutes ses paroles. Mille fois sa chair sensuelle avait fléchi devant de viles nourritures ou quelque calèche divinisée de jeunes femmes : de plus âpres vertus, la renonciation douloureuse, la joie de se dompter, si profonde à ceux qui l'ont vraiment connue, avaient toujours prévalu.

Mouryès, entre tous, représentait le Tentateur. Il intervenait périodiquement pour réconcilier le jeune homme et le vieillard, proposait des rencontres, aplanissait les obstacles. Sans doute, aujourd'hui encore, il proposerait sa médiation. Abel redoutait l'entrevue. Il se sentait très faible, travaillé par la fatigue, l'angoisse et de trop vives images.

Pour se dissiper, il prit un livre, il le feuilleta d'une main paresseuse. Ce n'était qu'une brève étude sur les variations de la morale, mais perçante, pleine de traits agiles, délicatement lancés, dont Abel tressaillait d'aise.

Pendant les pauses, il regardait les jardins. Une analogie se formait entre le livre frêle et la pluie vaporeuse. Ce fut une de ces haltes où l'âme s'alanguit, s'endort sur l'incertitude, oublie la misère et le rongement d'esprit.

La porte grinça. Abel vit une silhouette dont la présence l'emplit d'amertume. Sa pauvreté lui parut plus choquante et presque blâmable. Il tres-

saillait d'orgueil, de colère, de honte et d'une tendresse insupportable, pendant que Marie-Louise Mouryès s'avancait dans le luxe clair de sa jeunesse.

Elle avait du Nord la pureté somptueuse, les yeux couleur du temps où chaque reflet peint une nouveauté, la grande chevelure de flamme et le dédain aristocratique, avec la souplesse des filles du Soleil, les gestes sûrs qui doublent de grâce changeante la beauté des contours.

Elle vint dans la cadence charmante et le bruit de ses robes. Elle s'arrêta près du jeune homme. Enfants, ils avaient joué dans les mêmes jardins et les mêmes chambres; mais, après une longue absence, ils ne se reconnaissaient guère.

Elle cherchait une revue.

— Quel jour vide! dit-elle, en furetant parmi les livres.

— Pas pour moi! J'aime ces fenêtres palpitantes de pluie.

— Vraiment?

Elle tenait sa revue, mais l'ennui, l'inertie et l'éternel besoin de mirer son charme aux yeux des hommes la retinrent. Des rêves lointains, assourdis, s'élevaient dans Abel.

Elle dit encore :

— Que lisez-vous?

Il montra le livre. Elle se pencha d'une ma-

nière languissante et délicate comme le jour gris.

— Vous ne lisez donc jamais de romans ?

— Si, quelquefois. Mais je les redoute.

— Pourquoi donc ?

Il ne répondit pas tout de suite. En reprenant le volume, son doigt avait effleuré la main de Louise.

— C'est de l'ivresse, une mauvaise morphine. J'y sens l'âme menteuse de leurs auteurs, leur lâcheté ou, pire, leur courage, — le courage des bravi.

Il parlait mal, irrité de se sentir devant elle comme un fellah devant une fille de khédive. Des obstacles superposés, un brouillard impénétrable les séparaient. Et c'était pourtant, chez Abel, une jolie fiction, un conte de veillée d'âme qui lui enchantait les nerfs et le faisait pâlir.

Elle vit son émotion ; elle y était peu sensible, trop sûre de son pouvoir. Mais le désœuvrement la poussait à effeuiller ce trouble comme elle eût effeuillé une fleur :

— Alors, vous ne lisez que des livres graves... C'est dommage !

La phrase, gentiment dédaigneuse, appuyée d'un renversement de tête, éperonna Roland.

— Pourquoi... dommage ?

Il rougit un peu, puis plus fort, de sa rougeur même.

— Le pauvre ! se dit-elle.

Et, dans sa pose de langueur, mêlant un air de sagesse :

— Il est triste de vous voir tant de science. Il faudrait vivre, garder un peu de fantaisie et de fraîcheur.

Il l'écoutait, avec un agacement plein de charme :

— La science ne tue ni la fantaisie, ni la fraîcheur. Il n'y a pas de romans plus délicieux que ses hypothèses. Une manière nouvelle de considérer le monde et la vie n'est pas moins émouvante que la fable enfantine d'un romancier; elle ne fait pas battre le cœur moins vite. Croyez qu'il n'existe point de poèmes aussi merveilleux que ceux de la matière dévoilant ses mystérieuses attitudes, des êtres révélant leurs métamorphoses.

Il s'arrêta, gêné, plein de mots qui palpitaient comme des ramiers captifs.

— Ah! fit-elle.

Son sourire persiflait, mais avec bonne grâce, car, si elle jugeait naïve l'animation de Roland, elle en aimait la véhémence. Elle reprit :

— Enfin, c'est un langage de solitaire. Je vous vois moine, dans une bibliothèque, indifférent aux actes des hommes. Comment arranger cela avec votre socialisme?

— Je tire de la société des êtres mes plus chères délices.

— Pourquoi donc les fuyez-vous ?

— Je ne les fuis pas.

Elle leva les épaules :

— On ne vous rencontre nulle part.

— Je suis pauvre.

— Par votre volonté.

— Non, fit-il en souriant, je suis *puni* ! Vous le savez bien.

Elle reprit avec douceur :

— Pour quelques folles théories qui ne déplaceraient pas une tête d'épingle !

— Non point pour des théories, mais pour un sentiment si vif de la misère humaine, qu'elle m'est devenue insupportable : je ne puis pas plus ne pas y penser — et le dire — que le blessé ne peut oublier la plaie vive.

— C'est ajouter une peine inutile à des souffrances inévitables !

— C'est vivre ma vie d'homme communiant avec l'humanité, — la seule vie complète et la seule qui m'apparaît désirable, — la seule aussi qui puisse conduire à l'abolition de l'indigence. Il faut souffrir dans les autres, et avec les autres, pour que les basses lâchetés sociales, les maux vils, soient efficacement combattus. C'est par un dégoût analogue à celui qui nous rend insupportable le meurtre, que nous abolirons les actes qui réduisent notre prochain à la torture des priva-

tions. La misère des autres deviendra notre misère ; leurs souffrances nous rempliront d'horreur personnelle. Lorsque le froid, la faim, la lassitude des parias apparaîtront aussi affreux que les dragonnades, les autodafés, les chambres de torture, la misère physique sera guérie...

Un silence. Sur les vitres, toujours la pluie nerveuse, et les bruits humides de la rue. Louise sentit quelque chose d'étrange dont Roland était enveloppé ainsi que d'une atmosphère. Elle dit enfin :

— Vous êtes bizarre !

Mais il l'avait intéressée. Et sa façon autoritaire ne la choquait plus : elle en démêlait la secrète faiblesse.

La pluie s'animait dans une crise de rafales ; un nuage pleura des gouttes torrentielles.

Louise prit sa revue.

— Au revoir, dit-elle, avec une langueur malicieuse.

Il sentit une affreuse détresse, nue, froide, stérile. Son existence fut une fable, une misérable légende philosophique où toute joie était abstraite, toute douceur défeuillée. L'être précieux, qui venait de lui donner une minute de sa présence, sembla la seule image réelle au sein d'un monde crépusculaire.

Ce fut comme s'il fallait choisir entre la vie et

la mort. Sa pensée tournait ainsi qu'un disque, tantôt large et pleine, tantôt aiguë et tranchante.

Ah! pauvre petite chose qu'il est, un instant apparue sur la vie éternelle. Il va tournoyer, palpiter, disparaître. A peine il se sera connu, si vaguement! Et, s'il gaspille son furtif destin, plus jamais le chaos ne lui rendra l'heure propice.

— Belle affaire que le fétu goûte ou non l'imperceptible aventure!

Le Néant passa, revint, s'effaça; Abel se retrouva devant l'image tremblante de Louise, opposée à son vœu de justice, à son horreur de la déchéance morale.

La porte se rouvrit; Mouryès fit son entrée. C'était à grand bruit, le chapeau et la canne en projectiles. Il portait cinquante ans fiévreux, rapides, avec les outrances du taureau qui creuse l'arène. C'était un de ces hommes supérieurs qui, instabilité ou dédain, ne pouvant faire œuvre, jettent dans la vie privée mille lueurs d'intelligence perdue.

— Bonjour, sacrifié! dit-il.

Mais son ironie était tendre.

Le regard d'Abel s'éleva plein de douceur opiniâtre. Toutes les lignes de son visage participaient de cette douceur et de cette opiniâtreté. L'ardeur de la vie, la force dévorante s'abritaient derrière les beaux yeux d'ardoise claire, et les tempes gonflantes de sève, d'élan, de sensibilité, de ferveur.

— Apôtre à la bouche ardente ! fit encore Mouryès, le mal sortira du bien. Vous raterez vos sacrifices, vous souffrirez pour le néant.

Il rit, presque aboyant, ses paupières entrecloses cernées de rides féroces, et, sans se laisser interrompre :

— La pathologie sociale, pauvre petit, a trente siècles de retard sur la pathologie individuelle. Et celle-ci, hélas ! est une telle misère que le sage se borne aux règles, presque instinctives, de l'hygiène. On ne guérit que trois ou quatre maladies virulentes — à l'aveuglette ! Que dire de la cure des maux d'un peuple ! L'hygiène même y est une dérision... Et vous, cher sacrifié, dans ce désordre immense, dans cette nébuleuse informe, vous croyez que votre immolation peut être sans folie ?

— Eh ! fit enfin l'autre, qui vous dit que je m'immole ?

— Vos yeux, mon fils. Ce visage fait pour vivre la vie.

— Je vis.

— Non, Abel Roland, vous ne vivez pas.

— Selon vous, non, mais selon ma nature.

Mouryès ouvrit un livre avec impatience, comme excédé. Mais il lâcha tout de suite sa lecture. Marchant au fond de la pièce, il saisit une jardinière :

— Voilà comme vous vivez ! Dans une lumière de bureau — le bureau des théories, au fond de la cour !

Et tutoyant Abel :

— Est-ce que je ne te connais pas ? Ton horreur native de la pauvreté et de son odeur, tes affreux jours sans pain, tes humiliations, tes rages ! Seule la lutte en pleine nature, en plein espace, te rendrait supportable, non l'indigence, mais la privation... Ah ! chacun sa vie d'abord, et le devoir par surcroît. Nous sommes venus pour vivre ! D'ailleurs, il faut si peu de chose pour que la justice devienne de la cruauté et l'abnégation de l'injustice ; et c'est un spectacle douloureux, qui gâte la nature, qu'un homme qui se dévoue à l'excès. En faisant bon marché de sa personne, il déprécie toute l'humanité — en dédaignant la joie, il dégoûte ce même prochain pour le bien duquel il s'immole.

— Quelle joie ? Celle du savant cherchant une attitude de la matière et celle du philosophe s'em-

murant avec son système paraîtront du sacrifice à la multitude et ne seront que les plus persévérants des plaisirs. Il serait singulier qu'on ne pût trouver des plaisirs analogues en se conformant à ses instincts moraux !

— J'ai horreur du vide ! reprit Mouryès. On ne peut pas plus se conformer à ses instincts moraux qu'à ses imaginations romanesques. Chaque groupe social fait ses moyennes. Il est permis de se tenir plus ou moins éloigné du noyau, mais celui qui franchit la circonférence est perdu pour soi-même et les autres. Aussi, l'idéologue fondant sa conduite extérieure sur des principes faits pour l'avenir, sera-t-il presque honni comme le criminel attaché aux penchants sauvages.

Abel sourit avec amertume :

— Il n'y a qu'une histoire sérieuse de l'Humanité : l'effort de ceux qui prétendirent dépasser la circonférence ! Je n'espère pas atteindre à leur mérite — mais j'estime leur sort plus beau, leur vie plus heureuse, que le sort et la vie des sages cultivateurs de moyennes !

— Hélas ! *poor soul*, l'histoire humaine est, au rebours, l'exacte histoire de ceux qui répondirent à l'idéal des masses, exception faite des purs savants. Et ceux-là, invariablement, furent d'incomparables égoïstes — prêts à tous les parjures utiles, à toutes les compromissions tactiques : ils

rendirent ainsi leur œuvre possible. Attendre, voici le grand jeu, se méfier des vertus lunaires qui doivent aboutir deux siècles après que nous serons trépassés... Que fait au socialisme que vous soyez riche dans une société qui admet la richesse, ou plutôt ne vaut-il pas mieux que ce soit vous qui possédiez la fortune et qui aidiez, raisonnablement, à la marche de vos doctrines? Trente ans de légers actes socialistes, multipliés par l'argent, valent la mort stoïque de cent mille nigauds. L'héroïsme, acte d'exception, dicté par les situations extrêmes, fatales, est, je le répète, un péché contre la vie, contre l'effort mystérieux qui nous porte en ce monde pour y remplir un destin et non pas pour le sacrifier.

— Aussi bien prétend-je remplir ma destinée, non point en tous sens — chaque homme est condamné à rejeter une part de soi, fût-il ensemble Napoléon, Balzac, Ampère et Comte — mais au profit de ceux de mes instincts qui me sont le plus chers !

— C'est faux, misérable machine tragique ! interrompit Mouryès... Tu cherches, tu veux le sacrifice — tu en as le triste orgueil — et cette maladie, si tu n'en guéris point, fera de ton existence un martyre aussi ridicule que le martyre du faux inventeur...

Abel inclina la tête ; mille arguments s'y pres-

saient, mais sans tumulte. La dispute l'ennuyait comme un jeu vide ; il ne la supportait qu'avec soi-même ; il préférerait écouter les contradictions plutôt que de répondre.

Il dit soudain :

— Mon oncle est à Paris ?

L'autre tapa du pied et bondit dans un de ces mouvements sauvages qui, chez lui, n'étaient pas ridicules :

— Eh ! oui, j'ai passé la soirée hier avec lui. Quand je pense qu'un mot aimable de votre part !...

— Un mot aimable ! Il veut que j'abjure mes erreurs. Vous savez qu'il est encore plus opiniâtre que son neveu. En honneur, croyez-vous admissible que je me *repente* ?

Mouryès lui darda un regard de colère timide. Il subit l'honneur d'Abel qui, tout ensemble, l'excitait au respect, à la moquerie, et à l'envie de casser la jardinière. Mais le fond de son idée se fit jour comme une coulée d'acier dans la fournaise :

— Certainement que je le crois admissible !

— Ah !

— Ah ! imita l'autre en haussant les épaules... Mais vos socialistes eux-mêmes, surtout vos socialistes, le trouveraient admissible.

Il jeta, rudement, un fagot dans le feu, et avec une indignation dérisoire :

— C'est une trahison au point de vue socia-

liste de perdre délibérément un pareil levier, de laisser cette fortune aux bourgeois.

— Mon oncle ne me déshériterà pas.

— Qu'en savez-vous ?

— Je le connais. S'il hait mes opinions, il respecte plus encore les droits du sang. Il est persuadé que, le jour où me viendra la fortune, mon socialisme sautera.

Mouryès sourit; Roland le regarda en silence, jusqu'à ce que le sourire se fût effacé :

— Vous le croyez comme lui, et comment pourriez-vous croire autrement ?

— C'est vrai. Et, toutefois, mon sourire a tort. Le pouvoir corrupteur de l'argent est moins en cause que son pouvoir pondérateur. L'argent donne le plus juste instinct de l'inanité du sacrifice.

— Comme l'indigestion éclaire merveilleusement sur la vanité des viandes. Enfin, vous me confirmez dans ma certitude : je ne puis être déshérité. Alors pourquoi me réconcilier avec mon oncle ? Lui ai-je manqué de respect ? Ne m'a-t-il pas froidement exécuté pour une phrase dite dans une circonstance où je ne pouvais pas ne pas la dire ? A-t-il jamais paru m'aimer — alors que sûrement j'étais tout enclin à une tendresse filiale ? Par un étrange sentiment, il a tout ensemble la plus grande indifférence pour son neveu et le plus grand

respect pour mes droits d'héritier. Il me jetterait tranquillement dans un cachot et ne me ferait pas tort, *après décès*, d'un centime. Et dans la réconciliation il ne veut, et ne voudra jamais, que ma complète humiliation.

— Il peut s'attendrir avec l'âge.

— Dites se glacer.

— Abel! Abel! fit Mouryès avec une mélancolie sincère, qu'il est dur de vouloir du bien! Songez pourtant que la réconciliation avec l'oncle, c'est à l'instant vingt-cinq mille livres de rente — du secours à vos amis et, pour vous-même, la vie.

Roland frissonna. La vie se confondait avec la fille du tentateur. Ah! sur la poussière du chaos, sur la pourriture des destins, éteindre cette petite forme, ce petit contour de bonheur! Il se tint dans un nerveux silence, — également torturé par la vision de Louise et par l'opiniâtre devoir. Le doute tranchait son cœur.

C'était une glace ardente, un froid brûlant, où, tour à tour, expirait et ressuscitait la volupté.

Il dit avec défaillance :

— Je vous répondrai demain.

Ils se regardèrent, fraternels. Les rides féroces, qui rapetissaient les yeux de Mouryès, parurent alanguies. Il y eut échange d'âmes. Pour avoir

prêché l'horreur du sacrifice, l'aîné sentit la noblesse du jeune et son charme. Roland penchait pour la molle sagesse. Cette disposition prolongea le silence. Elle empêcha Mouryès d'insister quand Abel, répétant sa phrase, se retira.

II

Abel avait faim, et le tourment de cette faim lui faisait mieux sentir l'humiliation de la pauvreté. Il se regarda dans la glace d'une boutique — il se vit blême et maigre, les yeux creux ; il s'indigna. Il eut pour lui-même un peu de cette pitié qu'il avait si ardente pour les autres. Mais, haussant l'épaule, il tira de sa poche vingt-cinq sous, toute sa fortune, et en fit deux parts, dont il réserva l'une. Puis, il acheta du pain, deux œufs, un petit fromage à la crème :

— Clair et frais repas, murmurait-il avec douceur. Combien les misérables qui sortent des tisseries de l'oncle pourraient l'envier !

Une foule passa sur sa mémoire, devant les vitres des fabriques, pâlement effleurées de lumière. C'était un soir de mai ; les arbres jetaient leurs jeunes parures par les routes ; les blés tressaillaient dans les grands espaces, sous une poudre d'étoiles, et la foule, mille obscures silhouettes, semblait marcher vers des vespres d'angoisse.

De la profonde usine où elle a tramé, filé, pour conquérir sa place indigente, elle va, vers les petites cabanes éparses, goûter une écuelle de pommes de terre graissées de saindoux, et s'éteindre toute une nuit, mourir jusqu'à l'aube, pour ressusciter sur la croix de la machine.

Abel sentait cruellement ces choses. Toute souffrance humaine déposait en lui sa lie ; ses fibres avaient la triste vibration du mal des autres. Un instinct le rendait odieux à soi-même, dès qu'il prétendait s'abstraire, ne vivre que sa seule vie.

Il rentra, et satisfit sa faim. Dans le froid, sous la petite lampe trop faible, le repas fut lamentable. La chambre était sinistre, la jeunesse d'Abel, après l'abstinence du matin, le laissait affamé. — Il eut une ardeur de causerie et d'abondance, avec le désir d'une tasse de thé — vapeur, arôme, rêve ! Et il alla, le cœur abattu, mettre son visage contre la croisée.

La vieille ville murmurante, l'indécision des toitures, une cloche, voix plaintive du minéral, une constellation entre deux cheminées, languirent sa détresse. Il ouvrit la fenêtre, il respira cette odeur végétale qui naît après plusieurs jours de pluie.

Les petits phares s'allumaient chez ses frères les hommes. Une vitre au rideau rouge, d'abord voluptueuse, avec un peu d'insolence, bientôt donnait

une grande tristesse et presque de la crainte. Trois lueurs en ligne droite éveillaient une idée d'ordre et de froid ; un point orange semblait résigné, studieux et pauvre. Au loin, une lampe, tour à tour éteinte et rallumée, montrait la rôderie d'un être, las d'immobilité ou nerveux d'inquiétude. Ensuite, une maison de rêve. Elle était en verre ; on l'eût crue faite d'un seul bloc de cristal. Deux globes de feu violet, deux lampes d'enchanteur y veillaient très tard, et, selon l'atmosphère, les nuages, la lune, cette habitation diaphane approchait, s'éloignait, sans dévoiler l'énigme des Faust vagues, penchés sur des travaux invisibles.

Et d'autres lueurs figuraient une carte d'étoiles et de nébuleuses jaunes, bleuâtres, blanches, que les rideaux enveloppaient de sécurité plus vive ou de mystère plus désirable.

— Ah ! mauvais Univers, fit Roland, comme tu parles doucement à tes condamnés !

Il n'y put tenir ; la compagnie de ses semblables lui devint la plus violente privation, et, s'appuyant à la cheminée, il sentit une raideur étrange, le froid, le silence, la mort, mille petites fibres qui se taisaient une à une — ainsi que des filets d'eau arrêtés devant une digue. Cette minute profonde pesa comme mille siècles.

Puis, Louise reparut, fleur d'espérance, tressaillement d'avenir. Il poussa un soupir d'angoisse,

il descendit de la morne chambre, et marcha dans la ville brillante et froide. Longtemps il se perdit parmi les rues, les frères inconnus, les vagues clichés de la multitude.

Et les êtres furent hostiles autant que la chambre solitaire. Il sentit entre eux et lui une barrière infranchissable. Les rares pièces de cuivre qu'il rencontrait en plongeant ses doigts dans une poche, sonnaient le petit glas de son indigence.

L'air fraîchit; il s'élevait une brise aigre.

Il se trouva avenue Marceau, où quelque instinct l'amenait. Levant la tête, tout en haut, il vit une lueur, un petit phare plein d'invitation gracieuse. Il sonna, gravit, et trouva la chaleur, la vie, la douce compagnie humaine.

Sur des meubles un peu vieux, — par usure et non par grand âge, — devant un petit feu de bois, trois personnes causaient. L'une d'elles marcha vers le jeune homme. Sa figure maladroite et charmante s'élevait sur un corsage vert qui dénonçait, trop loyalement, la teinte fausse de la peau. Elle tendit des mains joyeuses :

— Ah! déserteur...

Le cœur d'Abel se déraidit. Il aimait cette claire existence, tout en sacrifices, son élan d'accueil, son illusion impérissable, sa joie toujours faite de

la joie des autres. M^{lle} d'Ermeuse lui était un signe de bonheur, — ou du moins de repos, — le bonheur gagné par la fuite hors de soi, par le voyage infatigable d'une âme vers le pays des autres âmes.

La présence du philosophe Freyle était presque aussi agréable, mais Abel sentait moins de sympathie pour l'autre homme, l'anarchiste Beyssières, dont la brusquerie, la violence et les yeux trop ardents le fatiguaient.

— Une tasse de thé?

Il aspira l'odeur fine, et ce fut une volupté presque parfaite.

— Il n'y a pas de luxe supérieur à la délicatesse du thé bien fait, dit-il en tournant doucement la cuillère dans sa tasse : c'est une de ces choses complètes dont jamais, peut-être, l'humanité ne se lassera.

Freyle semblait écouter avec les yeux ; il les tendait comme des oreilles. Il avait un teint rouge, grenu, sous des cheveux pâlis avant l'âge, la bouche petite et tendre, un grand air de finesse résignée. Beyssières, se tirant la barbe, déclara le thé fade :

— Il a la fadeur de ces jolies littératures précieuses que ne comprennent ni les Molière, ni les Stendhal, répliqua Freyle.

— Comparaison parfaite ! dit Beyssières. Le thé

est le type des breuvages égoïstes, et toute la littérature précieuse plaît à des êtres sans fraternité, aristocratiques, lâches, portés aux vices contre nature : elle sent Gomorrhe.

— Vous n'avez pas chaussé les bonnes besicles, reprit Freyle..., la littérature précieuse attire les faibles, mais affine les forts, et ceux-ci la guident... Quant à être égoïste, non pas ! Sodome et Gomorrhe ne m'apparaissent ni comme lâches, ni comme aristocratiques. Si j'osais, je dirais que, néfaste, leur action est plutôt fraternelle. Mainte souffrance amère leur dut des consolations que lui refuserait une société trop vertueuse.

— Je ne déteste pas un peu de lâcheté, fit M^{lle} d'Ermeuse. Ah ! surtout la lâcheté guerrière ! Elle hâterait cette ère de paix qui ne viendra sûrement que dans deux générations.

Hâtive au début des phrases, elle les finissait avec une lenteur caressante.

— Croyez-vous ? dit Freyle. Je vois l'ombre des batailles se profiler sur les siècles. Le dégoût se développe avec une rapidité irrésistible, et rien ne résiste au dégoût. Dans cinquante ans, on ne pourra plus persuader à cent mille hommes de s'assembler sur un champ de bataille, non par épouvante, mais par le sens d'une chose trop sale, stupide et vile, analogue à

l'anthropophagie. Les quelques brutes, demeurées fidèles à l'atavisme, seront dominées par l'opinion. Pour nous, enfants des générations transitoires, notre tâche est claire et simple : créer un mouvement des esprits, assez fort, assez cohérent, pour inquiéter les hommes d'État et les souverains, agir encore, s'il se peut, directement sur ceux-ci. Une parole reçue et méditée par l'empereur Guillaume ou le Tzar ne peut-elle être la source d'une longue période de calme?... Ah ! que je voudrais dire une de ces paroles !

Elle s'interrompt, pensive. On la sentait à l'abri d'une admirable forteresse d'où nulle influence humaine ne la pouvait sortir. Et son orgueil avait tant d'obligeance pour l'orgueil des autres, qu'il eût paru triste de la voir modeste.

— Les rois se meurent d'épouvante, fit^{re} Beysières ; ils ne prononcent plus un mot qui ne leur soit dicté. Un seul peut-être *existe* et c'est un fou à qui rien ne parle, sinon la gloire guerrière, tels ces résonnateurs sourds aux harmoniques. Encore a-t-il peur ; il recule devant son rêve. La lutte contre la guerre n'est qu'un épisode de la lutte contre l'autorité, de l'universel effort contre toute discipline. La fuite des Italiens à l'étranger, après le désastre, la fureur des femmes arrachant les rails devant les trains militaires, voilà le fécond exemple qu'il faudrait multiplier en Europe.

— Vous avez raison ! s'écria M^{lle} d'Ermeuse avec enthousiasme... La fuite des Italiens et la colère de leurs femmes est un épisode admirable. Mais vous vous contredisez en choisissant cet exemple, car il prouverait que c'est par la haine de la guerre que doit commencer la réforme sociale..., sinon elle est impossible.

— Tout est vain ! ricana Beyssières. Les temps sont révolus, la société est comme une tour presque enfouie dans un marécage. Chaque effort pour améliorer la vieille tour, pour la transformer, comme ils disent, est dérisoire. Il n'y a rien à transformer, il n'y a rien à refaire : il faut gagner la rive et construire une tour nouvelle... Malheur à ceux qui, malgré les avertissements, resteront au milieu du marécage ! Les autres se sauveront et les laisseront sous les eaux. La Révolution n'est ni pour demain, ni pour après-demain ; elle est pour ce jour même. Chaque être doit la faire selon ses énergies, regagner la rive à sa manière... Le cadavre des lois, les oubliettes politiques, le mobilier éventré des mœurs, l'échafaud pourri de l'autorité, que tout soit lâché en bloc, sans un regard en arrière !

Il vida sa tasse avec brutalité ; l'éclat de ses grands yeux devint insupportable.

— Encore, s'écria Roland, faudra-t-il s'entendre pour quitter la tour, et dans le vieux mobilier,

dans les outils, dans les habitudes, prendre ce qui pourra servir à la tour nouvelle. Pour que les faibles traversent le marécage, ce ne sera pas trop non plus du secours des forts... Je crois comme vous que le vieux monde est fini, que le nouveau n'a pas commencé. Mais je pense qu'ils se rattachent l'un à l'autre, qu'il faut puiser à pleines mains dans le trésor bourgeois, et que ce trésor n'est pas seulement l'immédiate matière. J'ajoute que, si l'ère est révolue, nul ne sait au juste ce que sera l'ère prochaine : il faut nous y préparer. Gardons-nous d'être prophètes : tous les prophètes ont échoué. Le devoir des générations futures est invisible. Le devoir visible c'est de se donner aux serfs de la société actuelle, de les aider à conquérir l'arme de leur libération. Après, ils seront, à leur gré, communistes-anarchiques, ou communistes-hiérarchiques. Auparavant, tout est chimère. Celui-là remplira sûrement son devoir qui donnera son denier à la grève, à la constitution de sociétés ouvrières.

— C'est l'opinion qui crée le monde. Vous exagérez les valeurs matérielles. De même qu'un cordonnier aurait tout aussi bien fait un mécanicien ou un maçon, de même chaque individu de la société actuelle ferait aussi bien un homme libre, — si telles avaient pu être sa volonté et son éducation. Par le jeu de la grève et de l'associa-

tion ouvrière, c'est mille ans qu'il faut. Par la libération des esprits, c'est un demi-siècle. Ce qui a été possible au progrès mécanique est possible pour l'individu. L'énorme métamorphose de la bête de chair en bête de métal, de la communication à quelques lieues, avec des signes ou des phares, en communication d'un bout du monde à l'autre, s'est faite en cinquante ans. Les bons évolutionnistes n'en continuent pas moins à ànonner : *natura non facit saltus* ! Et qu'est la réforme industrielle sinon un saut énorme, ou les mots n'ont plus de sens ! Quant au bond moral, l'histoire l'enregistre à chaque page. Notre timide phraséologie actuelle s'attarde ; elle est notre piège. Un prêtre, un réactionnaire, un propriétaire convaincu ne sont que des ennemis ; on peut marcher sur eux de front. Mais un hiérarchiste révolutionnaire, un évolutionniste encore plus, c'est la glu où l'on se prend la patte. Leur bonne volonté humanitaire est le matelas de la casemate, la vraie cuirasse de la société bourgeoise... Et ceux-là seuls remplissent tout leur devoir qui ne cessent de mépriser l'opinion bourgeoise, les lois, les coutumes, les mœurs contraires à leur développement...

Il s'était dressé. Tout son être évoquait un cheval ardent : la lueur bleuâtre des pupilles, les membres fins et pleins de frissons, la bouche mordante. Mais il avait des tares : il bronchait,

ses yeux étaient inégaux, ses gestes convulsifs, sa voix soudain rauque ou brisée. Sa violence agitait ses auditeurs, surtout Abel, qui répondit de mauvaise grâce :

— L'opinion, la loi, les mœurs, mes pareils les méprisent autant que les vôtres. Mais ni vous ni moi ne serions à parler librement si nous avions mis en accord parfait nos vœux et nos actes. Les tempéraments que vous reprochez à nos adversaires, en doctrine générale, vous les pratiquez dans la vie quotidienne : vous faites de l'évolution au jour le jour. Je n'y trouve rien à blâmer, pas plus qu'au colon de se prémunir contre la bête carnassière. Les lois sont nos grands fauves ; ce serait une amère folie de n'en point tenir compte. On ne les rendra pas plus inoffensives d'un élan que les chasseurs de tigres n'ont encore rendu hospitalière la jungle hindoue. Ce qui est fatal pour l'individu l'est pour la masse, et davantage : car la vie de la masse est moins souple et moins cachée. Il faut la sortir d'abord de sa gangue de misère, l'accoutumer à l'association. Et l'association est ce qu'elle ignore le plus. Pourrait-elle se prêter, en un moment, à cette chose si complexe, intangible et faite de tant d'éléments contradictoires ? Une mécanique, il suffit de la faire voir ; elle marche ; ses organes n'ont pas la propriété de se contredire et de se disputer. La moindre réunion

d'hommes libres est une palabre sans fin, un épouvantable gaspillage de force.

Beyssières s'était raidi, les pommettes pâlisantes. Avec un rire froid et presque féroce :

— Allons ! fit-il, vous êtes aussi prophète ! Entre les communistes anarchiques et le collectivisme autoritaire votre choix est fait : c'est la hiérarchie que vous préférez.

Son attitude choqua Roland, qui en prit de l'amertume et de la rudesse :

— Non. Mon opinion sur des générations très futures n'existe point. Mais, avec l'actuel cerveau humain, je ne puis concevoir le régime anarchique. Je ne puis davantage, même en supposant la tyrannie hypocrite et la lâcheté générale abolies dans les âmes, imaginer qu'une discipline — sans punition, sans pénalité, sans autorité violente — ne soit pas avantageuse.

— Toute discipline saura s'adjoindre la punition et la violence.

— Toute anarchie substituera l'autorité occulte à la loi promulguée ; ses punitions seront hideuses comme les exécutions populaires.

— Rien ne saurait dépasser l'horreur de nos magistratures si ce n'est le charnier d'une oligarchie collectiviste.

La haine était entre eux, la fureur de concevoir différemment le bonheur des hommes. Beyssières

marchait avec plus de fièvre : il bronchait davantage ; l'œil droit se dilatait jusqu'à le faire paraître strabique ; il arrachait, d'un mouvement cruel, des poils à son menton. Alors, quelque pitié naquit dans Abel, la sensation d'une lutte fratricide. Et il soupira :

— Nous ne devrions pas nous parler ainsi!...

— C'est vrai, intervint Freyle... C'est grand-pitié, ce ton de guerre qui éternise les luttes basses. Que feront de moins généreux si tant d'acrimonie divise les meilleurs?

— La paix entre les hommes de bonne volonté ! fit tendrement M^{lle} d'Ermeuse.

Beyssières encore haletant, mais sensible à cette douceur :

— Nous sommes si habitués aux phrases ! On s'endormirait à les redire avec trop de calme. Mais aucune animosité n'est entre nous, et sûrement pas de ma part.

Un silence. Tous quatre regardaient leur ménagerie de rêves. Freyle parla le premier :

— J'estime toutes les voies efficaces — pourvu qu'il y ait une passion sincère du pauvre et du souffrant. L'avenir accordera vos différences... Le sort humain, tel que vous le voyez, n'a rien d'urgent. Sans doute, il y faut penser et le vouloir meilleur... Mais enfin, tous les socialistes nous séparent par trop de la nature. Le bonheur même

de la future humanité gagnerait à quelques sympathies plus vives, plus immédiates, pour nos autres compagnons de planète, pour les animaux.

Il parlait bas, avec une ferveur étrange, et se tenaillant le poignet gauche :

— Je sais, reprit-il, que vous êtes de mon avis ; mais vous l'êtes si faiblement ! Cela vous semble juste, et toutefois vous ne le pouvez prendre au sérieux. Votre sympathie effleure — elle ne jaillit point — vous êtes pour mon idée ce qu'il y a de pire : des tièdes. M^{lle} d'Ermeuse éprouve sûrement une grande pitié pour les bêtes, mais cette pitié s'attache tant à l'individu qu'elle est peut-être dangereuse pour l'espèce, telle la Société protectrice qui, s'insurgeant contre le travail du chien, a détruit en France une noble variété de cet animal... La chasse, si révoltante quand elle s'exerce sans contrôle, dans le Far-West américain ou la brousse d'Afrique pourrait être le meilleur préservatif du gibier dans les pays où elle serait organisée avec une intelligence véritable : elle y deviendrait une sorte d'élevage libre... Ce n'est pas en prêchant une sensibilité encore incompréhensible à notre siècle, que le douloureux anéantissement du frère inférieur cessera, mais en prouvant que l'intérêt des hommes, leur curiosité et leur luxe seront mieux satisfaits par une culture-chasse, et desservis par le meurtre aveugle...

— Bah ! fit Beyssières, autant que la bête meure que d'être domestiquée ou chassée en règle. Elle sera de toute façon malheureuse.

La chose, au fond, ne l'intéressait guère. Il n'apercevait que la souffrance humaine : elle lui cachait l'Univers.

Freyle, le regardant avec une tristesse profonde :

— C'est un véritable sens qui vous manque — et à presque tous les hommes ! La bête domestique peut être très heureuse : elle l'est quand on la mène paître à la belle saison, et même quand elle travaille sans abus. Elle ne sait pas le sort qui l'attend et n'y songe point. Il serait facile de parfaire ce bonheur : quelque chance de survie, un peu plus de douceur, rendraient délicieux le sort de nos compagnons. Je pense qu'on y viendra. Quant à la bête sauvage, rien ne serait à la fois plus facile et plus profitable que de lui laisser des territoires : une intervention ingénieuse de l'homme créerait une abondante source de profits.

— Et les carnivores ?

— Je les crois tous domesticables — à la manière des faucons ; c'est un art à créer. Quelques générations fixeraient des qualités nouvelles : tigre ou lion, aigle ou vautour, rempliraient des fonctions de chasse et de déblayage indignes de l'homme. Toutes ces choses sont aussi mal faites

que jadis la chimie ou la physique. Une plus profonde science des êtres nous permettrait d'utiliser la bête avec souplesse, finesse et variété. Mais cette ère est lointaine. Ceux qui partagent mon sentiment redoutent d'irréparables pertes d'espèces. On ne le reconnaîtra que dans quelques siècles : la plus haute source de bonheur, de richesse, de sécurité pour l'homme est la vie de ceux qui l'accompagnent sur la planète, et particulièrement les vertébrés, objets de la plus violente destruction...

Son sujet l'emportait ; sa voix, accoutumée aux demi-tons, s'élevait, s'échauffait comme ses yeux. Sa passion vibrait ardente, semblable à celle du collectionneur ou du poète. Beyssières demanda :

— Croyez-vous véritablement que l'animalité puisse nous être si précieuse ? J'aurais pensé que la machine, l'organisme de fer, de cuivre, d'aluminium, était le signe annonciateur de l'alliance directe de l'homme et de la nature. L'homme fait sa bête lui-même — une bête qui, ne souffrant pas, accomplit son travail avec une perfection supérieure : dès lors, si vous exceptez les besoins de notre alimentation, l'animal n'est-il pas un vain pléonasma ?

— Et vous réclamez au nom de l'égalité humaine ! s'écria Freyle avec une violence véritable. Tout faible, tout infirme, tout mal doué serait alors un

pléonasma et devrait disparaître ! Si vous ne le voulez pas, c'est qu'un instinct vous dit que le faible, l'infirme, le mal doué sont des éléments mystérieux d'avenir. La bête est positivement une réserve de joies présentes et futures. La vie tout entière étant de beaucoup le plus beau trésor que nous puissions concevoir, si vous enlevez à ce trésor la majeure partie et ne laissez que l'homme et quelques espèces animales, j'aperçois, avec une évidence éblouissante, la terre appauvrie, mutilée, enlaidie.

M^{lle} d'Ermeuse, émue de l'agitation de son vieil ami, vivait la tristesse de la terre, cette mélancolie des hommes futurs. Abel concevait moins vivement les craintes du philosophe. Beyssières les estimait vaines :

— Je ne crois pas, dit-il, que l'homme eût si aisément pu exterminer la bête si elle avait été nécessaire.

— Eh ! c'est parce que vous ne le croyez pas, dit Freyle, que mon inquiétude est amère. La vue des êtres de bonté qui se refusent à élargir leur altruisme est la cause véritable pour laquelle j'ai mis le problème animal au-dessus du problème humain ! Le péril est immédiat, plein de la plus éloquente urgence. Les fauves blancs vont faire de l'Afrique et de l'Australie ce qu'ils firent de l'Amérique du Nord — et la profonde Asie, où

l'Inde se dévoua à la conservation de la bête, est violée par d'affreux exterminateurs.

Il se tut. Dans le silence, tous quatre poursuivaient plus ardemment leurs songes. Une atmosphère de dévouement passionné, une estime de cœur, aussi vive que leurs opinions étaient diverses, exaltait leur volonté de l'OEuvre :

— Je vous en supplie tous trois, fit doucement Freyle : mêlez un peu de mon rêve aux vôtres !

M^{lle} d'Ermeuse posa légèrement sa main sur l'épaule de son ami :

— La paix soit avec les muets !

Abel dit :

— *Bestia sum...*

Beyssières fit un signe vague. Il s'enfonça plus profondément en lui-même. Son âme était tragique. Elle tressaillait faiblement aux images tendres. Son vœu guerrier croissait, sentiment sauvage de la force des solitaires contre la multitude, orgueil de terreur et de délivrance. Il parla d'une voix prophétique :

— L'ère approche où les foules seront vaincues par les individus. Quelle organisation, quelle loi prévaudra quand une science encore supérieure à la nôtre, incluse en tous, facile à tous, condensera la force d'un corps d'armée dans une formule ? La matière ne pourra plus être accaparée ni interdite ; le bois d'une chaise, le plâtre d'une muraille, le

papier, le charbon, les vêtements, tout sera transformable en explosifs... Dès lors, quel contrat possible, sinon celui des volontés ?

Il murmura, las, triste, surmené, mais sauvage :

— Il faut avancer cette heure !

— En se liguant pour la paix.

— En donnant l'usine aux artisans...

Avec un demi-rire d'ironie et d'amertume, Beyssières se leva :

— Vous êtes semblables à des voyageurs qui, prêts à s'embarquer pour un long voyage, estimerait plus sûr un bateau de pêche qu'un steamer.

Son attitude glaça les autres. Quand il fut parti, Freyle dit avec une sorte d'épouvante :

— Il y a de la mort dans notre ami ; son visage est envahi du signe des catastrophes.

— Son âme est forte, dit Roland, je ne puis lui refuser de l'admiration.

M^{lle} d'Ermeuse baissa la tête ; une pitié tendre et extatique la tenait silencieuse. Elle dit enfin, d'une voix qui sonna comme quand on parle dans l'obscurité :

— Elle n'est pas redoutable, la douce mort qui nous est donnée pour les autres hommes ; je supplie seulement le Dieu inconnu d'épargner à Beyssières le sacrifice de son semblable. Il faut boire la ciguë, se laisser clouer sur le gibet, mais ne pas crucifier

le plus vain de nos frères. Nos amis antiques le conquirent au sein de la plus sanglante férocité. Comment pourrions-nous y rester aveugles, maintenant que le meurtre est presque banni.

Une cloche vibra sur la tour prochaine, grave et mélancolique comme ces paroles. M^{lle} d'Ermeuse s'arrêta ; elle demeura haletante de son rêve, dans une croissance d'âme où les mots, cessant d'être des signes, devenaient des réalités vives comme une forêt, un firmament, un lac. Elle avait les mains jointes, les yeux persuasifs, pleins de prière.

— Il faut à tout devoir, pour qu'il devienne facile, un devoir au delà, dit Freyle. La douceur de l'homme envers l'homme ne sera plus un effort le jour où l'on concevra un devoir positif envers la nature.

III

Quand Roland se retrouva dans la rue, il sentit que ses amis avaient relevé son courage, mais laissé la tristesse. C'était une nuit aigre, lasse. Un arc de lune achevait de s'enfouir dans un fauve Occident. Et Abel retrouvait l'obsession de Louise. Elle continuait à humilier son orgueil, à ravaler son indigence, à faire apparaître la vie trop hasardeuse pour valoir les renoncements.

Il la voyait penchée sur lui, avec sa grande chevelure conquérante. Le cœur lui faisait mal ; il murmurait dans le silence :

— Ah ! que je voudrais l'aimer !... Triste misère !

Et le monde semblait ne plus contenir que cette chair charmante. Sans force, il s'arrêtait, avec un regard ivre. Mais le souvenir violent de Beyssières, la tendre obstination de M^{lle} d'Ermeuse et la chimère de Freyle combattaient pour l'idéal.

Il longea le fleuve ensauvagé par la pluie, animé contre les berges comme un vaste organisme pri-

mitif. A l'Occident, le « crépuscule de lune » s'éteignait. Un cri de ténèbres parut se répercuter sur les nuages. Abel s'arrêta devant le jardin des Tuileries. Il écoutait parler l'arbre et l'eau, avec la même voix qu'ils eurent pour le Gaulois campé sur les îles du fleuve. Il écoutait aussi son pauvre petit cœur d'insecte battre sa détresse, atteint de l'incurable maladie de tous les êtres.

Il vint jusqu'au boulevard Saint-Michel. Une voix l'interpella ; il reconnut, attablé avec deux compagnons, un anarchiste qu'il avait abrité pendant la Crise. C'étaient trois silhouettes indigentes : l'un en vieux chapeau haut de forme, l'autre en blouse, tremblant, et avec des lunettes, le troisième, vague profil d'artiste, aux coudes blanchis. Tous trois, hommes de ville, rien des champs, battus de scepticisme et de croyance : la croyance à la *seule* chose, l'Anarchie, — la négation du reste. Et de la colère, de la douceur, de la haine pas très amère, mais très souffrante, se marquaient sur ces pauvres figures.

Abel s'arrêta. Ils l'invitèrent à un bock ; ils parlèrent du meeting des Mille-Colonnes, de Vaillant, des actes, de l'exemple. Ils avaient tous trois un peu de bégaiement.

Tendres, aucun ne tuerait, ne volerait — mais

ils sont indulgents pour le vol et presque leur semble-t-il obligatoire. Abel, ayant blâmé les actes anonymes, ils s'animèrent, firent un peu de discussion, mais tout s'apaisa en récits, en ouverture d'âmes, en apparitions d'êtres.

Et ce fut de la vie — si lamentable, précaire, avec une petite lueur grise dans le fond ! Ce fut de la vie, la plus curieuse, la plus attendrissante. Abel s'attendrit, pendant qu'ils montaient à quatre jusqu'à l'Observatoire, lentement, dans ces pénombres pleines de jardins, de fiacres, de sergents de ville, de vagabonds — et cette odeur de Paris âgée de mille ans.

Les souvenirs roulaient sur les arrestations, les magistrats, les geôles. La blouse à lunettes — typographe et gérant de journal — conta l'assignation reçue le matin, et le jugement pour le 13. Provocation au meurtre, à l'attentat contre la propriété, c'est l'inévitable condamnation : deux ans de lumière, de liberté, d'amitiés, de prosélytisme, d'espoirs en commun, lui seront tranchés.

Il parlait avec une humble bravoure, une pitoyable ironie :

— Je ferai deux ans, mais je *leur* montrerai ! Ce qu'ils doivent être épatés, après avoir déjà pris deux gérants, d'en voir un troisième, et le journal qui n'a pas changé ! Ils se demandent : « Ah ! ça,

d'où ça peut-il venir ? On a beau les coffrer, il en vient toujours !... »

Roland contemple la tête aux cheveux drus, ce pauvre homme qui ne tuerait pas un insecte et qui va subir deux ans de prison pour avoir contresigné des paroles qu'il n'a pas même lues. Immense pitié, le long de ces grilles, de le voir ôter et remettre son chapeau, lever la main avec des affirmations de prophète. Immense pitié de le voir circuler sous l'œil des agents, avec déjà cette chaîne invisible autour de lui.

Abel ne put contenir sa mélancolie. Il la dit.

Le gérant, tout ému, se mit à parler du petit Biscuit qui, après sa condamnation à perpétuité, fut *encore* condamné à cinq ans !

— Il était si gentil ce petit Biscuit... il était si gentil ! Quoi ! on lui a mis quelque chose en mains et il est allé... Est-ce qu'on sait à son âge ?

— Hélas ! est-ce qu'on sait jamais !

Le Chapeau de paille dit :

— C'est les « parfaitement » qui l'ont perdu. S'il n'avait pas répondu *parfaitement*, peut-être il était acquitté !

Les anecdotes tarissent. Ils reparlent de la société qui s'en va croulant, de l'énorme faillite qu'on ne peut plus fuir. Les phrases vont comme des paraboles d'évangéliste. Ils sont si sûrs de

demain. Ils tiennent de si puissants remèdes, avec l'art de faire jaillir les fontaines du roc!

Et ce n'est plus de la même âme qu'Abel les écoute. Dans la nuit, la fatigue, un je ne sais quoi de lui-même qui sent la Mort — leur infortune, leur pauvreté, la prison proche, — tout lui a mouillé les fibres. Mille douceurs germent dans les phrases, dans ce morne espoir, cette misérable aube de temps nouveaux. Abel est le bon pharisien parmi les pieds nus qui gravitent vers la Prophétie — le bon pharisien qui sait que, si les bonnes paroles de mille prophètes ont transformé les sociétés antiques, ce fut si loin de la Miséricorde et de la Charité. Il est le bon pharisien qui croit à la transformation, mais non à l'anarchie fraternelle. Tout de même, eux sont les apôtres, les catéchumènes de la mystérieuse croyance. Toutes leurs paroles ne sont pas vaines. L'aube morale luit derrière leurs silhouettes condamnées, semblable à l'aube de cette misérable ville, déjà poignante derrière les toitures — aube de poussière et de margouillis, dans laquelle chantera tout le peuple menu du Luxembourg.

— Est-ce quelque merveilleux instinct, rêve-t-il, qui leur a dit que, sur la terre d'Europe, il fallait un rugissement, un bain dans de surhumaines espérances, pour reverdir cette civilisation, combattre les sombres autorités et les devoirs contre

nature? Vieux de race — car leurs forces ne sont aucunement rustiques, mais plutôt trop nerveuses — ils souhaitent se retremper dans de la confiance, dans une jachère de l'Ordre et de la Loi...

Et lui aussi, le bon pharisien, voudrait vivre sur une terre sans lois, une terre où quelques heures de travail choisi lui donneraient le pain sans contrainte, sans fonctionnaires, sans gendarmerie, sans magistrature — le bon travail élu, et pas d'ambitions possibles, que les inoffensives. Mais il n'y aura qu'une aube triste. Et la transformation et la bonne parole, ce sera le Petit Bien qui, à travers les âges, a toujours été obtenu par d'immenses promesses.

Et ils allaient pauvres bêtes sociables, pauvres bêtes prévoyantes, tant que le jour teignit la gorge du firmament. Épaisse aurore, sous de pesants nuages. Mais les passereaux rient tout de même aux ogives de la branche; les fleurs d'eau s'ouvrent en claquant; plus d'une héliotrope, dans les parterres, ne cessera tout le jour de suivre la face du soleil.

Les chiens de nuit se lèvent devant les balayeurs; les chats rentrent du carnage et de l'amour: comme aux forêts vierges, ils furent en chasse par les marronniers, ils lassèrent leurs yeux à guetter la proie, se détendirent en bonds de tigres ou passèrent mystérieusement de branche en

branche. Les oiselets ont tremblé, comme les cerfs axis, comme les antilopes tremblèrent, quelques heures auparavant, par les forêts de l'Inde.

Les pauvres chiens libres rôdaient avec le groupe. Qu'ils ont d'analogie avec les tristes compagnons ! Comme eux, boue, poussière et regards vacillants — comme eux vagues promesses, pauvres vies qui voudraient redevenir sauvages.

Mais l'heure vint de la séparation. Abel les regardait encore, les frères de cette nuit, la Blouse, le Chapeau de paille, le Pantalon huileux — leurs yeux, leurs têtes de citadins faméliques, alcooliques, agités de confiance et de scepticisme.

— Bonne chance, dit-il, à celui qui va paraître devant Caïphe ou Pilate, qui va descendre dans les cavernes où l'Homme détient l'Homme.

Et il vit s'enfoncer la Blouse, avec la prison sur les épaules. Sa détresse fut intolérable, tous ses instincts d'animal orgueilleux et combatif refoulés à l'arrière. Ah ! leur pauvreté, ah ! les étouffements et les instabilités de leur vie.

Il s'en retourna par l'aurore puante, parmi les balayeurs qui puisent l'âcre existence dans le sale pollen des rues, dans l'ordure féconde des trottoirs. Mais de là-haut, où l'immensité les transforme, pour nous, en choses éternelles, descend une pluie de beaux et clairs rayons. Et les platanes rajeunissent, les feuilles trament cette verte

gaieté que la racine mordante puise dans le venin du sol.

Roland était doux, plein de larmes, accablé et moite, rêvant à l'heure où il pousserait, vers les grandes ténèbres — le Souffle.

VI

Il s'éveilla dans une de ces crises de pitié qui le prenaient comme une maladie. Son enfance en avait été torturée ; elles revenaient encore par intervalles, avec une violence fiévreuse. Il les redoutait, il cherchait à les prévoir et les détourner ; mais elles défiaient sa prudence, telles des attaques de goutte ou des névralgies. Calvaires d'indignation, vertiges de pâle justice, longs abattements d'âme, il en sortait livide et sans force.

Tout ce jour, il fut obsédé par la Blouse en lunettes. En vain cherchait-il refuge dans l'étude, la lecture. Son cœur s'élevait, s'abaissait, d'amour, de colère et de désespoir. Ses lèvres, souvenantes de son enfance catholique, tremblaient de prières et de supplications.

L'analyse, loin de le calmer, l'échauffait davantage. Le sentiment que les grands corps sociaux ne font pas plus de sauts que la nature, ne le fâchait pas contre le pauvre diable qui voulait violenter la routine.

Il ne put manger; il éprouvait la manie des monologues, qui accompagne les fatigues nerveuses. Parfois, il groupait des phrases plaintives, parfois il chuchotait avec tendresse, et quelquefois il raisonnait :

« Ah! pauvre homme qu'ils vont saisir pour deux ans!... Ils seront si lâches lorsque tu comparâtras devant eux... Ils vont te reprendre, te menacer, te brutaliser, inattentifs devant ta petite destinée tremblante... J'ai le mal du Monde!... le mal du Monde!... » Il s'interrompit, il se cacha la figure. La vision de la Blouse lui déchira le cœur. Un spasme secouait sa poitrine, — horreur d'impuissance, étouffement de charité.

Il reprit :

« Eux aussi, les anarchistes, hurlent et menacent dans les coins où il se croient les plus forts! N'importe, tout est remis, tout est pardonné à celui qui sort, après seize heures, de l'affreuse usine. Tout est pardonné à celui qui passe devant le juge pour la Parole ou l'Écrit. Tout est pardonné au pauvre homme qu'ils vont saisir pour deux ans. »

Il s'arrêta à contempler une gravure sinistre sur la muraille. Elle se mêlait aux plus intimes de ses souvenirs, aux premiers éveils de sa ferveur mystique, quand il regardait, d'un œil trop triste, mourir les petites mouches de fin d'automne sur les meubles :

« Ah ! reprit-il, pourquoi porter la pitié et l'horreur ? Pourquoi ce complot de larmes devant la dévoration, et cette faiblesse entre l'amour et le combat, puisque l'existence est le prix de leur équilibre ? Qu'ai-je à trembler devant la loi du Vivre et du Mourir ? Par quelle folie l'homme s'aperçoit-il de la férocité du monde, qui devrait être plus cachée que les soleils morts dans l'infini ? Misère de se replier sur son être comme l'aile dans le cocon, de s'attendrir sur les victimes, puisque rien ne peut nous empêcher de faire des victimes (*Marchant vers la vitre.*)... puisque rien ne peut t'empêcher de faire des victimes !

« Ne faut-il pas apercevoir l'artisan qui se traîne à l'usine ? Faut-il se détacher des vaincus ? Faut-il ignorer notre hideur et crever les yeux de la pitié ? »

Il soupira, ne pouvant pas plus haïr la vie que refuser d'en apercevoir les misères. Un enthousiasme tremblant et doux souffla sur sa pensée :

« Avoir la force d'être ensemble pitoyable et lucide, avoir l'énergie de vivre avec la connaissance de la férocité éternelle ! Que ceux qui n'auront que la sensibilité sans l'énergie, hélas ! avortent ! — Mais sûrement une sensibilité plus fine n'est pas une décadence en elle-même, elle est seulement la mort pour les premiers qu'elle blesse. D'autres la reprennent, la perfectionnent,

jusqu'à ce que leur tour arrive, en mourant, de la remettre. (*Morne.*) Tous les développements sont en vue du prochain ou des générations suivantes! Malheur à qui porte la première supériorité, malheur à qui déploie l'étendard sur la colline!... »

Abel s'arrêta de parler, avec moins d'angoisse, car le discours lent est une charmante hypnose. Quelque chose de plus sec entra dans son âme : le désir de régulariser sa tristesse, comme les bateliers du lac, quand la brume a pâli, soignent leur voileure. Il prit un vieux cahier de notes et lut :

« L'altruisme est la joie supérieure ; il est à l'amour ce que l'art est au métier. L'effort pour la vie générale ne peut-il devenir aussi passionnant que le mariage de deux êtres ?

« La solidarité est fatale : les âmes hautes n'y échappent pas plus que les âmes basses au crime.

« Le sentiment du néant n'empêche pas de vivre : pourquoi arrêterait-il la passion délicieuse de la justice ?

« On ne te demande ni de te sacrifier, ni d'être humble, mais de connaître que la volupté suprême est dans le devoir : l'orgueil y trouvera son compte. »

Il lui plut de sentir que l'âme de sa vingt-cinquième année demeurerait conforme à celle de sa vingtième. Il sentit la douceur impérieuse de la

vocation, qui ne se peut briser sans briser l'être. Plus calme, la crise suspendue, il vécut un moment dans la sérénité des cimes de l'âme.

Puis, par renversement, réaction, une impression sensuelle et presque dure : l'amour de la femme, l'amour des richesses. Sa nature voluptueuse revint, jalouse d'élégances, ardente à s'élever au-dessus des réalités pauvres, parmi les clairières du luxe. Il subit la couvée du doute, il vit la haine immortelle, rendant vains et même injustes les abandons de fortune, dans une société où la fortune peut le mieux servir la bonté charitable.

Puis, toute une heure, Louise passa parmi les voix intérieures. Il ne voyait plus la Blouse dans le prétoire, il percevait, avec une acuité sauvage, la joie de vivre parmi les vainqueurs, la flétrissure d'être parmi les vaincus. L'orgueil et la volupté tordaient son âme.

Il défaillait à la joie de planer, d'aimer dans *son* monde, de goûter aux filles délicieuses élevées dans le grand jardin d'amour. Un mot y suffirait. Un mot, et le voilà sur la tour où le paria devient invisible et muet, où tout étouffe le cri de misère !

— Il semble, dit-il à haute voix, que je n'ai jamais été plus près de la chute.

Il vit son ombre pâle dans l'ombre de la glace. Une mollesse charmante entourait son cœur :

— Pauvre petit Abel Roland, aie pitié de toi-même !

Mais la force qui pousse le couteau du meurtrier n'est pas plus impérieuse que celle qui fait germer le devoir. La faiblesse fut le signe d'une résolution plus profonde, comme, à l'heure qui précède le crime, peuvent apparaître les plus ardentes rédempctions. Tout s'évanouit devant une réaction pure, froide, cristalline :

— Quoi que tu fasses, la haine de ton être, le mépris de ton être t'accompagneraient si tu acceptais la fortune. On ne peut vivre dans le mépris de soi-même !

Quand il eut prononcé ces paroles, il demeura quelques minutes pâle et taciturne. Il sentait toute la grandeur de la silencieuse résolution qu'il faudrait prendre un jour, grandeur telle que *beaucoup plus d'hommes modernes ont délibérément renoncé à la vie qu'à la fortune.*

Glacé et tremblant, il essayait d'apercevoir sa force future et ne le pouvait pas. Du moins ne craignait-il plus de céder, tantôt, à la tentation de Mouryès et de Louise.

V

— Triste fou ! dit Mouryès.

Sa voix était presque plaintive ; il regardait avec pitié le visage de Roland.

— Vos yeux sont tout clairs de souffrance, petit ami. Pauvres yeux fiévreux... votre âme est, comme eux, meurtrie !... Du moins, recourez à ma bourse. Je vous ai connu enfant, si frais et si gentil, sur les pelouses de Tourbeilhe : ne me faites pas le chagrin de vous voir maigre, pâle et sinistre comme un Brutus.

Abel garda le silence. Toute aide lui eût paru préférable à celle qui le pouvait humilier devant le père de Louise. L'autre fit son grand accent circonflexe, les sourcils tombants, tristes comme des oreilles d'épagneul :

— Vous raidissez décidément par trop la vie. La bonté amère n'est plus de la bonté...

Puis, haussant l'épaule et quittant son sujet :

— Au moins, vous dînez avec nous ?

Abel demeurait hésitant. Toute sa chair gé-

missait à la tentation suave comme un parfum.

— Vous avez refusé trois fois, reprit Mouryès, ne me faites pas encore de la peine.

Le jeune homme accepta, et cette chose simple l'emplissait de remords et de crainte.

Louise vint. Roland ne sentit pas le grand trouble qu'il attendait. Quelque chose de doux, et presque de bon, tempérerait la grâce de la jeune fille. Elle était vêtue d'une robe blanche, à peine relevée de guipure et d'une fleur de glaïeul. Sa grande chevelure était mordue d'épingles sombres ; les yeux avaient une lassitude légère qui tamisait leur magnifique insolence. Tandis qu'elle tendait la main, il sentit mieux combien la beauté pourrait être la charité suprême.

Mouryès dit :

— Ce méchant garçon dîne avec nous.

— Ah ! tant mieux, répondit-elle avec un sourire qui continuait la douceur de l'entrée.

— Tu le gronderas ; il s'obstine dans sa folle infortune.

Durant le repas, Mouryès parla presque seul, à son habitude. Il entendait très bien les autres, sans lui-même se taire, et répondait à mesure ; mais ses meilleurs amis n'ayant pu s'habituer à ces duos, il pratiquait, en général, le monologue.

Gourmand, il s'entretenait volontiers de cuisine et buvait, dans un gobelet d'argent, un vin âpre qu'il faisait cultiver sur un coteau d'Ardenne, où la vigne est dure à croître. Il le humait en clappant, entre deux crus délicats :

— Je me figure, en buvant ce petit vin gris, refaire un de ces voyages dans les forêts qui poussent si tendrement sur nos collines, et qui savent parler aux rivières un langage que je n'entends plus... Je rêve encore à cette petite Hécamède à la belle chevelure. J'ignore pourquoi je l'aimai, car elle n'a guère d'existence dans le livre que je lisais aux solitudes ; mais je la verrai toujours râper du fromage de chèvre dans le vin de Pramné, qu'elle saupoudre aussi de farine, cependant que Machaon et Nestor attendent, devant la belle table aux pieds bleus et la corbeille d'airain chargée de l'oignon — mets qui convie à boire — du miel vert et de la farine d'orge sacrée.

— C'est de bien vilaine cuisine ! protesta Louise.

— Ah ! s'écria Mouryès, tu n'y entends rien ! Que j'aimerais y goûter, par un jour d'automne, en Thrace, en Argolide, ou sur les bords du Simois ! Dans ce vin âpre, un peu de fromage de chèvre, après la chaleur de la course, « quand ils eurent séché la sueur de leurs membres au souffle de la mer », je t'assure que ce ne devait pas être mauvais. Mais il y faut l'heure et l'endroit.

— A ce compte, l'huile de phoque... fit Roland.

— N'en dites pas de mal. Je me suis souvent figuré ces nuits d'aurore boréale où les paroles gèlent au sortir de la bouche... où le monde des eaux est solide, tranchant, mortel. L'huile de phoque, alors, m'apparut douce et secourable!... D'ailleurs, nous mangeons du foie gras. Ce mets a une saveur terrible... un goût de fiel mêlé au fleur d'huile qui fait de l'oie la sœur du cochon...

Il but de son vin dur avec une lenteur voluptueuse ; le bonheur apparut sur sa face.

— J'ai su jeter l'ancre, fit-il, j'ai su goûter le moment : n'est-ce pas la faculté la plus rare ? Mon petit Abel, apprenez à jeter l'ancre ; vous êtes fait pour aimer la réalité. Si vous vous obstinez à la chimère, votre avenir est plein d'horreur.

— Ne vous ai-je pas dit que je comptais agir ?

— En vous suicidant.

— La vie pleine est d'agir selon ses croyances.

— On n'a rien trouvé de mieux que les croyances pour vous assassiner un homme. Il faut avoir pitié de soi-même : le regard des martyrs est une diminution d'Univers.

— Ceux dont les goûts sont faibles le gâtent davantage.

— Je vous assure, Abel, que mes goûts sont aussi ardents que les vôtres ! Mais je crois nuisible de s'emporter pour la cause des hommes. Jadis, il

put être utile de s'y dévouer ; mais depuis que la tache humaine a gangrené la terre, l'humanité n'a que faire des vastes sacrifices : il suffit de travailler selon son désir et d'aimer ceux qui se mêlent à notre existence.

— C'est que, fit l'autre, l'humanité m'est une passion brûlante, une pitié sans bornes, et son avenir une préoccupation incessante.

— Ses efforts intéressent peu ma sympathie : seule ma curiosité les suit d'un pas agile.

— La fin des hommes m'emplit d'épouvante.

— Les hommes finiront le jour de ma mort.

Ils se levèrent pour passer au salon.

Les fenêtres étaient ouvertes sur la nuit tiède, le mol été reposait dans un firmament où naissaient, où mouraient d'admirables nuages.

— Les étoiles sentent bon ce soir ! cria Mouryès...

Et, après un silence :

— Combien de nuits semblables refit le Globe, avant que les nuits devinssent de la beauté pour les âmes, avant qu'une partie de l'homme fût capable de puiser la poésie dans les ténèbres ?

— Croyez-vous, répliqua Louise, que ce n'est pas plutôt l'homme qui *veut* que la nuit soit belle ?

Elle servit le café. Mouryès demeura penché sur la vapeur odorante, pendant qu'Abel goûtait la

douce ivresse de cette belle fille en mouvement.

Elle servait avec toute sa grâce et, d'instinct, adoptait des gestes simples, ainsi qu'en dut avoir la femme antique dans la tente ou le gynécée.

« Ah ! rêvait le jeune homme... elle est trop redoutable ! Il faut subir son pouvoir comme on subit la vie ! »

— Abel, s'écria Mouryès, savourer dans toute leur plénitude le café, la cigarette et la paisible compagnie de ses semblables, qui sait si cela n'est pas plutôt la voie du perfectionnement que la férocité des justes ou la sauvage ardeur des réformes ?

Abel ne répondit pas. Il était plein de nuages magnifiques. Ainsi que palpaient les bords de l'horizon, sous l'impulsion des foudres approchantes, ainsi le pâle sillage de Louise faisait luire et trembler son âme. Lorsqu'elle se déplaçait à travers le salon, l'illusion d'une foule s'élevait dans le jeune homme, le sentiment aigu de la pluralité d'un être. Et ce sentiment avait un pouvoir étrange de séduction. L'idée que Louise jetait perpétuellement son image dans l'espace, et que cette image variait à chaque pas, lui faisait concevoir un monde habité d'elle : le monde de ses reflets et de ses ombres, plein d'impondérables voluptés. Il lui semblait apercevoir, sur la nuit du jardin, ces mille Louise en marche, fantômes de rayons près desquels les plus fines vapeurs seraient aussi lourdes

et grossières que des rocs — et prêts pourtant à se graver par la photographie, à demeurer dans le temps comme ils se perdaient maintenant dans l'espace.

Tandis qu'il rêvait, le domestique apporta une carte, et Mouryès, y jetant un regard :

— Excusez-moi, j'en ai pour une demi-heure...
Ne partez pas, Roland.

Quand il se fut retiré, les jeunes gens demeurèrent en silence. Louise finit par dire :

— Ce serait le moment de vous gronder... Pourquoi n'avoir pitié ni de vos amis ni de vous-même ?

— Je vous en supplie, ne me parlez que de l'heure présente, laissez-moi goûter le bonheur de cette soirée. Je vous assure que je ne puis, maintenant, revenir sur ma décision, sans une entière mésestime de moi-même.

— Et comme je ne pourrais contenir mes reproches — car je trouve, moi aussi, que vous perdez votre vie, — Schubert ou Beethoven prendront la parole.

— Ah ! s'écria-t-il avec désespoir, croyez que si c'était possible...

Leurs yeux se pénétrèrent.

Ceux d'Abel portaient l'amour, ceux de la jeune fille cette mollesse première où se marque la fonte des âmes.

Mais elle se détacha vite. Ses mains agiles parlèrent la langue sacrée. Le vieux Beethoven éleva son cri pathétique. Il dit la solitude où son mal l'enfermait plus sûrement que des sables, des murs ou l'amer Océan. Les êtres fugitifs, les monades vibrantes dissolvaient Abel ; l'hymne de mélancolie, le gémissement du génie captif furent la figure émouvante de Louise dressée contre l'àpre Devoir. Les notes vibraient sur la chevelure nuageuse, sur la rougeur des lèvres, et ce sont les gestes mêmes de la jeune fille, et le joli feu de ses prunelles, qui parurent créer la musique.

Tout fut pauvre et sans couleur devant la tendre frénésie, le vœu de rencontrer son visage, la clarté palpitante de son cou.

Les mains languirent sur le finale. La harangue du vieux Beethoven s'arrêta dans un frémissement de mystère.

Louise demeura songeuse. Abel n'osait plus la contempler. Il dit enfin :

— Je n'ai jamais mieux compris que la musique est à la fois le plus impérieux et le plus tolérant des arts : car s'il est impossible d'échapper à son commandement, en retour, elle donne les libertés infinies.

Elle le regardait et, presque, se sentait timide. Ses yeux changeaient comme des aurores. Les cils mi-clos, ils étaient gris et ténébreux, puis bruns

avec des lueurs oranges, puis irisés de bleu, de vert, de violet, de feux électriques.

Et son attitude était pleine de tendre audace ; elle cambrait ses reins magnifiques ; l'amour s'élevait d'elle comme une horde guerrière. Il sentit crier en lui les bêtes des bois, les hommes antiques, mais ce mouvement sauvage n'avait rien d'âpre ni de menaçant.

Elle vit, avec un peu de crainte, sa fièvre, et recommença d'agiter les âmes sonores, jusqu'à la venue de Mouryès.

VI

C'était un grand bureau clair, encore que les fenêtres fussent sales et les meubles vermoulus. Des hommes y copiaient, à la main, des pièces de théâtre, des papiers d'affaires, des romans. Au jour vif, hurlant, les ramures d'un arbre malade tremblaient contre la haie; une douceur charmante semblait planer sur le travail. On entendait, dans une chambre voisine, un chant de femmes, à qui l'indécision prêtait le mystère, la mélancolie et la tendresse.

Beyssières écrivait sur une petite table, tantôt rapide et net, tantôt ralenti, saccadé, le visage plein de vide. Il semblait plus maigre dans cette atmosphère, la main sèche, le front creusé sous de grands sourcils dominants.

Peu enclin à la causerie, il partait quelquefois en tirades, où se mêlait le désir d'exciter, de convertir et d'être admiré. Plus sombre cet après-midi, taciturne, repris par le chef de copie pour

quelque propos révolutionnaire, il rêvait furieusement.

C'était la fin de ce monde, le débordement de la haine, le piétinement de tous les cultes laïques : Propriété, Famille, Gouvernement, Magistrature, Armée. Sa vision nerveuse, dérégulée, trop colère et trop vindicative, s'emmêlait de grands attendrissements, de mots infinis et d'images confuses. Les foules roulaient sur les décombres de la richesse, dans la fête de la liberté conquise, et doucement, après un désordre fraternel, s'éveillaient les bonnes énergies, les initiatives ingénieuses, les claires communautés de bonheur. Les uns, attachés à la ville, se divisaient les machines, les esclaves de métal et de flamme. Avides de plein air, les autres se répandaient dans la nature : hommes, femmes, enfants partaient soigner la vieille terre nourricière. Par toutes les ressources de la science, par toutes les subtilités de l'art, par mille procédés ingénieux et mille instruments agiles, ils transformaient la rude agriculture, l'âpre ahan du laboureur en jeux aimables. Les doigts fins de la femme touchaient aux fleurs et aux fruits comme à de la dentelle ; les enfants jouaient à sarcler les jardins, et les hommes déployaient une force intelligente, saine et sans fatigue.

Le travail d'Eden s'accomplissait dans la joie ; le poème de l'abondance naissait pour l'appétit et

le luxe, pour le superflu comme pour le nécessaire. Tout était spontané : retournait à la ville qui ne se plaisait plus aux champs, venait aux champs qui se lassait de la ville. Ainsi, le labeur, cessant d'être la malédiction, l'anathème du combat pour vivre, se métamorphosait en devoirs délicieux. Libre était l'amour, libres l'art et la science, gratuite toute chose, pour une part légère de peine.

Sur ce doux rêve des Kropotkine, des Reclus, des Grave, allait la nervosité violente de Robert. Bientôt, il y perdait patience, exaspéré contre les obstacles. Alors le présent réapparaissait. Monstrueux et pâles troupeaux peinant dans les usines, descente des esclaves aux abîmes de la houille, long étouffement des parias dans la mansarde, service militaire, pouvoir affreux de la magistrature et de la police, mépris des triomphateurs pour les vaincus, meurtre de la concurrence, assassinat de l'offre et de la demande, écrasement du salariat :

— Non ! non ! balbutia-t-il... je ne veux plus... je ne veux plus !...

Il s'interrompait, la plume levée, le regard perdu, plein d'un feu noir. Sa propre destinée lui apparut en éclairs. Ils se jugeait d'élite, de cerveau rare et de puissante volonté.

Et la vie avait été une si longue défaite !

Enfance rompue, en proie à une mégère, brillantes et dures études terminées par un échec injuste ; puis, carrières hissées l'une sur l'autre : professeur libre et mourant de misère, petit commerçant de faubourg, voyageur à la recherche d'une terre libre, conférencier, — impuissance, recul, étranglement, — besognes cruelles, harassantes, déprimantes, sans loisirs.

Au rappel du passé, ses dents mordirent ; son front sembla s'abattre sur ses yeux ; une haine infinie, prodigieuse, inextinguible, le tint hâletant. Tous les pouvoirs craquèrent sous sa main. Il écouta leur cri de détresse. Puis l'image, précisée, devint une boucherie de magistrats, de députés, de banquiers hurlant leurs supplications au vainqueur. Et le vainqueur s'élevait à la gloire des grands « attentateurs », arbitre et directeur de révolution.

Il subit cette vision, avec un fracas d'artères. Ses cheveux se dressent comme à quelque musique de cuivre. Puis tout se rapetisse. Ce n'est plus qu'une explosion ordinaire, — quelques morts, — puis une simple annonce, — des blessés.

Il se remit à écrire. Sa haine fut moins âpre, mais plus souffrante ; les actes violents parurent inutiles. Il les rejetait, il revenait à l'instinct de la sécurité personnelle, aux rêves de bonheur

quand même. Il tenta d'apercevoir une éclaircie, quelque avenir aimable, quelque gloire. Le projet revint, mille fois repris, d'écrire le livre où l'on ferait comprendre ce que ni Kropotkine, ni Grave n'avaient su clairement établir.

L'âme enfant bâtit cette chimère, s'y grisa en douceur ; le livre fulgura dans quelques phrases :

— Certainement un livre peut faire autant de bien qu'un acte !...

Alors, sa maîtresse, son fils, l'humble radeau de sa destinée sur la mer de vie, apparurent à leur tour. Il eut peur de les abandonner.

L'attentat fut le gouffre, l'abîme, le néant. Il y renonça :

— Non ! non !

Mais dès qu'il eut renoncé, la tentative reprit force, et toute l'amertume de sa vie, et le souvenir des promesses faites à des camarades :

— On entendra parler de moi !

Une clameur confuse, insinuante, autoritaire, répétait en lui :

— On entendra parler de moi !

Il repoussa la plume, les cahiers, il se croisa les bras. L'orgueil enflait sa narine. Il voulait être enfin quelque chose, et l'être vite... Il sembla qu'il fallait se décider soudain, que le temps allait manquer, qu'on lui *volerait* son attentat.

Son compagnon, gros copiste jovial, étonné de

son attitude, le regardait. Une force irrésistible poussa Beyssières à lui dire :

— On entendra parler de moi !

L'autre, indifférent, se contenta de répondre :

— C'est bien possible !

— Non, c'est certain !...

Immédiatement, il eut regret de ses paroles. Il travailla quelques minutes en silence, puis :

— J'écris un livre !

Et il ne savait vraiment plus s'il voulait écrire un livre ou faire sauter des êtres. Une grande irréalité flottait, accrue par l'ombre d'un orage, sur les baies du bureau. Le chant des femmes avait cessé. Robert travaillait nerveusement, lorsqu'un vieil homme s'approcha pour lui dire :

— M. Rameau vous demande.

— Moi ? Pourquoi ?

— Il vous le dira bien lui-même !

Le patron, vieillard intelligent, enclin à la tolérance, quoique exaspéré par les théories anarchiques, accueillit Robert avec crainte et fermeté :

— M. Beyssières, en général, je le reconnais, je n'ai pas à me plaindre de vous, et j'hésitais d'abord à vous appeler... Depuis quelques jours vous travaillez mal...

Une rage ardente monta dans l'anarchiste. Cent phrases de mépris tremblèrent sur sa lèvre. Mais

il ne voulait — du moins pas encore — perdre son emploi. Il dompta sa révolte :

— Je me rattraperai.

— Bien, repartit le patron, mais ce n'est pas tout. Je vous ai pris, vous le savez, malgré vos antécédents anarchistes, malgré les avis que j'ai reçus, à la condition que, au bureau, vous vous absteniez d'émettre des théories. Je ne vous empêche pas de parler dans les réunions publiques, mais je désire, je veux qu'au bureau il ne soit pas question de ces doctrines. J'espère que je n'aurai pas à vous le rappeler.

Pâle de haine, et songeant que ce patron était le meilleur qu'il eût connu, l'anarchiste répliqua d'un air farouche :

— C'est bon, on ne parlera plus!...

— J'y compte !

Beyssières regardait ce petit homme :

« En une seconde, d'un seul coup, je le frappe-rai à mort ! »

Et l'autre, se félicitant de son énergie :

— Vous devez admettre que je n'exige rien que de raisonnable. Je suis libéral, je laisse à chacun son opinion, mais le bureau est fait pour le travail et non pour les professions de foi ! Vous êtes assez intelligent pour le comprendre.

— Eh bien ! c'est entendu.

L'anarchiste redescendit avec une face sauvage

et des poings convulsifs, ébervé du regard de ses camarades. L'ombre de l'orage avait avancé; on voyait mal dans les encoignures. Robert contempla le blémissement des grandes baies; son âme fut livide et grondeuse comme le ciel. Un désespoir féroce descendit, en coupetées lourdes, avec une odeur de mort. Le destin manqué poignit plus fort ce cœur inondé d'un sang triste.

Où! plaines d'enfance, grands cris des corneilles, bruit de la cloche des funérailles sur les sillons... Un petit Beyssières passa, furtif, plein d'amour pour la vie; puis un adolescent qui partait conquérir le monde. Le passé luisit sur les mille lambeaux d'une immense faillite; des visages exécrés se dessinèrent sur des ombres fugitives; l'affreuse humiliation du déclassement l'accabla.

Alors l'attentat reparut, clair et terrible, la soit de faire de l'épouvante, d'être un justicier et un annonciateur. Il vit l'engin roulant sur une foule en délire, il hurla intérieurement :

— Vive l'Anarchie!

Enfin, domptant sa fureur, il se pencha, il promena la plume au long des cahiers. Un peu de calme revenait à mesure qu'il se hâtait davantage; il s'engourdit à la chaleur, au roulement des rues, au chant repris par les femmes, et il songeait que toute cette humaine machine à fabriquer des pièces de cent sous aurait pu vivre dans un paradis.

VII

A six heures, Robert rentra chez lui, excité, las, ayant grand-faim. Une soupe, des saucisses crépitantes dans la casserole, des assiettes claires sur la table sans nappe. Un souffle de douceur vint à lui, la jolie volupté de réparer ses forces au coin du feu. Son petit gargon accourut : il le câlina, car il avait le sentiment vil de l'intimité. Néanmoins, il grognait.

Sa maîtresse, pauvre créature impersonnelle, soumise et douce, lui demanda :

— Tu as des ennemis ?

— Comment veux-tu qu'on n'ait pas d'ennemis dans cet horrible monde ?

Il finit de manger sa saucisse. Une mollesse le saisit, le bonheur de sentir l'odeur du café et d'attendre sa tasse. Il la buta longuement, dans une petite fumerie silencieuse. Puis, la haine reparut — car la nuit s'annonçait vide et noire, sans un sou pour sortir, sans un camarade à qui confier ses misères :

— Ah! ah! dit-il d'un ton saccadé, comment a-t-on pu faire tenir en équilibre une société bâtie sur ce plan ignoble? Non seulement copier onze heures par jour pour gagner une saucisse, mais la peur de perdre cet esclavage!... Eux, les parias, ne comprennent pas, ne veulent pas comprendre... Ils demeurent entassés dans la fange, par millions.

— C'est que le monde est si bête! fit la femme machinalement.

— Dans la fange! répéta-t-il.

Il gesticulait, d'une ardeur extrême; sa face exprimait tour à tour la surprise, le mépris, le découragement.

— Enfin, il n'y a là ni évolution ni révolution — rien qu'un fait — ici un homme, là, des myriades. Les myriades font la richesse; l'homme seul la prend et l'accumule. L'homme seul prélève plus qu'il ne faut pour les nourrir tous et leur donne de quoi mourir de faim. Et l'homme seul a toute la force, toute l'armée, toute la loi!

Il marchait, il s'arrachait littéralement la barbe; ses mains vibraient comme des plaques sonores, et il parlait à la fois pour lui-même et pour sa maîtresse, mû par l'instinct du propagandiste, se forçant à fuir les tournures abstruses.

— La peur, voilà le secret! Ce n'est même pas la bêtise. *On a peur*. Tout le bâtiment tient par de

la police, des juges, des députés, des soldats — emblèmes d'une force qui n'existe pas plus que la religion. Et nul pour risquer la lutte. Si l'on osait une seule heure, la mécanique entière éclaterait. Mais ce qu'il y a de plus rare au monde c'est l'audace. Et il a fallu inaugurer la propagande par le fait.

Il attira son petit garçon, qui le regardait avec de grands yeux tendres, et se mit à rire, d'une manière inquiétante, hystérique.

— Evolution, transformisme, c'est bon ! mais il ne faut pas en faire Dieu ! Cent bouquins n'éveillent pas cent hommes. Un seul fait agite toute la bourgeoisie et le peuple. Tuer Jacques ou Pierre, qu'est-ce, sinon montrer du courage, faire trembler les uns, exciter les autres, et démontrer ce qu'on peut contre cette machine qu'ils croient si forte ? Nous serions mille, absolument décidés, toute la magistrature, toute la banque ne pèseraient pas une paille. Le temps de donner un coup de balai à la dynamite, la société bourgeoise aurait vécu...

Il se leva d'enthousiasme, le frisson de révolte courut jusqu'à ses orteils. Ses tempes bouillirent, il pressa le petit garçon contre son cœur :

— Par malheur, les mille n'existent pas... les cent non plus... Pour qu'ils naissent, il n'est qu'un seul moyen : des exemples ! Que chacun de ceux

qui se sentent du courage se lève ! Ils feront surgir les autres !...

Il se tut, la face fermée comme celle d'un sauvage. Sa compagne respecta son silence. Il acheva sa pipe, voulut prendre d'autre tabac, trouva qu'il avait épuisé sa provision et fut saisi d'une détresse plus noire, car il n'osa demander un nouveau paquet. Outre qu'il se restreignait avec énergie, le ménage avait cent petites dettes insupportables.

Il inclina la tête, affreusement triste.

Et l'attentat rugissait dans la forêt de son âme. Tout l'hiver, tout le printemps, il avait crû dans chaque fibre, dans chaque geste. Il rôdait au long du chemin, sur les arbres d'avril, sur les étangs fleuris. Le sommeil l'ancrait avec douceur ; Robert le retrouvait en ouvrant les yeux sur l'aube. Chassé avec épouvante, il revenait furtif. Tout suscitait ses analogies. Le vent d'hiver éclatait comme son explosion ; le reverdis l'apportait avec l'odeur des feuilles tendres ; les nues roulaient sa force prodigieuse ; une pierre exprimait sa chute. De confuses formules tourbillonnaient, incessantes, que l'anarchiste, depuis longtemps, avait apprises...

Il demeura méditatif, les yeux creux, le regard intérieur. Il sortit de cette rêverie comme on sort des ténèbres ou d'une prison. Le couple mélancolique de sa compagne et de son fils, pauvres

êtres dont il était le seul refuge, poignit son cœur de tendresse pitoyable.

L'enfant, frêle et timide, avait un regard indécis sous l'ombrage de cils très longs et très beaux. Beyssières, l'attirant sur son genou, le couvrit de baisers brusques :

— Aimes-tu ton pauvre père, Henri?...

Le petit frémissait sous l'étreinte, tendre mais craintif, avec un geste frileux.

— Oui, fit-il à mi-voix.

— Ah! mignon, que j'aurais voulu te rendre heureux, te donner l'air, la lumière et la fraîcheur que l'humanité devrait du moins aux enfants... Il faut si peu à ton âge pour que le plaisir soit infini et les souvenirs merveilleux. Ce n'est pas ma faute, petit Henri, si j'ai fait si peu pour ta joie!

Ses yeux se mouillaient. Dans un grand élan, il prit aussi contre son sein la tête de sa maîtresse :

— Et toi aussi, chère Julia, je n'ai rien pu faire pour ton repos! Il m'aurait été bien doux de t'environner de bien-être.

Cette pauvre créature sans beauté, sans grâce et sans intelligence, vénérât Beyssières comme un saint et comme un grand homme. Elle murmura, tandis que de grosses larmes coulaient au long de son visage :

— Pour être heureuse, il me suffit que tu le sois, Robert.

— Ah ! reprit-il amèrement... Comment pourrais-je l'être ! Je ne fais pas un geste sans rencontrer l'iniquité, comme dans ces ruelles d'Alger où chaque pas se heurte à l'immondice !

Ils demeurèrent en silence, dans une palpitation d'angoisse, triste nid tremblant au fond de la forêt humaine, puis, Beyssières, avec douceur :

— Je vais travailler.

La femme et l'enfant se retirèrent.

L'anarchiste atteignit alors quelques papiers qu'il se mit à fouiller : brochures à l'infini, et le *Père Peinard*, la *Révolte*, le *Lendemain de la Révolution* de Grave, la *Conquête du pain* de Kropotkine.

Bientôt, plongé dans ses œuvres — qu'il avait abandonnées depuis quelque temps — il s'y attendrit, s'y mélancolisa. Le souvenir plana sur des contrées immenses ; l'orgueil revint en misérables mélodies. Nombreuses étaient les tentatives : articles, brochures ébauchées, notes prolixes sur ce livre universel, où tout devait être élucidé depuis l'étoile jusqu'au microbe. Plus encore l'ému-
rent ses poésies. L'une d'elles l'arrêta :

Lève tes yeux flétris dans les nuits éclatantes :
Ces violents soleils qui fécondent les cieux,
Retentissants foyers de planètes puissantes,
Éclairent, comme ici, les vivants anxieux !

Chaque astre est créateur de formes et de rêves,
De genèse tremblante et de sinistre mort ;
La joie et la douleur s'y disputent sans trêves,
Le faible s'y lamente aux triomphes du fort...

Des larmes mouillèrent ses yeux ardents. Son cœur éclata. Appuyé contre la muraille, il gémissait :

— Triste néant ! Notre vie, un peu de gelée ! Notre pensée, la fonction d'un peu de moelle ! Tout n'est rien... rien !

Mais le néant ne chassait pas sa révolte. L'idée de justice persistait aux flancs des soleils, à la moisissure de la vie. La négation paisible ne se pouvait faire, ni la résignation venir. Et montrant du doigt ses manuscrits, avec un âpre orgueil :

— Celui qui écrit ces pages s'use à copier des travaux d'imbéciles.

Il s'anima, s'exalta. Il fit vœu de reprendre l'œuvre écrite, de faire ce livre qui résumerait le socialisme et la philosophie. Son crâne chauffa, plein de phrases. Puis, le tabac lui manquant plus horriblement, il vit, en un clair désespoir, qu'un homme, après onze heures de travail, n'a pas le loisir d'expliquer l'univers, tandis qu'il peut s'élever à l'attentat le plus terrible.

Il écouta, dehors, parler l'ouragan. La vie parut plus sale, plus bête, plus ridicule encore, et bien à point pour être sacrifiée. Il ouvrit la porte,

il épia, au fond de l'avenue, la lueur hospitalière d'un petit cabaret. Quelle envie d'y être, d'y disputer sur ses doctrines ! Il regarda longtemps, dans une espèce d'hypnotisme. Puis, sans savoir comme, il se trouva marchant sous les platanes, aux abords du marchand de vin. Quelques silhouettes remuaient des cartes :

— Ah ! si j'avais leurs goûts tranquilles ! Peut-être acquerrais-je une petite fortune... un jardin...

L'éternel Robinson, tapi au fond de tout homme, tressaillit. Aimablement environné de nature, cultivant son enclos, plein de sécurité fraîche, ses jours coulaient sans peine — au givre d'hiver, aux ruisseaux d'avril, aux ombres de la sieste d'été.

Il s'arracha du rêve, il s'avança au long de l'avenue. De petites usines la bordaient, fantasques dans la nuit. Quelques chiens s'inquiétaient, s'éveillaient. Une force âpre et sauvage animait cet endroit paisible sous la fièvre du ciel nuageux, la course du vent par l'espace.

Le désespéré subit la mélancolie du mystère. Il perçut combien l'œuvre de l'homme est lointaine de l'homme même, lorsqu'un peu de ténèbre l'environne.

Il s'arrêta devant une fabrique. Elle était grande, carrée, épaisse. Il s'étonnait de ne point la haïr.

Elle l'attendrissait plutôt, tellement qu'il murmura :

— Si pourtant tu étais le maître ? Si tu étais le maître ?... Serais-tu meilleur que les autres ? Ne croirais-tu pas à la Sainte Propriété ?

Il s'imagina commandant, organisant, prélevant le bénéfice, réglant les mille détails d'une exploitation... Un long frisson le parcourut, le tenace, l'irrésistible amour de posséder, qui dort aux plus communistes :

— Eh ! c'est la société qui gâte l'homme ! Sûrement beaucoup de pauvres ne seraient pas meilleurs, à la place de ceux qui jouissent... et c'est bien pour cela qu'il faut détruire. Ce ne sont pas les hommes, c'est le système qui est coupable !

Et avec un rire :

— Si je la minais, cette fabrique ? Elle est mal gardée... un portier sourd... pas même un dogue !

Mais cela parut enfantin. Comme presque tous les révolutionnaires naturalisés à Paris, il ne se figurait d'action féconde qu'en pleine ville. Il jeta sur le bâtiment un regard ironique :

— Je ne tirerai pas ma poudre aux moineaux !

Lorsqu'il revint par la triste avenue, le cabaret était mort. Le faubourg dormait. Le vent même se faisait languide. Un trottement fit se retourner le promeneur. Il aperçut dans l'ombre une

forme pâle, qui le suivait, et qui se mit à gémir doucement :

— Que fais-tu par ici, pauvre vieux ?

Le chien s'approcha, câlin. Et Robert, pris d'une commisération où se mêlait le souvenir de Freyle :

— Tu es un anarchiste ! Tu es un paria !... Peut-être meilleur que moi ! Allons, viens, arrive... il y a bien un coin pour toi dans la bicoque du vaincu !

VIII

L'obstacle s'élargissait dans la vie de Roland. La paresse détendait ses fibres ; il y avait incohérence dans tous ses efforts. Il ne pouvait lire sans reprendre vingt fois les pages ; les mots et les phrases s'écoulaient comme à travers un filtre, un *cercueil* des Danaïdes.

Il s'obstinait, il arrivait confusément à saisir certains passages. D'autres se fixaient dans sa mémoire, à son insu, et ne devaient pas rester stériles. Il y avait un charme mélancolique à lire et relire sans comprendre, à rôder dans une forêt intellectuelle ténébreuse, confuse, hypnotisante — charme où se mêle l'humilité de la conscience devant l'instinct, devant les forces secrètes qui nous créent des idées sans que notre « moi » lucide y collabore.

Mais la souffrance grandissait. Il s'en épouvantait comme d'un violent désastre de la volonté. Aux heures où la pensée se replie, il retrouvait toujours le même rongement : ce qu'avait signifié

le regard de Louise. A défaut d'autre fait, il reprenait celui-là à l'infini, dans la misère d'une répétition monotone.

En réaction, sa jeunesse et son inexpérience essayaient de se cuirasser par le mépris philosophique de la femme, qui ne sert qu'aux âmes recrues de fatigue ou faiblement passionnées. Il n'y trouvait aucun soulagement. Loin d'être inférieure, Louise lui apparaissait délicieusement complexe, redoutable, profonde. Sa finesse intérieure répondait à la finesse de son visage. Elle marquait la vive fluidité de l'âme féminine, mais non sa faiblesse — elle représentait la bonne contre-partie du cerveau mâle, ces mille instincts charmants qui contiennent, devenues vivantes, les plus subtiles choses d'art, de science et de philosophie accumulées par une civilisation. Dans le grand débat des sexes où l'homme élargit la compréhension des forces et des êtres, la femme, avec moins de génie constructeur, n'a-t-elle pas une esthétique plus palpitante, ne crée-t-elle pas, pour l'amour et pour l'enfant, une *métaphysique de l'instinct*? La beauté des yeux féminins ne répand-elle pas de siècle en siècle des voluptés plus immatérielles?

Roland goûtait la douceur de ces théories. Il s'en allait rôdant par des rues taciturnes. Son cœur était lourd, sa pensée gauchie, sa démarche inégale. Le rêve qu'il faisait avant de fermer sa

croisée, le soir, le troublait d'une grâce amère et craintive, d'une tristesse de saint hanté par les pâles tentations, qui fulgurent dans l'âme comme les éclairs dans l'orage.

Sa couche surtout lui devenait sinistre. Il ne dormait guère. Le noir désir déployait ses ailes. Matérialisée par l'insomnie, la nuit s'épandait comme un fleuve d'angoisse. Abel passait les heures à étudier les ténèbres et le silence. Les ténèbres vibraient. Le silence rythmait. L'épouvante aiguissait le délire. Chaque seconde était un Être mourant sur le cœur. Chaque seconde enfouissait un atome d'amour.

Comme un Crusoë de l'Ombre, Roland défri-chait l'île de sa chambre. D'opaques rideaux interceptaient la lumière : longtemps les choses demeuraient invisibles. Mais, et surtout après quelques nuits — une vision ténue pénétrait le mystère. Il filtrait des reflets de reflets, il se tramait un petit monde de formes, une vie subtile et nombreuse — errante au plafond comme le nuage dans le ciel, vibrante aux parties usées du parquet, tremblante sur les meubles.

Surtout les rideaux, opaques, triples et bien tirés, devenaient étranges et variables.

L'Océan du monde extérieur y déferlait : fris-

son des lanternes, voyage de la nue couvrant ou découvrant les astres. Tout s'y brisait en palpitations indéfinies, comme les événements autour d'une âme close par le désespoir. Roland y devenait s'éteindre d'abord la rue taciturne où il habitait. Il y devinait mourir les fenêtres de l'autre rive; il y pressentait le croissant de la lune au pourtour du firmament. Vers le matin on y éteignait des réverbères; l'aube y tremblait, bien longtemps d'avance, à l'œil de plus en plus familiarisé du jeune homme.

Ainsi prenait-il conscience d'une vie plus fine que la vie, spiritualisée dans l'examen des ténèbres, dans l'analyse du presque invisible. Il y concevait la vision magnétique, les atmosphères agiles qui différencient chaque objet aux yeux aigus des névrosés.

Mais la douleur enveloppait cette étude, le cœur tour à tour absorbait trop de sang ou le rejetait, convulsif. Toute la vie confuse, la vie inconsciente de l'organisme s'éveillait, chuchotait, balbutiait. La poitrine en était résonnante; elle répercutait la longue plainte des organes privés de repos, privés de la force prise par la souffrance sur le travail des chairs et des nerfs.

Et cette détresse, qui est aussi mêlée à l'amour naissant que la glace aux grandes cimes, il y reconnaissait l'épreuve de sa destinée. Le prisme

des sept douleurs déroulait ses nuances. La vie tout ensemble devenait plus compliquée et moins complexe, car la synthèse, au lieu d'être dans les choses, dans l'univers, se concentrait sur un tout petit centre, une frêle sœur humaine.

Louise était le ciel étoilé, la lanterne qui tremble sur les façades, le chant du coq, le bruissement de la mouche, la ténèbre et l'aube, la page du livre, la foule des rues, le rameau de l'arbre et l'éclair de l'étang. Elle était la plume qui court sur la page blanche, le petit passereau qui s'élève entre les cheminées des toitures, les cordelles du violon qui soupire et le sanglot du fleuve sous les ponts. Où qu'il regardât, chaque chose décelait quelque analogie. Sa robe traînait dans le nuage, son visage sur les pétales du nymphéa; sa voix résonnait à toute voix claire d'enfant; le reflet du cristal ou la vibration du vin dans la coupe ramenaient son regard; le vent parlait comme sa démarche et le crépuscule était vêtu d'elle tout entière — déploiement des coquetteries célestes, grande symphonie de la sirène lumineuse sur la mer de l'Occident! Tout l'Univers ainsi se réfractait par elle, et cet univers promettait le bonheur infini et donnait la tristesse affreuse.

Regardait-il une ronde de passe-roses, écoutait-il un frisson de longues herbes ou la voix d'une cloche, rêvait-il sur la phrase d'un livre — tout

soudain passe-roses, frisson, cloche, phrase, sonnaient le tocsin, le désastre, la débâcle, l'agonie et la mort.

La pensée qu'il n'avait aucun droit de se faire aimer était son plus dur supplice. Que l'amour soit une souffrance en soi, clameurs de prisonniers qui hurlent d'étouffement dans une cave, que les voluptés les plus hautes d'une passion n'aillent pas sans un arrière-goût sinistre — tout n'est rien, pourvu qu'on ait *le droit d'agir* ! Mais qu'en nous-mêmes un principe s'oppose au passage de de l'énergie, — infirmité, devoir, laideur amère, — c'est la mort au sein de la vie la plus forte.

Chez Roland, la distance où il se croyait, et se voulait, de Louise, avait longtemps contenu la passion. Quoique cette distance n'eût aucunement diminué, l'amour était tout de même venu : avec lui la maladie du remords, le mépris ardent de soi-même, la fureur de la volupté — une suavité merveilleuse et un océan de honte. Délire de la persécution transporté du monde extérieur dans la conscience, le remords — que si peu de gens connaissent, en vérité — donne de soi-même une épouvante affreuse. Il semble, pour des êtres exceptionnels, une mort vivante, — il leur fait souffrir une agonie qui va de fibre en fibre, qui n'arrête pas une minute, qui rompt *les os de l'âme*.

Roland vécut dans les objurgations des Saints,

ces demandes et ces réponses frappées au fond des nerfs, ces cris intérieurs où l'on ne s'entend plus penser, ces images de terreur où l'on ne voit plus les images réelles.

Au grand matin (les jours où l'insomnie lui avait été clémente), le remords et l'amour sonnaient à son âme. Il n'osait subir l'étouffante rêverie couchée, il se levait, il contemplait la base des cieux, les jardins taciturnes.

Un affreux délice le transperçait, le conflit de la passion convulsive et du scrupule aigu. Il demeurerait haletant de beauté — il songeait au temps où la justice semblait inscrite sur la cime des hêtres, dans les vapeurs du crépuscule, — aux soirs où les paroles du Devoir pénétraient si doucement au fond de son cœur !

Ah ! joie du stoïcisme, humble vœu de travailler au bien des hommes, adorables promenades sur la colline, à se répéter une phrase, à relire les paragraphes d'un acte sacré, la biographie d'une existence luttant pour des orphelins, pour des aveugles, des parias, des vieillards !... La brise était attendrie, les ruisseaux pleins de mansuétude. La Terre promettait de vastes accomplissements... Et, non moins délicieuses, les heures de lutte optimiste où la cervelle ingénieuse vainc les obstacles, crée des pédagogies, invente des refuges, systématise, intrigue, calcule, s'excite à l'altruisme, et, sans

espérance, sans au-delà, travaille humblement pour l'Espèce.

Un matin, dans une tristesse plus écrasante, et cherchant une espérance, une consolation ou une force, il ne vit que M^{lle} d'Ermeuse. Seule cette tendre et pure personne lui parut le baume de son énergie blessée, l'abri de sa détresse.

Il la trouva chez elle, écrivant un de ces articles pathétiques où elle mêlait la bonté et le mystère. Elle avait les doigts tachés d'encre, la face brillante d'inspiration.

— Je vous sentais venir, fit-elle, comme je sens approcher une aurore boréale. Aussi bien ne me reste-t-il que la dernière phrase : je n'ai pu la dépêcher... Mais elle est toute prête...

M^{lle} d'Ermeuse s'assit, et presque d'un geste lança la phrase en travers du papier.

— Tout à vous ! fit-elle... ma journée entière s'il le faut...

Et posant sur Abel la tendresse de son regard qu'embrumait naguère la phrase non écrite :

— Vous êtes bien pâle, bien triste ! Que je voudrais être la fée du lac, deviner votre peine, et d'un vœu la guérir !

Elle posait sa main sur celle d'Abel, avec cette gaucherie légère qui cachait l'adresse de ses gestes.

Ses sourcils se levaient avec douceur; il sentit la sincérité, la bonté ardente, telles qu'il ne les avait jamais senties chez aucun être, et la plus admirable patience.

Embarrassé d'abord, il dit tout, il s'emporta, il retrouva dans son âme les mille émotions qui y naissaient et y mouraient chaque jour. La vieille fille l'écoutait pâissante, comme un pauvre pourrait écouter le désespoir d'un roi. A chaque brûlante image, elle voyait la cendre de son cœur s'écarter devant le foyer solitaire où son destin s'était consumé. Elle trouvait tout de même la pitié pour l'étincelant jeune homme.

Quand il eut fini, elle garda le silence, car elle était trop pleine de la confession pour rédiger une réponse. Elle semblait une bonne sainte, pleine de charité, divine de résignation. Elle posa bientôt sa main sur la manche d'Abel et dit en chuchotant :

— Ne vous rendez pas la vie trop amère : peut-être briseriez-vous des ressorts pour l'avenir... Osez rêver l'amour de cette jeune fille, — donnez-vous comme but d'en être aimé d'abord et de la convertir à vos devoirs : si vous échouez, vous ne serez pas plus malheureux — et vous n'aurez pas rompu misérablement, au hasard, la première aventure de votre cœur. Il ne faut pas agir avec rudesse contre soi-même, lorsque les beaux mys-

tères de la destinée humaine sont l'enjeu : on en garde une âcreté qui diminue le pouvoir d'être bon, tendre et juste.

A mesure qu'elle parlait, son courage pénétrait Abel, et dissolvait l'inquiétude. Il dit :

— Ne faut-il pas avant tout fuir l'occasion ?

— Il faut tout fuir alors, et ne plus vivre, car l'ivraie saura bien pousser à son heure. Ne craignez pas d'être homme, vous en comprendrez mieux ce qu'il faut faire pour les hommes...

— J'y consens ! fit-il avec ferveur, mais j'aurai besoin de vous pour me soutenir dans les défaillances.

Elle soupira, — elle eut encore un élan vers ce foyer caché sous les cendres, dont nulle âme n'avait goûté avec la sienne l'inutile chaleur. Puis :

— Et vous me soutiendrez aussi, cher monsieur Roland, car j'ai un grand projet qui me fait trembler et veiller la nuit.

Elle regarda devant elle, vers l'espace, au delà des murs, au delà de la ville :

— Je veux, dit-elle, joignant les mains, je veux parler à ce jeune Empereur.

IX

Abel suivit le conseil de son amie. La période de tentation fut close, la guerre avec l'amour résolue... S'il échouait, du moins n'userait-il pas son âme à garder un fantôme. Il y eut en lui une hâte, un tumulte de fête, le passage de foule des passions. Il abandonna la prétention de prévoir, sentant que tout serait ou donné ou refusé dans quelque heure confuse.

Louise le vit approcher. Elle l'accueillit volontiers, en troubleuse d'âme qui aime éveiller l'espérance par mille imperceptibles promesses de geste, d'inflexion, de regard, sauf à tuer gentiment cette espérance. Dès qu'elle eut la certitude d'avoir conquis Roland, elle crut pouvoir s'en désintéresser.

Mais il avait l'avantage des visites quotidiennes, et l'alliance secrète de Mouryès. Puis, elle n'était pas seulement curieuse et coquette, elle aimait la force et ne la trouvait point autour d'elle. Elle sentit une sombre énergie dans la timidité d'Abel ;

elle voulut voir au fond. A mesure, l'atmosphère du jeune homme l'enveloppa. Elle descendit de son indulgence protectrice.

Sa voix nombreuse, charmante à envelopper les êtres, fièrement flexible et tout imprégnée de son pouvoir, elle la fit plus familière, en même temps qu'elle modérait la fierté de son attitude, tel un cavalier d'un étalon trop superbe.

Comme il est une heure pour toutes, elle connut qu'Abel était agréable à voir et à troubler. Elle jouit de la plénitude de sa puissance féminine, de sa subtilité à créer mille apparences où elle vivait fictivement comme dans une lecture. A frôler d'imperceptibles à-côté d'idylle, à provoquer, puis à tout réfréner d'un changement de figure, d'un geste ou d'un mot, elle goûta le plaisir d'expérimenter des armes sûres, le jeu des animaux chasseurs mesurant le cercle où évoluera la victime. Mais elle n'y fut point cruelle, et bientôt s'y prit elle-même.

Quoi qu'on veuille, c'est encore l'énergie qui prévaut aux débuts amoureux. L'habileté viendra plus tard. La poursuite un peu rude, le sentiment d'un violent élan domine alors — du moins si l'automate n'a pas remplacé la femme. C'est enfin l'amour qui appelle l'amour, et l'exception des trop timides n'a guère de sens : qui n'ose sa force a peu de force.

Abel osa... Sa tendresse éclata par des regards surchargés, une présence continuelle, enfin par l'aveu. Celui-ci, longtemps contenu, battu par le ressac du cœur qui le refoulait à grand bruit, put enfin jaillir.

C'était un soir, sur le vaste balcon qui écharpe la maison de Mouryès. Le jour s'allongeait démesurément dans la nuit. L'ombre tombait à doses fines, avec des bontés infinies. Une santé douce traînait dans la brise. L'éther était à la fois pur et traversé de grandes spirales de nuages, l'air trempé dans une fécondité embaumeuse, aimantée, nervine, exaltante. L'espace promettait la longue vie, le bonheur délicat et soutenu, souple et robuste. La création semblait vaste et pondérée, régulière comme un fleuve à l'époque charmante qui sépare les crues printanières des sécheresses d'été.

Abel, en reposant la tête, de côté, sur l'appui du balcon, voyait s'inverser le paysage. Le ciel figurait une vallée ronde et pâle, encore mi-diluvienne, aux grandes lagunes, aux terres tremblantes et fondues où rampent de beaux monstres.

De Paris, un épongement de lumière dont les reflets permettaient, sur le balcon, de se voir autant qu'il le faut pour une confidence. Une rumeur de souris trotteuses, parfois comme un grincement de bestioles perforant une souche d'arbre : c'était le passage lointain des voitures et des omnibus.

Abel, dans cette harmonie de l'entour, se familiarisait à la présence de Louise. Des milliers de mots se joignaient en lui, se combinaient, se heurtaient dans l'excitation tendre, avec l'immense élan de confession, qui fait accourir les vieilles pensées assoupies, les souvenirs mi-trépassés, accouple, édifie, originalise toutes les rencontres du sentiment et de la raison...

Mais, chaque fois qu'il voulait parler, s'évanouissait cette belle excitation. Les termes fuyaient, les souvenirs devenaient rares, indolents, furtifs. Les flots de vie, qui tantôt se levaient comme des régiments sur un champ de bataille, s'alanguissaient dans une traînante dérive, une molle épouvante.

Elle, cependant, était préparée à la confidence. La nuit légère gonflait son cœur d'un attendrissement de conte d'une volupté délicate comme la cendre blanche de la voix lactée.

Après un long silence, elle demanda :

— N'est-ce pas que vous n'avez pas souvent été heureux ?

— Est-ce donc écrit sur ma face ? dit-il avec tremblement.

— C'est écrit. Trop de contrainte... toujours en compagnie de vous-même !

— Je ne m'ennuie pas ainsi.

— Je n'ai point dit cela. On peut n'avoir point de bonheur sans s'ennuyer, et quelque bonheur en s'ennuyant...

— Il est vrai que je suis enclin à l'angoisse, mais ma moyenne n'est pas plus mauvaise que d'autres... Sans doute, il y a des temps noirs, des minutes sinistres, comme en ce moment...

Il parlait d'une voix basse, presque terrible, qui agit sur elle. Elle s'en défendit par un petit rire :

— Vous êtes aimable !

Mais lui, détournant les yeux :

— C'est votre puissance que je proclame, et de quelque argile que vous me croyiez bâti, cela n'est pas pour vous déplaire !

— Qu'en savez-vous ?

— Comment pourrait-il en être autrement ? Mon hommage est si humble que vous ne devez pas même craindre l'ombre d'une audace. Et je pourrais vous dire que je vous aime, sans vous offenser davantage que le regard d'un passant.

Il étouffait d'angoisse, mais son courage grandissait avec les paroles. L'indécise silhouette ne le faisait plus reculer. Il allait vers elle comme au gouffre du suicide.

— J'ai regardé ceux qui vous environnent, dit-

il àprement, je les ai regardés, et je me suis senti moins méprisable. Si quelqu'un d'entre eux ose croire que c'est pour lui que votre beauté a pu naître, pourquoi ne l'oserais-je point !

Elle fit un geste vague.

— Non, continua-t-il, je n'ai pas le sentiment de pouvoir être aimé de vous. Je souffre trop de votre existence pour ne pas m'imaginer indigne. Mais quoi ! si ces autres conçoivent de vous parler d'amour, il faut bien que je le conçoive aussi ; il faut que je me force à le concevoir...

Elle l'écoutait, attentive. Son cœur s'émut. Elle sentit l'autorité, la puissance d'un grand amour, elle souhaita confusément qu'Abel gardât cette puissance.

— Vous êtes plein d'orgueil, dit-elle, envers ces autres.

— Et de la plus profonde humilité envers vous ! Je voudrais...

Il s'arrêta. Dans la lueur d'une lampe qu'on apportait, il crut voir une moquerie légère sur la face de Louise. Mais cette moquerie n'était pas méchante, et si délicate autour des yeux, sur cette peau qui riait dans la gloire des jeunes paupières, qu'il l'en chérissait davantage.

— Vous voudriez ? fit-elle.

— Plus rien. Je craignais de vous avoir fâchée.

— Et maintenant...

— Je vous vois tout au plus moqueuse. C'est que, sans doute, vous ne me défendez pas de combattre.

— Mais cela n'est pas sûr.

— Voulez-vous parler sans équivoque ?

— Oui.

— Eh bien ! dites-moi que vous n'êtes pas fâchée.

— Je ne le suis pas du tout !

— Rien d'offensant dans mon aveu ?

— Non.

— C'est, fit-il d'une voix plaintive, que je ne puis vous dire un mot, même indifférent, sans une impression d'amère grossièreté !...

Elle eut pitié de lui, et d'une manière si nouvelle, qu'elle s'en effrayait :

— Abel Roland, fit-elle, aucune femme ne pourrait être indifférente à ce que vous m'avez dit. Pourquoi cacherais-je que je m'en suis émue ?

Elle parlait bas, d'une voix pénétrante et claire, avec un bon regard d'orgueil tendre :

— Ah ! cria-t-il, est-il possible que je ne vous déplaise point ?

Elle dit, plus bas encore, le visage tourné vers l'ombre :

— Je crois que vous me plaisez plus que les autres hommes.

Il fit un pas vers elle, avec un visage pathétique,

des yeux suppliants. Elle lui fit signe de ne pas parler :

— Laissez-moi me connaître, dit-elle. Ma pensée est surprise, hésitante : j'aime la clarté et la certitude.

Comme naguère, elle remplaça la causerie par un discours du vieux Beethoven.

X

Toute la quinzaine, l'attentat domina Beyssières. Par les mystérieux dédales de l'âme, il se trouva que la date était venue : tant de paroles, qui avaient passé jadis sans le décider, aujourd'hui se cristallisaient en acte. Ses rêveries ne furent point différentes de ce qu'elles furent naguère, aucun de ses arguments nouveau, et les motifs peut-être moindres. Sa croyance même, tout au fond, avait déchu. Et cependant une force immense, une triste et noire misère intérieure le menaient à la catastrophe.

Il passa d'horribles soirs à se surexciter, à s'hypnotiser, d'horribles nuits d'insomnie ou d'éveils en sursauts, et peut-être couvait-il quelque maladie lointaine encore, quelque paralysie générale, quelque névrose très future. Ce qui est certain, c'est qu'il lutta contre lui-même et ne succomba qu'après d'âpres résistances. Mais enfin il fut vaincu, il prit la résolution mortelle.

C'était le soir d'un dimanche. Quelque tiédeur

était venue par-dessus les collines. Les nuages flottaient bas, avec infiniment de douceur. Beysières était sorti jusqu'à la campagne. Il avait fumé tout un paquet de cigarettes, dans le délire de l'idée fixe. Au crépuscule, la bouche ardente, l'appétit faible, sombrement assis à sa petite table, il avait parlé :

— Je pars demain pour le Havre.

La femme avait frémi, toujours apeurée des mystères de son amant ; le petit Henri même parut triste. Beyssières les aimait plus ardemment en cette minute. Il lui fallut se raidir contre les grondements de son cœur :

— Je pars, reprit-il d'une voix tremblante. Ici, jamais je n'en sortirai. J'ai beaucoup réfléchi, je suis sûr de trouver là-bas quelque chose.

Il ne put retenir un geste en songeant au « quelque chose ». Un rire égaré, ironique, meurtrier, passa sur son visage. Il se sentit indigné contre lui-même et plein d'une sorte d'attendrissement sauvage. Mais ses regrets, pour violents, n'avaient aucune force réelle :

— Ne t'inquiète pas, Julia ! Je ne te ferai pas attendre plus de trois ou quatre semaines...

Il embrassa l'enfant avec douceur et délicatesse :

— N'est-ce pas, mon petit ?

— Oui, papa.

Robert fuma quelque temps en silence et reprit :

— Est-ce une vie que nous menous, pauvre chérie?... Pouvons-nous rester ensevelis dans cet horrible coin ?

Elle s'y serait bien résignée, âme lente, égale, vide d'imagination ; mais elle pensait que Robert avait droit à toute chose. Malgré tant de chutes, elle lui gardait une indestructible confiance, mêlée, toutefois, d'épouvante secrète.

— Non ! dit-elle, cette vie n'est pas faite pour un homme comme toi !

Il lui prit la main. Elle s'émut, pleura. L'enfant partit en sanglots. Alors Robert se sentit plus coupable ; il les vit lamentablement abandonnés, dans les ténèbres de la souffrance. Un remords profond le poignit, que seul put combattre l'attendrissement sur son propre sort :

— Du courage !

Il serrait les mâchoires ; malgré lui ses yeux ardents se mouillèrent, un pli de détresse palpita sur sa lèvre :

— Ah ! que je voudrais vous combler de bien-être ! fit-il en se détournant et fumant avec fureur.

Ce cri émut davantage la femme. Elle demeura prostrée, le visage contre la table. Beyssières marchait de long en large. Son cœur éclatait. Son visage se crispait comme le visage d'un fou. Sa mâchoire tremblait, et la cigarette était tombée.

Il essaya plusieurs fois de parler, et ne put. Il finit cependant par dire :

— Calme-toi, pauvre femme!... Va, ce n'est pas la peine de désespérer, dans ce monde où l'on se mange les uns les autres. Il faut se mettre des œillères, ne pas voir sa détresse ni celle de ses semblables. C'est un vice de comprendre... c'est un crime!... Il n'y a qu'une chose à faire : attendre l'heure de la mort, chacun à sa façon, et ne rien espérer de la vie... Faisons ma malle!... Je dis des bêtises, puisque je vais tout de même essayer de trouver un peu plus de bonheur. Faisons ma malle!...

La femme baigna ses yeux brûlants; ils commencèrent de trier les objets qu'il désirait emporter en voyage, quelques tristes vêtements, des brochures, deux ou trois volumes de chevet, des papiers. Quand ce fut fait, il s'assit d'un air de fatigue. La Mort plana sur lui. Et d'une voix blanche :

— Tout s'arrangera... Souhaite-moi bon voyage... Pardonne-moi, si j'ai été quelquefois un peu brusque ces derniers temps...

— Pourquoi dis-tu cela? fit-elle, prise d'un soupçon.

— Puisque nous allons être plusieurs semaines sans nous voir!

— Je n'ai rien à te pardonner... Si tous les

hommes étaient comme toi, il n'y aurait pas tant de misères!

— Le crois-tu vraiment? fit-il avec avidité, dans un profond besoin de se sentir meilleur que le commun des êtres.

— Pour sûr, jamais tu ne m'as fait tort.

— Cela me fait plaisir!

Il embrassa tendrement la mélancolique créature, la fit se coucher et demeura une heure encore, écrivant, réglant les détails de son voyage. Quand ce fut fait, le feu était mort. Il frissonna. Son âme devint froide et lugubre comme la chambre. La tristesse de l'univers lui parut si profonde, qu'il n'avait plus la force de rien regretter. Il murmura :

— Aujourd'hui... demain... Dans cent ans! Dans cent ans!

Et tout le temps qu'il mit à s'endormir, il eut la vision de son squelette, perdu parmi des débris de terrassement, piétiné par des travailleurs insoucieux de l'an 2000.

XI

Le départ de Beyssières avait été pénible, entrecoupé de ruses pour dépister sa maîtresse, faire enregistrer en cachette son bagage et monter dans le train de Versailles au lieu de celui du Havre. A Versailles, il reprit le chemin de Paris, mais vers Montparnasse.

Lorsqu'il se trouva au terme de son voyage, il eut le sentiment d'une réalité formidable : ses méditations de jadis parurent une brume sur une côte lointaine. Un obstacle impératif et fort le sépara du passé. L'action vint et le capta : il se vit prisonnier du sort, et, par là même, infiniment libre, débarrassé des derniers scrupules. Dès lors commença de croître une ruse de sauvage et une peur d'homme traqué. Son regard s'arma de défiance incessante.

La visite de l'octroi fut un petit drame, bien que Beyssières n'emportât que deux ou trois vêtements et des brochures. Lorsque l'homme lui

demanda : « Rien à déclarer ? » il se sentit pâlir et répondit trop nettement : « Non ! »

Sa malle, quoique légère, était grande ; il ne pouvait songer à la porter lui-même. D'autre part, il fallait la mettre en dépôt. Il réfléchit un instant, effaré par cette vétille, comme il allait désormais l'être par toutes choses. Mettre la malle dans un café, c'était attirer l'attention, tandis qu'en consigne, l'indifférence et la routine des employés assuraient l'incognito. Mais le dépôt officiel l'effrayait. Il finit pourtant par le préférer à l'autre. Il soupira d'aise quand il tint son récépissé de consigne et put se mettre en route pour trouver une chambre.

La place de la gare, turbulente, le ressaut des fiacres et des omnibus le mirent presque en belle humeur. Il eut la respiration de joie de ceux qui retrouvent Paris, le décevant mirage d'une fête, de longs et délicieux repos. L'odeur de crottin, de boue, de cuisine, la présence d'une humanité dense, qui apparaît alors fraternelle, je ne sais quoi de libre, de nerveux, de plus que vivant, attendrissait Beyssières.

— Ah ! si ces gens voulaient !

Mais la vue des sergents de ville lui fut singulièrement désagréable, encore qu'il leur lançât des regards presque ironiques. Au passage de la rue de la Gaîté, — vive autant qu'odorante, — saturée

de théâtres, de cabarets-concerts, de salles de conférences, emplies de victuailles, de vêtements, festoyante d'huîtres, d'escargots, de pâtisseries — sorte de rue-cosmos où le cabotin, l'artisan, le souteneur, la fille font jour et nuit une rumeur exaspérée, fournaise où la bête humaine rôtit à outrance, — au passage de la rue de la Gaîté, une ivresse de souvenir saisit Robert. Les jours de sa misère lui apparurent suaves, mêlés aux bocaux de fruits à l'eau-de-vie, au roulement des « quatre saisons », aux cris du grand bazar qui voisine avec le théâtre Montparnasse.

Mais, là encore, un tressaillement devant le poste de police — à la vue de la voiture cellulaire. Un groupe y attendait, silencieux, où se mêlaient des têtes déjà courbées sous le joug anthropométrique. Après un recul, Beyssières se raidit, s'arrêta.

Deux misérables parurent, l'œil torve, avec cette indéfinissable bassesse que nulle dignité ne corrige, qui marque l'innocent comme le coupable, dès que la serre de police s'est abattue. L'un, bourgeron sale, visage tendu, marcha vite et s'engouffra dans la boîte de fer — l'autre, avec une large cravate à fausse escarboucle, le veston à collet de velours passé, le chapeau rond de guingois, jeta aux assistants un sourire de gouaille. Il sifflotait. Robert, rencontrant son œil malicieux, se détourna avec trouble.

La grosse machine parut quelque immense piège à rats ; la pensée de l'anarchiste suivit les pauvres diables roulant dans la pénombre. Il se vit quelque jour emporté ainsi, impuissant, en proie à la force irrésistible :

— Bah ! il ne peuvent tout de même me faire décapiter qu'une fois.

Il s'était remis en route, attentif aux hôtels meublés, les dépassant l'un après l'autre, dans le confus espoir d'en trouver un plus propice à de mystérieux travaux. Mais tous se ressemblaient, jaunis ou teints de chocolat à la base. Il résolut de s'en rapporter à la fortune. Rue Bénard, des murailles où passait une tête d'arbre, le tentèrent. Il entra dans un hôtel encore neuf.

Un petit frisson devant la logeuse, grande personne au nez pointu, à la bouche alourdie d'une lippe de jument, qui semblait tatillonne.

— Je désire une chambre, dit-il d'un ton brusque. Pas chère.

— Au jour, à la semaine, au mois ?

— A la semaine.

— Nous en avons à quinze francs, à douze, à dix, à sept.

— Une à sept me suffira.

— C'est au cinquième.

— J'aime le haut des maisons... on a plus d'air. Elle le regardait encore, méfiante — du moins le

crut-il. Il faillit renoncer à la chambre. « Mais si j'y renonce, *elle* n'en sera que plus soupçonneuse » !

— Montrez !

Au cinquième, Robert détailla tout, avec une minutie qui l'étonnait lui-même. La chambre basse, mais assez grande, donnait sur le jardin. Neuve encore, on y pouvait voir des traces de locataires débraillés ; l'odeur était moisie, le lit jaunâtre et triste, le lavabo de travers. Telle quelle il la trouvait à sa guise : personne n'avait vue du dehors.

— Je prends la chambre.

Comme la logeuse le dévisageait toujours, il reprit d'un ton dégagé :

— Le jardin me plaît... J'aime les arbres. Et l'on voit loin !

— Oui, la vue est magnifique !

« Qu'a-t-elle à me toiser comme cela ? pensait-il.

Et à voix haute :

— Convenu... J'emménage tantôt...

Ils descendirent : il paya des arrhes. L'hôtesse lui avança la feuille à remplir. Ce fut encore une impression désagréable. D'ailleurs il écrivit sans hésitation : Gustave Dubourg, typographe ; dernier domicile, 15 bis, rue Mademoiselle, à Versailles.

Il lui parut avoir accompli quelque très grosse

besogne. Il éprouvait un soulagement mêlé de sourde inquiétude.

— J'ai la caverne, se disait-il en retournant à la gare, il s'agit maintenant de forger la machine...

Toute discussion était morte : l'attentat devenait le principe de son existence.

XII

Freyle préparait le thé pour M^{lle} d'Ermeuse et pour Roland, car il se flattait de connaître les secrets essentiels de ce breuvage. Et tandis que sa vieille amie caressait un pauvre petit chien aveugle qu'elle avait recueilli la veille, le philosophe, versant l'eau bouillonnante, se mit à dire :

— A mille toises de ma halte, je me suis aménagé une caverne au long du fleuve. Elle est riche en bêtes qui voient mal et ne sortent que dans le crépuscule, tels des abstracteurs de quintessence... J'y compte vivre, maints jours de cet été, une vie sainte de vieux bouddhiste, amoureux de silence. Je veux adoucir les bêtes des cavernes, comme j'ai fait pour les bêtes de la forêt et partager leur obscur panthéisme.

Cependant les feuilles de Chine, se déroulant dans la violence de l'eau chaude, exhalèrent leurs âmes exquis :

— Pauvres feuilles ! fit M^{lle} d'Ermeuse, je me

figure qu'elles se sont éveillées dans une géhenne et que, mourantes, elles jettent un grand cri de douleur aromatique !

Freyle, versant une deuxième ondée dans la théière, murmura :

— Les anachorètes de Thébàïde et les moines d'Occident ne sont que l'imitation obscure, la confuse ombre portée des solitaires délicieux de l'épopée sanscrite. Par sagesse infinie, ceux-ci concurent que l'homme devait lui-même restreindre son rôle épouvantable. Je crois bien que j'ai leur âme, mais point leur renoncement, ni leur effort, ni leur aimable ardeur à se détruire par la tristesse du régime et la force de l'enthousiasme. Ils sentaient avec exaltation une chose qu'ils n'avaient pas formulée ; leur instinct était clair et juste, mais cet instinct serait mort s'ils ne l'avaient soutenu de piété, si le devoir n'avait fondu leur chair, le sacrifice sublimé leur esprit. J'ai leur âme, mais ainsi qu'elle a pu se faire après que le flambeau passa sur les siècles, et dans cette âme, il n'y a plus de sacrifice ni plus de devoir, mais le désir de conformer mes croyances avec les jours de mon passage sur la terre : c'est la volonté même du bonheur, qui ne pouvait naître avant les temps où le besoin de créer des choses soumises au jugement des hommes, et pour l'utilité des hommes, viendrait à disparaître, où le devoir

s'annulerait dans une sommation de la destinée humaine, où l'on conviendrait, pour des raisons irréfutables, que le sort de notre espèce n'exige plus aucun effort.

— Oh ! si, murmura M^{lle} d'Ermeuse ; la pauvre humanité exige l'effort le plus grand qui jamais se soit accompli, pour effacer l'état de guerre.

— Et pour vivre une autre lutte que l'affreuse mêlée du pain quotidien, fit Abel... Il nous doit devenir tellement pénible de voir la misère physique, tellement odieux de rencontrer un homme affamé — l'indigence de l'artisan nous doit être à ce point répulsive — que rien ne puisse prévaloir, jusqu'à ce que nous ayons chassé ces horreurs de nos yeux et de notre pensée. Que la souffrance matérielle de l'homme soit intolérable à l'homme — comme l'ancienne torture juridique !

— De même, reprit la vieille fille, que la guerre nous devienne une irrésistible épouvante, et comme déjà peu d'entre nous supportent la vue du meurtre individuel, ainsi ne devons-nous plus supporter le meurtre des multitudes !

Abel reprit :

— La pitié est la reine de justice ! C'est en souffrant dans les autres que nous nous assurons contre la vie. La solidarité de raison sera l'éternelle vaincue de la solidarité de sentiment, qui est de la raison devenue instinct. Qui tue un homme

me frappe ; qui permet la misère me menace de misère ; que mon voisin s'étirole dans un labeur ingrat, ce labeur me menace ; que le vieillard craigne l'abandon, et je me sens abandonné. Celui-là est de nature grossière, qui peut vivre tranquille dans la débâcle de ses semblables...

— Barbare aussi aveugle celui qui ne songe pas au meurtre des frères inférieurs, intervint Freyle avec vivacité. Le grand organisme terrestre ne saurait être complet s'il n'est fait que de cellules, trop pareilles ; je me sens blessé, plus que de la souffrance humaine, de l'effroyable gaspillage animal. Nos descendants nous maudiront pour les avoir privés d'espèces charmantes. L'œuvre d'art de la terre en sera tronquée, la poésie de l'humanité réduite. Ah ! le profond péril de rompre la chaîne qui nous rattache à la création : seuls, avec des bêtes dégénérées — nos animaux domestiques — en face de la nature minérale, je sens un froid meurtrier, une ténébreuse menace — des dangers inconnus, occultes, effroyables. En détruisant la bête nous détruisons d'incalculables possibilités de développement. Quand la science sera face à face avec la vie — et le pasteurisme est le défilé qui nous conduit de la chimie morte à la chimie palpitante — l'animal devra devenir notre collaborateur, et alors, volontairement, ces mystérieux instincts qui font prévoir les

orages et les cataclysmes, ces yeux puissants, ces ouïes, ces odorats miraculeux, le sens de l'orientation, que sais-je, collaboreront avec les insuffisants appareils de laboratoire. Nous aurons appris à nous servir pour nos arts comme pour nos sciences, de la bête amie, non esclave. Bien plus ! qui peut prévoir les facultés dont nous aurons besoin, qui peut savoir si, pour une vraie science de la vie, telle espèce animale ne sera pas ce qu'a été, par exemple, la pierre d'aimant en physique ? Qui aurait pu dire devant le petit morceau d'ambre et la petite boussole, qu'un jour jaillirait de là un système nerveux reliant entre eux les mondes ? Combien de siècles aurions-nous attendu l'expérience d'Oerstedt, si le fer magnétique n'avait point existé ?

Il s'interrompt pour boire et, souriant d'un air triste :

— D'ailleurs, je le répète, la vie de toute la surface terrestre ne doit-elle pas finalement devenir un seul être ? Et cet être ne sera-t-il d'autant plus beau qu'il sera plus complexe ? Un homme y remplira le rôle d'une cellule, un animal d'une autre. Plus il y aura de diversité, plus l'ensemble sera harmonieux. Si parfaites, au contraire, que soient les cellules, si elles sont uniformes, l'ensemble sera monotone et triste. Et par là l'instinct artiste qui proteste contre l'excès d'*humanisa-*

tion de la terre est un juste instinct prophétique...

Il se tut, trop plein de son rêve :

— Nous n'oublierons pas le frère inférieur, répondit M^{lle} d'Ermeuse en tendant un peu de sucre au chien aveugle qu'elle avait recueilli. Communions dans ce paisible breuvage...

Elle versa du thé ; ils se plurent à des discours moins graves, et Freyle partit de bonne heure.

— Votre visage est clair, dit alors M^{lle} d'Ermeuse à Roland, vos yeux heureux de vivre.

— J'ai suivi vos conseils..., j'ai parlé. Et mon cœur en éprouve du soulagement.

Cédant à la douceur de se confesser, il raconta son aventure. Elle l'écoutait avec la même angoisse secrète, le même regret et la même sympathie que naguère.

— Vivez, fit-elle, et tâchez que ce soit plutôt tendre que violent : on conquiert mieux sans armes. *L'autre* avait raison, même pour les conflits moraux : qui se sert du glaive périra par le glaive... Et ne craignez pas même un peu de ruse, pourvu qu'elle soit innocente.

Elle cessa de parler ; son regard s'emplit d'ombre comme un crépuscule. Elle mit un baiser sur le front du chien aveugle, enfoui dans son giron. La bête, condamnée aux ténèbres, leva son museau, son nez à grains noirs, par où elle voyait, et fit comprendre sa tendresse.

M^{lle} d'Ermeuse reprit :

— Vous ne savez pas, je pars pour quinze jours. Je vais là-bas ! Le hasard m'a été secourable. J'ai trouvé la personne qui me fera parvenir auprès du jeune empereur.

Elle parlait, aussi naïve que la Jeanne d'Arc des légendes, une Jeanne d'Arc flétrie, ternie, aux yeux d'amour sous des paupières lasses, vierge d'une virginité attendrissante et pitoyable. Et le jeune homme trouvait à sa vieille amie le charme de la sainteté.

— Combien, fit-il, je voudrais que vous fussiez heureuse de votre démarche !

Elle sourit.

— Vous savez que je crois aux choses occultes... Eh bien ! mes signes sont favorables.

Comme la nuit des anarchistes, Abel s'attarda sur les avenues bordées de lune, de phares électriques, de tremblantes ombres de feuilles. La vieille ville parut douce ainsi qu'une jeune vallée toute rieuse d'eaux, de pâtures et de trembles. Les armes étaient tombées. Roland attendait le destin comme une venue secourable.

Il rentra plein d'espérance. La lampe allumée, il vit sur la table, près de l'écritoire, un papier bleu.

— Un télégramme ?... De Mouryès ?

Un pressentiment s'appesantit sur sa poitrine ; il ouvrit lentement, il lut, d'un seul coup d'œil :

« Votre oncle est décédé. Tout en votre faveur. Venez sans retard, Sincères salutations. »

Le nom du notaire de famille en signature :
« Philippoteaux ».

— Mort ! s'écria Roland... Voici donc l'heure venue !

Cette vaste aventure le glaçait. Il demeurerait stupide à retourner la petite feuille fatidique ; il sentit sa personnalité décrue de tout ce qui pesait sur elle de force sociale, de puissance occulte. Dans ce premier moment ce fut, non comme si la fortune venait à lui, mais comme si lui-même était offert en holocauste à la fortune. Il vit l'implacable loi d'airain là où verdissait naguère la jeune foi heureuse.

Puis passa la révolte, et le délice d'entrer dans la richesse comme dans un nid, cette caresse presque divine que donne la certitude de pouvoir, à chaque geste, soulever le génie humain, le trésor du travail, depuis les origines de l'espèce.

Et tout se fondait à l'image luxueuse de Louise ; le long effort des générations, la plainte des parias, le sang des guerres, le rêve des artistes et des conquérants s'incarnait dans la beauté de cette fille des hommes.

— Ah ! s'écria-t-il avec angoisse, terrifié de sa propre présence, je ne vais pas dormir, je vais rouler jusqu'au matin mon âme contre mon âme !

Il ouvrit la fenêtre, il jeta dans l'espace ce regard des jeunes hommes de la ville, qui va chercher l'océan parmi les constellations. Des cirrus passaient avec une lenteur extrême sur Cassiopée et Wéga. D'autres nuages, plus hâtifs, couraient sous les cirrus.

— Tous mes actes, pendant toute ma vie, songeait Abel, n'auront pas sur la terre l'influence d'un seul de ces nuages qui vont se perdre à l'horizon... Et le dernier des ruisseaux qui prendra sa part de la pluie prochaine a plus d'importance effective que les plus hauts devoirs du premier des hommes.

Il baissa ses regards, il vit les Faüst qui travaillaient dans la maison de verre, sous l'éclat violet des lampes électriques. Son cœur s'émut de tendresse pour ces pauvres hommes, puis il les envia et sentit plus amère la nuit qu'il allait passer avec lui-même.

XIII

M^{lle} d'Ermeuse regardait s'écouler, aux vitres du wagon, de graves futaies allemandes.

Elle songeait à cette *Forêt Impitoyable*, mystérieux océan d'arbres, épouvantement des vieux légionnaires, où périrent les troupes de Varus. Alors, il semblait qu'un monde infini fût posé sur le septentrion — monde de noire verdure où paissait l'Aurochs, monde humide où la pluie pleurait dans les brumes, où les sinistres automnes s'enfonçaient marécageusement dans la mort. Les hommes de la grande conquête y vivaient le rêve frénétique, l'ardeur solitaire et la carnivore violence.

Mais ces Peaux-Rouges de Germanie ne devaient point périr sous le glaive de Rome. Le même instinct de force et d'élan, le dédain de l'industrie où périt l'Arrapahoe et le Delaware, donnèrent le monde aux fils pauvres de la terre germanique et scandinave.

De la hutte frêle, de la clairière où s'abritait le sauvage contre l'embûche, de la guerrière volupté

et de l'ivresse homicide, naquirent les dompteurs de la légion, de l'ingénieuse tactique romaine et des villes voluptueuses.

Le mystère de cette épopée semblait si obscur à M^{lle} d'Ermeuse, qu'elle se demandait si le Peau-Rouge, jeté dix-huit cents ans plus tôt dans la même forêt vierge, aux bords des mêmes marais, ne fût pas devenu le roi du moyen âge.

Les futaies s'ouvrirent ; une vieille ville charmante monta par les collines. Le rêve de la voyageuse partit vers les hymnes de pierre sculptés pour le dieu des esclaves et des réprouvés. Elle se remit à penser au jeune empereur. Elle avait eu, à l'autre extrémité de la forêt, une crise d'accablement et de doute. La candeur de son projet lui était apparue, dans la fatigue de l'insomnie, la poussière, le froid du réveil, pleine de ridicule et de vanité ! Elle voyait l'ironie du chef des peuples, sa surprise et son dédain. L'acte semblait la folie d'un petit passereau parti sur la mer. Jadis, armé du mythe catholique, un moine mendiant, au retour de Jérusalem, pouvait clamer sur les multitudes, marcher jusqu'au sceptre et à la tiare. Mais à l'abri de quel signe marchait-elle, à l'ombre de quelle foi capable de retourner les cœurs ?

Tandis que le train roulait par la forêt, la voya-

geuse tournait sa méditation comme une meule et, se reprochant d'être une vieille fille folle et orgueilleuse, sentait son cœur défaillir de honte.

Longtemps, elle demeura accablée — puis revint cette douceur adorante qui, toujours, lui avait permis de passer au travers des peines de sa destinée. Elle se prosterna intérieurement devant le monde occulte, assurée de la présence d'âmes chères, d'un sillage de tendres foules impondérables. Elle pensa que son acte serait tout de même un acte de foi, mais infiniment humble, imperceptible, résigné : elle fit sa prière aux invisibles, leur offrant son ardeur de bonté, demandant leur aide.

Elle obtint ainsi quelque repos. Mais au sortir de la forêt, quand parut la ville du ^{xv}^e siècle, des visions de Henris, de Conrads, de Karls la ramenèrent au but. Sa tristesse avait disparu. Son esprit voguait comme un nuage ou une cigogne sur les vieilles tours, les clochers et les croix. La pensée religieuse l'anima, et les longues revendications des fils de l'homme ; les armées, les coutumes, les royaumes lui semblèrent bâtis sur des assises si légères, appesantis de tant de ruines, qu'elle en vint à trouver sa démarche simple, naturelle et logique, comme l'acte d'allaiter un enfant ou de secourir un misérable.

Elle passa tout le jour ainsi, à travers les champs et les villes du pays inconnu. Des gens montaient

dans le wagon, descendaient au hasard des haltes. Mais le soir, dans une grande plaine boisée, M^{lle} d'Ermeuse se trouva seule.

Elle était lasse, de cette façon aimable qui porte à l'imagination. Elle observait l'horizon humide où montait une lune de peluche rouge, parmi des tertres peuplés de grands arbres couleur de fumée. Des eaux luisaient rêveuses aux détours de la plaine ; un ciel hésitant et chagrin couvrait ses étoiles de globes de vapeur ; et il semblait à M^{lle} d'Ermeuse entendre une grande cloche en plein ciel, dans une tour d'esprits, sur une cité aérienne.

Elle écouta, elle crut à quelque avertissement, même à quelque réalité. Car elle professait que, rien ne se perdant, il y a des « âmes de villes » répandues dans l'espace, — ou du moins des images d'éther très précises, — hantées par des songes et des êtres. Elle s'abandonna aux détours de sa méditation et bientôt tomba dans une « transe ».

Elle se vit alors dédoublée, car elle demeurait dans le wagon, et, cependant, s'élevait dans l'atmosphère. Elle n'entendit bientôt plus le fracas du train. Le silence profond de l'abîme enveloppa l'immense ténèbre et les nuées. Elle monta longtemps, avec une extrême lenteur. Puis une aube se glissa sur l'étendue. M^{lle} d'Ermeuse la sentait sourdre dans ses veines, éclairer d'argent son cœur qui, ouvert comme une coupe de corail, ver-

sait l'abondance et la volupté. Elle fut entre deux murailles pâles ; elle aperçut des êtres baignés de lueurs douces et dont la multitude palpitait ainsi que des flammes de lampes. Alors, son corps fluide coula comme une fontaine ; une pluie d'éther la pénétrait, la rendant toujours plus subtile, hâtant sa marche à la lueur de deux phares faits de cette lumière qui est noire pour les hommes, et M^{lle} d'Ermeuse reconnut l'âme de Thérrouanne, telle qu'elle fut détruite, au xvi^e siècle, par l'empereur Charles-Quint.

Des ombres se frôlaient dans les rues étroites ; d'autres, sur le seuil des portes, ou penchées aux fenêtres à châssis de plomb, chuchotaient des paroles imperceptibles :

« Si c'est la première fois que j'aperçois la ville, se dit la voyageuse, comment puis-je la reconnaître ? »

Une ombre qui lui ressemblait s'approcha. Elle ne douta point que ce ne fût un de ses ancêtres. Cette ombre l'entraîna dans une vaste église, où la vibration de l'éther donnait une sensation transposée, mais semblable à la musique religieuse. Et l'église était pleine d'âmes. Toutes formaient l'ascendance de M^{lle} d'Ermeuse. Leur nombre, qui dépassait dix mille, marquait treize générations. Une des plus lointaines s'avança par les nefs, et quoique sa voix fût silencieuse, elle pénétrait l'étendue. Elle dit :

« Ma fille, lorsque tu entreprends un acte, songe que nous sommes un peuple, ou plutôt des peuples, depuis les origines, qui avons contribué à le faire. Ne crains point d'être une pauvre petite solitaire dans le vœu que tu conçois : une foule innombrable te suit dans chacun de tes pèlerinages. »

Ces paroles luisaient comme l'aurore dans la nuit et, assuré que c'était uniquement pour les entendre qu'il avait gravi l'éther, le double de la visiteuse redescendit dans les régions inférieures. Bientôt il se retrouva près du corps endormi. Il prit un plaisir mélancolique à voir ce pauvre corps vieillissant, qu'il avait jadis pris tant de peine à construire, pâle, presque sans souffle. — Il devenait dangereux de le laisser solitaire : le double y reprit doucement sa place de gardien et de guide.

Au sortir de la *transe*, M^{lle} d'Ermeuse ne douta point qu'elle venait de prendre réellement contact avec l'Invisible — encore qu'elle demeurât incertaine si l'apparition n'avait point été un symbole plutôt qu'une circonstance. Elle était sûre du sens de l'aventure; une joie fraîche succéda à sa lassitude. Et contemplant, avec plus de tranquillité, la grande plaine endormie, elle imagina que ce train avait été, depuis des siècles, conçu dans la grande genèse des formes, pour conduire une humble destinée perdue, vers sa mission mystérieuse.

XIV

Enfin le voilà logé l'anarchiste, campé dans la petite citadelle d'où partira son armée solitaire : la bombe aux mille éclats qui terrifiera la bourgeoisie. La chambre a la tristesse des casemates, mais un beau jardin de mai y entre par la vitre. Aux heures noires, l'anarchiste contempera les ramures, les troncs moussus, se rappellera l'avenue de Belleville où sa maîtresse et son fils l'attendent et plus jamais, peut-être, ne le doivent revoir. Souvent son cœur y battra de nostalgie et de tendresse poignante ; il y aimera mieux les seuls êtres qui, profondément, s'intéressent à sa misérable et tragique existence.

Le voilà logé, mais le soupçon plane à grandes ailes. Cette chambre, chaque jour l'hôtesse aux yeux attentifs la balaiera, y secouera les matelas du petit lit jaune. C'est un asile public ; à tout coup on y peut être dérangé et découvert.

Aussi, le vrai logis de son âme, c'est la malle noire. Elle est grande, la serrure en est bonne,

augmentée d'un cadenas. Il travaillera près d'elle ; il y jettera ses petits appareils à chaque sortie, à chaque bruit suspect de l'escalier. Il ne pourra la contempler sans tremblement. Il s'y attachera comme le savant à son laboratoire, le prisonnier à la petite scie d'acier, le collectionneur aux cages vitrées où s'étale le peuple frêle des bibelots.

Quand il l'eut installée, qu'il eut scruté les encoignures, ausculté les murailles, il ôta les marques de ses habits, la coiffe de son chapeau (déjà, la veille du départ, il avait changé la coupe de sa barbe), ne garda qu'une vieille carte d'électeur au nom de Gustave Dubourg. La dernière trace anéantie, brûlée, il respira. Il lui sembla s'être ôté de son propre chemin. Il se vit un autre être, vague, lointain, abstrait, qui allait accomplir une tâche métaphysique. Et l'irrévocable descendit plus lourd sur ses épaules. Il se regarda dans la glace, salement étamée, qui le faisait plus sinistre que nature :

— Dans une quinzaine tout sera dit !

Une chose, toutefois, manquait, et la principale : l'argent. Il lui restait à peine de quoi se nourrir jusqu'au bout de la semaine :

— Si j'en volais ? Ce serait drôle de prendre aux bourgeois la force pour les combattre.

Mais il ne s'arrêta point à l'idée, ne l'ayant conçue qu'ironique. Il comptait s'adresser à l'un

de ces savants, ingénieurs ou journalistes libéraux, qui viennent en aide aux pauvres du Parti.

Le nom de Lhermite venait d'abord sur sa liste.

C'est une famille de savants, presque illustre, dont plusieurs membres sont anarchistes. De mœurs douces, ils ne semblent guère partisans de la propagande meurtrière, mais ils n'ont fait, à cet égard, aucune déclaration précise. Charitables, dépensant volontiers le salaire de leurs travaux en dons individuels, l'anarchie ne leur est d'aucun bénéfice; ils lui doivent de ne pas avoir atteint les positions considérables que la société contemporaine leur eût accordées.

Robert songea à l'un des plus jeunes; il l'avait rencontré, parfois, au cours de ses aventures.

Il se mit en route pour Vaugirard et trouva Jacques Lhermite. Le jeune homme le reçut cordialement, quoique avec un peu de contrainte, car la police lui rendait l'existence désagréable. Robert exposa sa requête.

— Citoyen Lhermite..., je me trouve dans un profond embarras, en même temps que plusieurs camarades... Si vous pouviez nous prêter cent francs, vous feriez une très bonne œuvre... Je vous assure que nous en avons le plus grand besoin...

Jacques Lhermite épiait avec inquiétude le masque tragique, les yeux sauvages de Beyssières. Il hésita, puis, se révoltant contre sa défiance :

— Hier, je n'aurais pu vous rendre ce petit service ; mais j'ai eu ce matin la chance d'une rentrée.

Il sortit, il revint en une minute.

— Je n'ai pas d'or, voulez-vous prendre ce billet ?

Beyssières prit le billet, et, profondément touché de la bonne grâce, de la promptitude du jeune homme, il balbutia :

— Citoyen, je n'oublierai pas cela !

Ils se regardèrent. Beyssières sentit du remords à tromper cet homme :

— C'est égal, si le monde était fait de gens comme vous, ça marcherait tout seul !

— Ce ne sont pas les braves gens qui manquent, c'est le rouage qui les gâte !

— N'est-ce pas, c'est le rouage ! s'écria l'autre avec ardeur.

Quand Robert se trouva seul, il fut saisi d'un peu de vertige. Ce billet de banque si facilement obtenu semblait du miracle. Il le sortait involontairement, à tous les coins solitaires.

— Que ferais-je, si j'en avais mille ?

Il répondait, mais avec un léger doute énevant :

— Je les consacrerai à la cause.

En attendant, il fallait le changer. Il hésitait, anxieux, entre un bazar, un cabaret, une charcu-

terie. Un café de la rue de Sèvres obtint la préférence. Il y entra fiévreusement et, pour dissiper son malaise, fit venir une absinthe. Le remède réussit. Dix minutes plus tard, les membres cotonneux, la cervelle active, il contemplait avec béatitude son verre taillé, qui reluisait, qui scintillait parmi le menu mobilier du buveur. Les clients, gens de boutique ou petits rentiers, lui furent moins antipathiques. Un immense besoin de bien-être le pénétra, et le désir d'une seconde absinthe.

Cependant, une table voisine s'encombrait de consommateurs qui, par aventure, discutèrent sur l'attentat de Pallas. Robert les écoutait presque avec indulgence. Ils n'étaient point aveuglément hostiles. Même l'un deux se mit à dire :

— Moi, je ne le méprise pas... On a bien fait de le fusiller puisqu'il avait tué des gens inoffensifs... Mais son acte est désintéressé... C'est un fou ; ce n'est pas un salaud !

— Soit ! S'il ne s'était attaqué qu'à Martinez... Mais vous n'allez pas défendre un homme aussi indifférent à la vie des pauvres diables ?

Emporté par une impulsion irrésistible, Beysières intervint :

— Mais Pallas n'en voulait pas plus à Martinez Campos qu'aux pauvres diables !... Son acte est un exemple, ce n'est pas une condamnation !

Il parlait en douceur. La tablée se tourna vers lui et le dévisagea. Il ne leur parut pas un anarchiste :

— Un exemple ? dit un grison... Un exemple de quoi ?

— Un exemple de courage... de dévouement à ses principes... Ses principes ne visent-ils pas le bonheur de l'humanité ?

— Est-ce le bonheur de l'humanité de tuer des gens inoffensifs ?

— Pardon ! Supposons que vous voyiez périr un million d'hommes et que vous ne puissiez les sauver qu'en en sacrifiant mille !

— Mais ce n'est pas la même chose ! Pallas ignore s'il sauvera. Il sacrifie au hasard.

— Pas du tout... il attaque les Martinez. Le principe des anarchistes a toujours été : « Tant pis pour les tièdes et les lâches qui encouragent les Martinez Campos par leur présence ! »

— Tant pis pour tout le monde, alors, car les lâches sont certainement la majorité des hommes.

— C'est évident ! cria un autre. L'anarchie serait le régime des faits, le rétablissement de l'aristocratie des Francs et des Normands, basée sur la hardiesse individuelle et la vigueur des membres.

— Erreur, rétorqua Beyssières, — mais cette réplique le démontait un peu, encore qu'il l'eût si souvent combattue. Erreur !... Le sacrifice du

petit nombre n'implique pas le sacrifice des multitudes... Les anarchistes prétendent qu'il est enfantin de pleurer quelques morts par attentat, alors que la société bourgeoise laisse mourir chaque année trois cent mille hommes de faim. Consultez les statistiques officielles. Ce sentimentalisme niais ne permettrait d'arriver à rien. L'exemple de Pallas dit clairement, aux chefs comme aux soldats de la bourgeoisie, qu'on ne craint pas, en les attaquant, de montrer au peuple ce qu'il pourra faire le jour où il *voudra*...

Il parlait haut. Dans toute la salle on commençait à l'écouter. Il ressentit ensemble de la vanité et de l'ennui, mais cet ennui n'avait pas le caractère de souffrance qu'il aurait eu avant l'absinthe. Dans l'intérêt de l'acte, il dissimula :

— Je répète ce que disent les anarchistes. On a tort de discuter sans prendre la peine de regarder leurs arguments. Si on les discutait sérieusement, peut-être aussi les combattrait-on mieux.

Cette concession faite, il reprit :

— Qu'importe, en effet, la mort de quelques individus, si le bonheur de millions d'autres en dépend ? Le moindre Dahomey, la moindre influenza ne coûtent-ils pas cent mille fois davantage ?

— Mais tout le monde ne demande pas mieux que d'arrêter l'influenza, et si c'est votre façon de définir un attentat anarchiste !...

— Mais non ! Je me borne à dire qu'un attentat fait peu de mal, relativement à ce qui existe. La mauvaise organisation tue plus en un jour que tous les attentats depuis vingt ans. Lorsqu'une société supporte l'écrasement des pauvres et consacre la victoire des riches, lorsque la vie de tous les jours est une lutte, lorsque la protestation des faibles rencontre le sergot et le juge pour l'étouffer et que l'excès de la production, au lieu d'être une source de bien et de repos, est une source de chômage et de famine ; lorsqu'il faut travailler douze heures, enfin, pour gagner ce qu'on devrait gagner en trois heures, lorsque partout, partout, on ne voit que l'égorgement du non-possesseur par le possesseur, alors c'est une sottise de blâmer la violence des révoltés, de faire du catéchisme à ceux qui veulent, comme les émeutiers de Lyon, du pain ou la mort !

— Bon ! s'ils acceptent la mort pour leur compte !

— Ils l'acceptent ! s'écria Beyssières au comble de l'exaltation. Ravachol est mort en chantant, Pallas a montré la tranquillité d'un héros. Mille autres sont prêts à mourir comme eux, qui n'attendent que le moment ! Allez, si tous ceux qui se suicident par misère avaient soin de se venger d'abord sur les lâches et les repus, la réforme ne serait pas longue à venir.

— Vous êtes donc un anarchiste ?

Beyssières, malgré son excitation, se troubla. Lui dont l'orgueil, un mois auparavant, n'eût reculé devant aucune force, aujourd'hui se sentit fléchir. La crainte salutaire des mouchards lui fit répondre :

— Non, je ne suis pas anarchiste. N'empêche que la société actuelle me dégoûte profondément : pour moi, la bourgeoisie est mille fois pire que l'ancienne aristocratie !

Il appela le garçon, tendit son billet de cent francs, d'un air d'insouciance.

Le change ne suscita aucun incident.

Robert fit un grand nombre de détours par les petites rues qui coupent la rue de Sèvres, et convaincu qu'il n'était pas suivi :

— C'est égal, plus d'imprudences.

XV

Beyssières s'était mis au travail. Il étudia diverses formules, mais, peu expert aux manipulations, il ne savait comment débiter. Son hésitation dura quelques jours. D'ailleurs, il ne demeurerait pas inactif. Il acheta des boîtes de fer-blanc, des vases d'essai, des tubes, des pipettes, un chalumeau, du fil de cuivre. Chaque objet coûtait une course lointaine, car il s'interdit de rien prendre dans le quartier.

Tout en marchant, il combinait des engins. Déclenchement, mouvement d'horlogerie, mèche, brisure intérieure par le choc, chaque mode, présentant quelque avantage et quelque inconvénient, le laissait perplexe.

La mise en œuvre faisait naître d'autres incertitudes. En débarquant à la gare Montparnasse, il était enclin à faire sauter un gros édifice : Bourse, Banque, Parlement. Mais la difficulté de réussir un coup vigoureux et, aussi, le côté froid de cet acte, le faisaient maintenant reculer. Il inclinait à

l'attentat public, dans un lieu bondé de monde : la Bourse à l'heure des affaires, la Chambre ou le Sénat en séance, l'Opéra un soir de gala.

Il s'en allait furtif par les rues, jaugeait les monuments, ou bien au sortir des théâtres, considérait quelque foule luxueuse. Le flot de ses rancunes s'excitait dans le rêve d'une catastrophe énorme, prodigieuse, transmise dans les mémoires comme les grandes éruptions du Vésuve ou ces cyclones qui rasent un archipel.

Alors, se regardant lui-même, il se disait :

— Quelle force, un seul homme qui veut !

Et les rancunes s'évanouissaient dans le sentiment du Devoir abstrait, — une religiosité sévère, tranquille, calviniste.

Il finit par se décider pour une bombe à déclenchement, dont le schème l'emplit d'enthousiasme. Les combinaisons lui venaient si nombreuses qu'il s'en émerveillait :

— Ah ! si j'avais pu remplir une carrière d'inventeur !

Cette ardeur faiblit devant la réalité. Aux prises avec la perfide matière, il dut plus souvent recourir à la patience qu'à l'imagination. L'explosif (il avait choisi la poudre verte) ne donna guère de peine. Sa formule était précise, minutieuse, excel-

lente. Il n'eut qu'à la suivre. L'engin fut une plus grosse affaire. On sait qu'il le voulait à déclenchement. Il travailla plusieurs jours à combiner des ressorts et des pièces à bascule, sans qu'aucun eût la force ou la sensibilité nécessaires. Ce n'est pas qu'il manquât d'adresse ; mais, outre qu'il avait de mauvais matériaux et des outils rudimentaires, il fallait agir en silence. Il parvint toutefois à construire une machine assez convenable. La rupture d'un ressort rendit son travail inutile. Le bruit de la rupture, sec, strident, le fit tressauter. Il eut peur, se mit aux aguets, l'oreille collée à sa porte. Personne !

— Non, c'est trop compliqué... Ces choses-là échouent neuf fois sur dix. Cela ne part pas ou part à contretemps. Il faut une machine plus simple.

Il crut devoir adopter un appareil à renversement, très sensible, très sûr, — très dangereux aussi pour l'opérateur.

— N'importe, il s'agit de réussir infailliblement. Je n'y arriverai pas en faisant la petite bouche.

Le schème de la nouvelle bombe comportait un vase oblong, de fer-blanc, rempli de poudre verte, et contenu dans un autre vase plus profond, dont la partie supérieure devait être garnie de clous et de fragments de plomb. Dans le premier vase, un tube de fer. Au fond de ce tube, deux petits réci-

pients de verre pleins d'acide sulfurique et munis de tubulures étroites. Ces récipients devaient être maintenus en équilibre par de la ouate et un peu de cire à cacheter. Près des récipients et de leurs tubes, un sachet de mousseline, contenant un petit pli en papier buvard chargé de la poudre d'amorce.

La chute de la bombe entraînerait immédiatement, par les deux tubes de verre, l'écoulement de l'acide sur le sachet, et déterminerait l'explosion.

Pratiquement, l'anarchiste remplaça les récipients de verre par deux boules de thermomètre différentiel, auxquelles il avait laissé la partie non recourbée des tubes.

Sa vie était terrible. Il avait l'impression continue d'une présence. Il rejetait au moindre bruit ses matériaux dans la malle. Après quelque temps, son ouïe s'aiguïsa. Il apprit à distinguer les pas de la logeuse et des voisins.

Il travaillait d'habitude le soir entre huit et dix heures, ou le matin très tôt. Le reste du jour, il s'exténuaît en rêveries. L'usage du marteau l'eût dénoncé : il faisait tout à la pince et, s'il fallait absolument frapper, prenait pour enclume un oreiller ou un traversin. Il avançait avec une lenteur extrême, gaspillant ses matériaux, échouant presque à tout coup.

Cette vie farouche de Robinson de l'attentat n'allait pas sans doutes. Il avait l'intuition sombre de l'inutilité, de la vanité du sacrifice de soi-même et des autres au plus vague, au plus incertain idéal. Assis devant sa petite fenêtre, tandis que passait sur la vitre l'amoureux cycle de juin, une tristesse infinie planait dans le silence.

La solitude crispait son cœur, la douceur des nuages semblait une banquise implacable, dans la cristallisation des hautes latitudes. Il apercevait mieux la misère de toute chose : la dérisoire brièveté de l'existence, — imperceptible battement de vingt ou trente mille jours, — la croissance de l'humanité, sa lenteur d'organisme gigantesque, dont le sort dépend de tant de causes mystérieuses, de tant de futurs inconnus, de tant d'obscuras rencontres d'événements et de choses.

Il se sauvait alors, il allait très loin, à Montmartre, retrouver quelques camarades sûrs, auxquels il demandait le secret, sans leur confier, pourtant, ni sa retraite, ni ses projets véritables. Ou bien, il demeurerait à lire, relire les brochures et les ouvrages familiers qu'il avait apportés dans sa malle.

Il y retrouvait la force. Chaque page était un tocsin. Chaque page disait la sinistre aventure des esclaves et des maîtres, prêchait l'horreur de l'obéissance et la délivrance par la mort. Sombres lectures,

par ces nuits fécondes, auprès de la petite lampe plaintive, retournement de la lame dans le cœur, suggestion de suicide, noir orgueil, stoïcisme nihiliste, enfer du désespoir.

Dans sa tête lasse, les phrases se heurtaient, les mots célébraient en cadence l'énergie de l'individu contre la masse, la suprématie de la propagande active.

— Des livres! Des paroles! Le bavardage du papier et des réunions nous étouffe. L'exemple est seul beau; l'homme qui se donne ne recule pas devant la mort. Volonté! Volonté! Si chacun osait agir sans compter sur ses frères!...

Au cerveau fermenté le fanatisme bondissait en délire. Il se sentait fort, puissant, presque sacré. La brise, le ciel pâle, le silence des jardins devenaient un décor merveilleux où il enchantait sa chimère. Il écoutait passer l'ombre; il contemplait la blême carrière du faubourg où luisent les lucioles de la veillée; il avait dans l'âme le grondement de la bête antique, le lamentable cri de l'ancêtre tapi dans la nuit des forêts. Ou bien il était une foule clamante, cette chose confuse qu'on nomme le Peuple, et son incommensurable supplication :

— Oui, oui... je me donnerai!... Je serai la victime de vengeance!

Ainsi s'identifiait-il davantage avec le rôle du

redresseur, du Prophète, qui a fasciné les âges. Il en prenait l'âme-une, non pas simple mais simplifiée. Les doutes passaient au lointain, à l'horizon, dans la brume. Il les voyait mal, il s'*aimantait* pour ne pas les voir, il s'orientait, il s'entraînait, pour qu'il n'y eût plus en lui de force capable de faire avorter son projet, pour, dès qu'une idée se présentait, la plier, la déformer, l'anarchiser.

Cet état comportait des éclairs de bonheur, ou du moins de joie, des visions assez intenses pour approcher de l'extase. Après l'image de vastes cataclysmes, une douceur prodigieuse. Une tendre humanité déroulait ses théories. Un grand cantique fraternel roulait par l'espace, et s'élevait vers Beyssières. Son nom, retentissant sur la terre, aussi haut que ceux du Christ, Mahomet ou Luther, faisait accourir les foules du fond des continents et des archipels.

Il sortait de cette névrose les yeux phosphoreux, le cœur épuisé. Et l'image contraire apparaissait. L'attentat le vouait à l'ignominie; son nom était couvert d'opprobre; les enfants apprenaient à le prononcer avec horreur. Martyr de l'idée, mort pour les hommes, les hommes le reniaient, les hommes le haïssaient :

— N'importe!... Quelques-uns le vénéreront... quelques-uns...

Mais si tous l'oubliaient, son attentat rejeté parmi

les plus obscurs, les plus nuls des légendes anarchistes? Si on l'exécutait sans que même la renommée retint sa mémoire?

A cette vision, il haïssait les anarchistes célèbres comme Moreau pouvait haïr Napoléon, Calvin exécrer Luther :

— Ils sont si injustes ! Le pauvre petit Biscuit devrait-il être moins glorieux que Ravachol?...

Il lui arrivait, pourtant, de se résigner tout entier, d'appeler l'oubli ou la honte... C'était les heures où l'avortement de son existence reparais-sait en plus sombres souvenirs. Plein d'orgueil, et n'avoir jamais brillé, jamais connu que la défaite, jamais enlevé une heure au destin ! Obscur parmi les possibilistes, trop abstrait pour les petits journaux de propagande, ambitieux méconnu parmi les compagnons libertaires, sa nature violente avait agonisé de tant de mécomptes, le vœu du suicide avait mille fois endolori son être. Autant étincelait en lui un idéal vague, autant sa propre existence apparaissait ternie. Combien rare un charmant souvenir, la jolie vibration qui fait croire à du bonheur ! Passé, présent, c'était : Rien. Quelques lueurs au fond de son enfance, quelques clameurs de la vingtième année, puis, une telle débâcle, une telle boue sinistre, fétide, une telle descente de montagne, que de longtemps il se préparait à la Mort — ou à la délivrance. Et il criait :

— Qu'ils m'oublient ! Je me suicide... je file ! Je me passerai de la gloriole stupide... j'aurai travaillé pour que de pauvres parias soient plus heureux à l'avenir !... ma mort subira la lâcheté sociale, comme l'a supportée ma vie !

Son cœur se gonflait, se reportait vers la pauvre femme et le pauvre enfant. Un brûlant désir de les revoir, de les étreindre une fois encore... Mais il n'y faut plus songer, — l'heure est finie, — cette entrevue lui rendrait sa tâche trop amère. Il faut désormais marcher solitaire, et jusqu'au bout...

Quelquefois un humble cri d'humanité :

— Si j'avais eu seulement un coin de terre... une hutte...

Mais il s'en reprenait avec énergie :

— C'est lâche !... Vois Kropotkine, il est prince... il vit dans l'exil et presque la misère !

Il lui arrivait enfin de se révolter contre soi-même, contre son rôle. Pourquoi cette affreuse aventure ? Qui le conduit ? Qui le condamne ? Pourquoi ces autres, passifs, bénéficieront-ils de son acte ?... Révoltes infiniment courtes, et plutôt avait-il peur d'être devancé, peur qu'un autre prît sa place — sentiment d'inventeur hâtant ses expériences, précipitant la course au brevet.

Le rêve de sa solitude le poursuivait dans ses

pérégrinations, vers Bourg-la-Reine, Fontenay-aux-Roses, Clamart.

Les routes étaient dures, étincelantes, sonores. Un ciel très haut dominait les collines. Les plantes purifiaient cette terre trop humaine. L'espace avait une beauté de tristesse vigoureuse et de méditative douceur. Chaque maisonnette, chaque ferme donnait une délicieuse sensation de refuge ; les bois, sur les côtes, semblaient vastes autant que dans les contrées sauvages, les grands corbeaux aussi puissants que le condor sur les Cordillères.

Robert, dans ces paysages, trouvait d'autres motifs de révolte. Les puits de carrière, leur appareil de potences, leurs trous noirs contaient la misère des hommes souterrains. Les jardiniers, en étoffes de rebut, parmi les petites serres, une silhouette de rustre sur une emblave, évoquaient le temps où le travail serait un art charmant au lieu d'une peine. Mais à la vérité, il ne sentait pas nettement le malheur de ces êtres, il en avait, malgré lui, un dédain vague plutôt que de la pitié. Sous le firmament élargi, il subissait l'impression de sa petitesse et de celle des autres : une force implacablement féconde pesait sur la vie et l'orientait, invincible.

La misère apparaissait moins misérable ; les révolutions moins utiles. Il voyait désespérément

la médiocrité des revanches humaines et des bombes. Ce n'est que vers le crépuscule, aux pénombres, tête basse, et marchant vite, que la réflexion, les phrases dites et redites lui rendaient sa triste volonté.

Aussi bien ne prolongea-t-il pas ces promenades. Il préférerait se griser de lectures, de pages violentes, s'irriter au spectacle d'artisans sortis tout blêmes de l'usine.

Et son travail avançait. Dans la nuit du seizième jour, il le termina. Il avait alors une bombe à renversement, ingénieuse, formidable : plus rien ne manquait qu'un léger dispositif. Il contempla longuement son travail, et le manipula. Il eut l'impression des choses faites, où il y a un grand apaisement. De l'impatience aussi : il eût voulu conclure tout de suite le drame, encore qu'une inquiétude aiguë le traversât, et le Doute plus violent, plus lourd, plus ironique.

Et il regardait, comme une chose fatidique, la carte demandée la veille au secrétaire d'un sénateur, qui, parfois, l'employait à copier des rapports. Éternelle influence des petites causes : la facilité de se procurer cette carte déterminait la direction de l'attentat :

— Car si j'avais connu le secrétaire d'un député...

Il haussa les épaules, il se sentit une lassitude mortelle et tomba dans un sommeil de pierre.

XVI

— En résumé, dit le notaire, votre fortune, Monsieur Roland, se décompose ainsi :

« 1^o Les trois tisseries et les deux filatures de Tourbeilhe, dont la valeur réalisable dépasse dix millions : j'ai reçu aujourd'hui même des propositions de MM. Baille et Haveine, qui les prendraient ferme à ce chiffre.

« 2^o Le manoir, le parc et la forêt de Tourbeilhe qui, en tenant compte du déchet de la propriété foncière, valent près de deux millions.

« 3^o Les fermes de Lure, de Vignières, des Chênes, de Myreville et de Château-Granier, estimées ensemble un million huit cent mille francs.

« 4^o Les capitaux placés : dix-sept cent mille francs sur premières hypothèques, deux millions et demi sur fonds d'Etat, au cours moyen de l'année.

« Soit une fortune globale de plus de dix-huit millions qui ne doivent rien à personne et qui vous font de beaucoup l'homme le plus riche du département, et peut-être de la province »...

Abel écoutait l'homme aux yeux rusés, prêtre des fortunes, médecin des capitaux, bizarre petit être rongeur, sournois, marqué de toutes les manies professionnelles. Le bordereau disparut avec d'autres pièces dans un carton, et le jeune homme ne se pouvait défendre d'un éblouissement :

— Dix-huit millions !

— Oui, 18 millions, clairs et nets comme de l'eau de source, fit le notaire avec un petit rire de béliet, — 18 millions qui ne demandent qu'à grandir encore. Les tisseries et les filatures, monsieur Roland, donnent du 20 pour 100, non compris les réserves et le fonds d'amortissement. Les capitaux placés rapportent 150 000 francs, les fermes 40 000, la forêt bon an mal an 20 000. Au total, 2 200 000 francs de revenus, dont la plus-value est certaine.

Le petit homme, levant son nez de goret rose, aspirait cette fortune avec un reniflement de volupté.

— Ah ! ah ! votre oncle était un grand homme. Cette vallée de Tourbeilhe, monsieur, vaut dix fois ce qu'elle valait avant son arrivée et je me demande si cela n'est pas plus admirable que de remporter une victoire sur un champ de bataille ?

Il s'exaltait au brillant mirage du papier timbré et des vacations, le regard humide, tel un gourmand au fumet des cuisines et des liqueurs subtiles.

— Allons ! fit Abel avec un soupir, c'est un beau rêve !

— Un beau rêve solide, sonnant et trébuchant.

— Monsieur Philippoteaux, interrompit le jeune homme, la grève de Tourbeilhe a-t-elle amené beaucoup de misère ?

— Mon Dieu ! oui. Ces malheureux ont persisté contre toute raison — artisans de leur propre ruine — affolés par ces vilains oiseaux socialistes qui s'abattent sur les grèves, comme les mouches sur un cadavre.

— Enfin, il y a eu vraiment de la misère ?

— Surtout pour les femmes, les vieux, les enfants. Et c'est bien ce qui prouve la folie égoïste de ces ouvriers. Malheureusement, ce n'est pas fini ! Avec les nouvelles machines que votre oncle et ces messieurs du syndicat des patrons ont fait venir, un bon quart des tisseurs, et presque autant de fileurs, ne pourront plus trouver d'emploi. C'est l'exil !

— Les travailleurs n'ont pas encore cédé ?

— Non, pas encore, mais avant deux ou trois jours, tout sera terminé : j'ai des renseignements précis.

— Ils sont plusieurs mille, n'est-ce pas ?

— Trois mille, monsieur Roland, dont la moitié travaillent dans vos fabriques.

Abel prit sa canne, regarda ce berger de pape-

rasses, si paisible devant son petit pâturage vert, incrusté d'habitudes contre la pitié, le remords, la détresse, et se demanda s'il en fallait davantage pour passer les courtes heures terrestres. L'autre, des lueurs sur ses courts cheveux de laiton, les doigts comme des saucisses roses fourrageant des liasses, un petit œil de mulot et la bouche d'un poisson roux, avec la mâchoire inférieure presque absente, grommela d'un air de sagesse :

— Dans l'intérêt des ouvriers, les grèves devraient être interdites.

Abel inclina la tête avec mélancolie et sortit de la caverne à cartons, tandis que le notaire songeait :

— Il n'est pourtant pas juste qu'une telle fortune tombe entre les mains d'un béjaune, tandis qu'un vieux travailleur comme moi...

Abel avait gravi une haute colline. Et sa tentation s'étendait devant lui : le manoir, le parc, la forêt et les fabriques de Tourbeilhe.

La forêt bleuissait jusqu'aux profondeurs du firmament, pleine de la palpitation des mers retentissantes. Il la connaissait. Une part de sa jeune vie avait hanté l'odeur voluptueuse des pousses, les stellaires fragiles, la chute des choses mortes sur la mousse d'automne, la vive terreur des che-

vreuils et la fuite des hautes ramures du cerf. Il avait dormi dans les cavernes, perché sur les grands chênes, écouté les silences pâles d'hiver, et senti la joie de vivre, jusqu'à la suffocation, lorsque les bestioles éclosaient dans les clairières avec le bruit d'une pluie fine.

Il connaissait aussi la douceur du parc et les eaux méditatives, les nuits dissolvantes où le loir, le hérisson, le hibou, la belette passent dans la faible argenture des étoiles.

Mille souvenirs passèrent avec la suavité d'une robe de femme : chambres de longues lectures, repos aux marges de rêve, frôlements de voix et d'êtres, les cloches pleurant aux soirs de pluie, le vent rapide sur les vallées, les ailes impétueuses de la tempête, les petites nemophyllias poussant dans l'angle de deux pelouses, l'aurore boréale dardant sa lumière sanglante sur un immense ciel d'octobre, et le halo versicolore de la lune, que l'enfant contemplait au bout de la terrasse, pendant qu'une flûte traversière s'accordait aux rumeurs des insectes, que les tilleuls, les hêtres rouges, les peupliers du Canada, les ormes, à peine vêtus de leurs claires toisons d'avril, se balançaient ainsi qu'une théorie de dryades géantes :

— Ah ! soupira Roland... ce serait pourtant une laide chose que de laisser détruire ce parc et cette

forêt. J'obéirai à Freyle, je protégerai la vie anonyme qui frissonne dans leurs profondeurs, comme la foule humaine dans ces villages et ces fabriques.

Son regard descendit sur les filatures. Elles se dressaient, au détour de la rivière, massives, presque cubiques. Leurs fenêtres resplendissaient au soleil bas ainsi que des parures de rubis, d'escarboucles, ou des forges immobiles. Ensuite le vieux et le nouveau Tourbeilhe, juchés aux extrémités du pont suspendu, amas de cavernes humaines, entrecoupées de vergers, où se dresse la tour en obélisque, roussie dans le demi-soir.

Et bientôt va tinteler la chute angoisseuse d'un autre jour dans le gouffre des journées mortes.

Roland, alors, à grands pas, descend la colline et marche aux fabriques. Dans une sente détournée, une figure hâve l'arrête, prophétique vieillard, sinistre de faim, aux yeux creux comme des citernes. Il n'ose mendier; il darde un regard rougi par la même lumière que les vitres; son corps, où semble pousser du lichen, perce par les trous de la blouse.

Roland s'arrête et demande :

— Êtes-vous de la grève?

Il ne reconnaît pas le vieillard, encore qu'ils aient dû, jadis, s'entrevoir dans les filatures, mais le temps a passé, la rapide métamorphose du jeune et la misère déformante du vieux.

— Oui fait le misérable, je suis de la grève, vieux fou qui n'aura plus qu'à se jeter dans la rivière!

Le jeune homme s'émeut de cette destinée qui, avec tant d'autres, est depuis la veille entre ses mains :

— Ne vous découragez pas — les beaux jours viendront.

— Ah! reprit le vieux, d'une voix âpre — qu'ils se dépêchent — je n'ai plus longtemps à les attendre!

Roland tira au hasard quelques pièces blanches — salaire de son travail, car il n'avait encore rien demandé au notaire — et les tendit au vieillard :

— Je ne les donne pas au pauvre mais au travailleur... à la grève.

La main du vieux trembla de convoitise en sentant la fraîcheur de l'argent. Il balbutia :

— S'il y en a *Un*, qu'il vous bénisse.

Deux minutes plus tard, Abel atteignit aux fabriques. Il avait prévenu de sa visite : un homme se tenait au seuil des bureaux.

Roland reconnut un des plus vieux employés de son oncle : Duvanchel, chef du service des vérifications. C'était une maigre créature quinquagénaire, chauve, malade, ralentie par les besognes uniformes.

— Monsieur Roland?

— Oui.

— Comme vous avez changé, monsieur, je ne vous aurais pas reconnu... je vous souhaite la bienvenue et la fin de cette fatale grève.

— Elle finira demain, dit Abel d'un ton tranquille...

— Ah! tant mieux, monsieur, tant mieux. C'est une bien vilaine affaire, allez... La maison y a perdu trois cent mille francs... Vous avez donc des renseignements?

— Non, mais je sais que mes conditions seront acceptées.

Duvanchel regarda le jeune homme. Ses paupières sans cils bordaient des yeux sablonneux; une larme coulait, à gauche, avec une telle régularité que l'œil eût pu servir de clepsydre. Et, toutes les cinq larmes environ, le mouchoir du bonhomme étanchait la petite poche des rides, où l'eau des larmes, amenée par un sillon, tombait comme dans un réservoir; au sixième ou au septième pleur, le réservoir eût débordé.

L'homme, après le coup du mouchoir, relevait la tête, le petit nez en noyau d'abricot, et regardait en face. Puis la mouillure, le renouveau des gouttes, lui faisait rebaisser la tête, avec un éternel, un invincible embarras. Mais alors, sa voix, son geste se haussaient pour corriger ce qu'il croyait ressembler « à un manque de franchise ».

— Si c'était possible, dit-il, de ne pas renvoyer trop de vieux, à présent que les nouvelles machines sont venues, les grévistes seraient heureux de céder.

— Ils meurent de faim, n'est-ce pas ?

— Oui, il est d'abord venu un peu d'argent de Paris... puis quelques dons particuliers : une bouchée pour trois mille hommes et leurs ménages ! Mais depuis un mois, à peine mille francs — et plus de crédit. C'est une misère infernale.

Duvanchel, dans la crainte que le nouveau patron ne le crût favorable à la grève, ajouta :

— C'est eux qui l'ont voulu !

— Eh non ! les pauvres gens, s'écria Abel...

Le chef du service des vérifications leva doucement les épaules, avec un timide sourire d'approbation. Roland demanda :

— Il y a bien trente ans, monsieur Duvanchel, que vous êtes au service de mon oncle ?

— Trente-cinq ans comptés, monsieur.

— Vous avez, en quelque sorte, vu croître la maison.

— C'est-à-dire que j'ai assisté à toute l'affaire... Vous n'ignorez pas que votre oncle a commencé avec vingt mille francs?... Ah ! c'était un vrai industriel, voyez-vous... un entrepreneur fini ! En voilà un qui n'a pas volé sa fortune... Pendant trente ans, je l'ai vu se lever à cinq heures du

matin, travailler comme un nègre. Jamais il n'a laissé passer une occasion ! Figurez-vous, quand il est venu ici, comme employé — un peu avant moi — les affaires n'allaient pas mal, mais le patron, M. Dufournière, était un dépensier et un imprudent ; il inventait des affaires superbes, mais qui passaient ses moyens. La fabrique n'employait alors qu'une centaine d'ouvriers et M. Dufournière expérimentait une nouvelle machine, inventée par feu son propre frère. Son crédit s'ébranlait.

« Un beau jour, il s'est trouvé dans l'embarras pour une vingtaine de mille francs, un effet qu'on ne voulait pas renouveler et plus personne pour prêter ou prendre hypothèque. Votre oncle a compris le parti à tirer de l'invention ; il a donné les vingt mille francs contre un quart dans les bénéfices. Malgré cela, l'affaire périclitait ; on nouait les deux bouts. M. Dufournière restait tout le temps dans ses embarras personnels ; heureusement que son associé tirait parti de toutes les idées, si bien qu'en deux ans on a signé un traité d'association pure et simple. Tout de même, ça n'allait pas encore. La fabrique marchait toujours sur ses cent hommes. C'est alors qu'un de nos ouvriers a trouvé un perfectionnement à la machine du frère de M. Dufournière... ça se passait en 1860... Votre oncle était seul à l'usine... son associé était en Angleterre pour vérifier une idée qu'il avait... Votre

oncle n'a fait ni une ni deux... il a donné mille francs à l'ouvrier, il a pris des brevets à son propre compte, en France et à l'étranger, sans regarder à la dépense...

L'homme essuya les gouttes accumulées; son œil sablonneux regarda fixement Abel avec une expression de triomphe, comme s'il racontait sa propre histoire :

— Quand M. Dufournière est revenu, ils se sont disputés. Il y a eu une brouille qui a duré tout un mois... M. Dufournière a cédé; on a passé un nouveau contrat où votre oncle avait les trois quarts de l'association... Par exemple, alors, avec le nouveau perfectionnement on vous a nettoyé la boutique, éteint les hypothèques... En deux ans, on a eu 300 hommes à la fabrique.

— Et l'ouvrier qui a trouvé le perfectionnement? interrompit Abel, intéressé comme à un roman d'aventures.

— M. Varancière a été large. L'ouvrier est devenu premier contremaître : il a eu ses 12 francs par jour. Mais au bout d'un certain temps, il a commencé à faire du potin — il voulait vivre sans travail, étudier des machines — il a demandé une rente. M. Varancière n'a pas été chien, il lui a remis une somme de 2,000 francs et il lui a dit qu'il y aurait toujours pour lui ses douze francs à gagner à la fabrique !

Abel entrevit l'ouvrier, ses colères, son départ, le ton généreux de son oncle. Il murmura, avec une ironie blanche, imperceptible pour l'interlocuteur.

— Il était généreux, mon oncle !

— Pour sûr, il n'était pas avare.

L'homme s'essuya longuement, comme s'il y avait double ration d'eau. Tous deux marchèrent par le terre-plein. Les fabriques se profilaient avec une vie plus simple que celle des arbres, par sa fatalité minérale, et plus complexe, par les sentiments humains de travail, de navrement, de résignation, d'ardeur, qui semblaient inscrits sur les vitres crépusculaires.

Le chef du service des vérifications se taisait, attendri, craintif, plein d'appréhension de l'avenir et de regret du passé.

Abel, dans l'horreur presque religieuse de la fortune et de ses voies, murmura :

— Je vous écoute avec intérêt.

Ces paroles rassurèrent l'employé. Il conçut plus vive l'espérance que sa situation serait maintenue, et, d'un accent presque joyeux :

— Les affaires allaient bien, votre oncle ne laissait rien marcher de travers, et M. Dufournière — il faut lui rendre cette justice — s'entendait comme pas un à trouver des clientèles, et même à en créer. Lui aussi aurait été un fier commerçant sans le désordre et les goûts de

luxé ! D'ailleurs, M. Varancière ne lui refusait pas les avances d'argent, de sorte qu'à sa mort, sa part se trouva tellement hypothéquée, que les héritiers s'estimèrent heureux de la céder pour 300 000 francs. Depuis, l'affaire n'a fait que croître et embellir... M. Varancière, d'abord un peu embarrassé pour les ventes, a eu vite trouvé un vrai trésor dans un homme qui est encore actuellement à la tête du service commercial et qui s'y fait des 30 000 francs par an.

Et Duvanchel, l'œil séché d'un coup de mouchoir enthousiaste, cria :

— Dire qu'aujourd'hui nous employons treize cents ouvriers, que la marchandise, les fabriques et les dépendances valent, à elles seules, plus de dix millions ! Voilà où mènent la bonne conduite et le travail...

— Que gagnez-vous, monsieur Duvanchel ?

— Cinq mille francs par an, monsieur...

— Depuis combien d'années travaillez-vous ?

— J'ai commencé à quinze ans : j'ai fait deux ans chez Duval et Saurin, trente-cinq ans ici, en tout trente-sept ans.

— Et combien d'heures ?

— De six heures du matin à six heures du soir, deux heures pour les repas.

Et levant anxieusement son œil essuyé sur son nouveau maître :

— Mais je ne demande pas mieux que de travailler plus... si vous le désirez !

— Je ne désire que vous conserver votre situation et l'améliorer.

— Ah ! monsieur Roland !

Et le pauvre diable, gonflé de joie, se mit à faire d'hyperboliques promesses.

Abel l'écouta, lui répondit avec douceur.

Le soir descendit sur les nuées. Le jeune homme se fit servir quelque nourriture légère. Il demeurerait pensif devant les filatures génératrices de Sa Fortune. Il rêva la vie, la vie de centaines d'êtres, de milliers d'êtres. Merveille de l'appropriation, royauté des chefs de travail et d'argent, succédant à la royauté des chefs de guerre, détours indéfinis de la lutte, où la Masse vit et meurt, ployée sous l'individu ; ruse éternelle, où l'arme a changé, où la liberté illusoire conduit tout de même à l'asservissement ; ruse du contrat, rets de l'Offre et de la Demande, embuscade du *libre* salaire et du consentement mutuel !

Et comme il aurait murmuré jadis :

— Oh ! Aristocratie, Privilèges, Naissance !

• Il murmura :

— Oh ! Industrie, Finances, Propriété !

Et les petites vitres des cent fenêtres, où rejail-
lissaient les étoiles comme sur cent petites mares,
les fils errant subtilement par les toits, les chemi-

nées de fer, le sol de cendres, les hangars, les chariots immobiles, aux allures presque d'organismes endormis, tout apparut la formidable œuvre humaine, l'effort qui vainquit le reste des êtres sur la terre.

— Et cet effort, se dit Roland, n'appartient pas à ceux qui en découvrirent les subtilités, ni à ceux qui le fécondent. Il est au mensonge sanctionné par la loi — il est la conquête du retors et la proie du falsificateur !

XVII

Le soir était venu sur Tourbeilhe, mais la lumière semblait demeurée dans les herbes, dans les chemins, sur les eaux. Une même lueur vague jaillissait du ciel et de la terre ; un voile fin tamisait la figure des constellations ; des insectes amoureux luisaient dans l'atmosphère électrique, et, comme des feux de phares, de longs éclairs couraient sur l'abîme de l'horizon. Des grillons rompaient faiblement le silence, rares et lointains ; les feuillages se taisaient, aussi immobiles que s'ils eussent été plongés dans le vide. C'était une harmonie silencieuse, une attente, une angoisse, une torpeur passionnée, où les éléments palpaient dans leurs profondeurs, et semblaient concentrer la vie éparse dont s'alimente mystérieusement la vie organique.

Roland, dans le jardinet des bureaux, s'abandonnait à la brûlerie d'un cigare. Il s'interrompait, dissipait la fumée d'un geste, pour goûter la nuit et contempler cet obscur espace dont il pou-

vait être le souverain. L'église sonna la demie de neuf heures. Abel se dit :

— Cette église a trois siècles. Les serfs de Tourbeille ont vécu à son ombre, et qui peut seulement dire s'ils ont été plus misérables que les artisans de la tisserie et de la filature ? La France entière, sans doute, était plus pauvre qu'aujourd'hui ; mais, dans tel district, une famille pouvait avoir des traditions de douceur, de largesse et de tolérance. J'ai lu que le comte Ambroise Guymart de Tourbeille, qui devint centenaire, était juste et craignait Dieu. Il avait l'amour des gens de son domaine, prenait soin que chacun récoltât le fruit de son travail, et, vivant sans pompe, remettait le gros des dîmes et des corvées. Si l'histoire est véridique, il dut croître sur cette terre féconde, où de tout temps poussa le bon froment et foisonnèrent les troupeaux, il dut croître une génération plus heureuse que celle des ouvriers de M. Henri Varancière, mon oncle !

Comme il se parlait ainsi, il aperçut sur la route une petite lumière qui avançait rapide :

— Une bicyclette — l'homme déjà presque échappé à la terre, presque oiseau !

Il contempla la lueur descendant la côte, ainsi qu'une étoile filante, puis :

— Pour ces pauvres gens de Tourbeille, ne serait-il pas plus enviable de vivre sous un maître

équitable et généreux, que de posséder ces fabriques? Ils doivent être tout ignorance, et sans vision de l'avenir. Leurs révolutions seraient puériles, leurs actes violents, leurs querelles pleines d'âpreté et de mauvais vouloir. Alors, qui sait? ce que je crois être mon devoir pourra devenir leur infortune. Je les aurai pervertis en prétendant leur rendre justice!

La petite lumière avait crû; elle jetait un long rai topaze sur la route; le tintement d'une sonaille se mêlait au bruit des grillons. Puis, une voix s'éleva devant la maison du gardien. Abel reconnut la voix de Freyle.

Il s'élança, heureux d'échapper à lui-même.

Freyle lui tendit une lettre en disant :

— J'ai su que vous étiez à Tourbeilhe; je suis allé au château où j'espérais vous voir et je me suis chargé de cette lettre et de ce télégramme.

— Merci! Vous êtes donc à votre ermitage?

— Depuis ce matin. C'est par hasard que j'ai appris votre présence et votre grande aventure.

— Ah! oui, soupira Roland, ma grande aventure!...

Il approcha la lettre de la lampe du gardien, vit l'écriture de Mouryès et respira fort, avec angoisse; Louise emplît le vaste horizon orageux :

— Cher Freyle, reprit Abel, avec un sourire triste, voulez-vous prendre du repos ou me per-

mettre de vous accompagner sur la route? J'ai besoin de n'être pas seul tout de suite!

— Je ne suis pas fatigué. Nous remonterons la côte ensemble, jusqu'au château.

Roland déchira d'abord le télégramme : il était de Mouryès aussi, et ne contenait qu'une formule affectueuse.

Pour la lettre, elle donnait des conseils et annonçait l'arrivée du philosophe, peut-être avec Louise. Abel tressaillit comme le cerf en fuite, à l'aboi des chiens. Il plia vivement les papiers.

— Nous marchons?

A la montée, tandis que Freyle poussait doucement devant lui sa machine, Roland se mit à dire :

— J'ai mon calvaire depuis deux jours. Plus les heures avancent, plus ma peine devient intolérable. Si cette fortune vous était venue, ou à notre amie d'Ermeuse, vous l'auriez donnée à vos œuvres, sans regret et sans lutte, car vous êtes véritablement des êtres conformes à vous-mêmes. Moi, je suis un misérable nageur dans la tempête que les forces extérieures dominant!

— Détrompez-vous! Vous êtes un être complet, avec les dons de la jeunesse, également passionné, énergique et réfléchi. Notre amie et moi, nous sommes enfermés dans des limites plus étroites.

Abel l'écoutait à peine. Le besoin aigu de la

confiance le dominait, l'emplissait de tumulte ; il désirait fuir son âme aussi impérieusement que le captif sa cellule. Et il s'écria, en fièvre :

— Je vais savoir si la parole que je me suis tant de fois donnée à moi-même est une parole loyale, ou si ce n'est que le facile serment du misérable qui, ayant tout à promettre, promet sans compter. Entre le passé et le présent — entre mes convictions d'hier et celles de demain — il n'est que l'héritage. Et si je mens à ces convictions, c'est la fortune qui aura la parole, donnera seule les arguments et me gouvernera. Ah ! oui, je vais savoir si je suis un être stable ou un flocon dans le vent !

Il se tut, il trembla. Il vit un inconnu, dix inconnus se lever en lui comme des guérilleros dans une brousse. Il vit l'instabilité du moi, l'infini qui compose l'unité, l'orgueil, les humiliations de jadis, l'éternelle guerre de la femme. Il fut troublé, et jusqu'à l'arrêt du cœur.

Jeune, sain et fort, le dégoût et la lassitude n'avaient pu frôler sa chair ni son cerveau. La richesse — sans les actes vils pour la conquérir — la naturelle richesse, héritée, apparaissait désirable. Hors l'injustice de la possession — tristesse morale que l'aumône peut étouffer — le grand art du luxe n'avait pour lui que du charme.

Et dans le soir électrique, avec la légère

vapeur d'encens errante au ras des collines, sous les Pléiades et Aldébaran, son instinct s'élança voluptueusement vers la *possession*, le coin du monde où la nature croît pour lui, où l'art des hommes s'assemble pour un homme !

Tandis qu'il songeait à cette existence ailée et lumineuse, une image vacillait au fond de la lanterne magique. Il la voilait, l'écartait, la réservant pour plus tard — pour la fin du rêve. Il la maintenait dans une brume, il parvenait à l'*attendre*, au lieu de l'*appeler*.

— Freyle, reprit-il d'une voix ironique, croyez-vous qu'il y ait une utilité quelconque à céder sa fortune aux artisans ? Depuis hier, je vois se multiplier les raisons de ne pas le faire. L'œuvre de coopération que je voulais fonder, et qui m'apparaissait belle, me semble une pauvre petite chose misérable. N'est-il pas démontré que la coopération ouvrière échoue, presque toujours, dans nos milieux où l'individualisme est la règle ? Et chaque échec, n'est-ce pas un mal, chaque défaite un recul ?

— Il y a, dit Freyle, l'enseignement : nulle forme nouvelle n'a réussi qu'après de mélancoliques défaites.

— Il n'est pas dans l'esprit de l'homme, et il est contre la vie, de fonder, pour l'exemple, une chose

caduque. Dépenser dix millions à une leçon négative, sûrement je ne le voudrais point !... Et croyez-vous que ces gens de Tourbeille puissent organiser une coopération ?

Freyle s'arrêta pour examiner, au levant, une phosphorescence, une faible clarté rougeâtre qui s'agitait sur la rivière :

— Non, répondit-il, je ne crois pas du tout qu'ils le puissent. Je leur donne cinq ans pour détruire l'entreprise. Ils n'ont aucune expérience de collectivité, et peu d'entre eux sont franchement socialistes. Les filatures et les tisseries bourgeoises, concurrentes de celles de votre oncle, auraient vite fait de les diviser, de les cerner, de leur couper les communications et de les acculer à la faillite. Ce sont des mineurs. — En attendant qu'ils croissent en sagesse, il leur faut un guide inamovible, dont l'avis, sinon les ordres, prévale.

— Et qui soit un organisateur, un habile pilote de produits et d'échanges, un Godin. Comment savoir si j'ai les aptitudes d'un créateur économique ? Puis, est-il sûr que l'expérience même de Godin soit d'un bon exemple ? Ne démontre-t-elle pas trop la force de l'individu et la faiblesse de la masse ? N'est-ce pas une œuvre bourgeoise plutôt que socialiste — œuvre de *Charité*, et par là confondue dans le réseau de cette *Bien-*

faisance, plus propre à faire déchoir les multitudes qu'à les grandir pour la solidarité et la responsabilité — un *panem et circenses* de décadence plutôt qu'un *croissez et multipliez* de force et de jeunesse?...

Il rit, avec aigreur, et reprit d'un ton sardonique :

— Peut-être le simple service individuel, l'augmentation des salaires, la diminution des heures de travail — tout en me permettant de garder la fortune — serait, évolutivement, le plus rationnel service rendu à la cause socialiste, — surtout en y joignant un fonds de grève dont je soutiendrais les revendications justes. Oui, peut-être est-il plus favorable au peuple que je garde *ma* propriété, que je fasse une part à *mon* luxe, dans une société de transition comme la nôtre...

Freyle lui mit doucement la main sur l'épaule et repartit avec compassion :

— Ne riez pas ! cela peut fort bien s'accorder avec une foi socialiste — *si vous êtes sûr* d'y consacrer votre existence. Tout effort vers un but général est, individuellement, erratique ; mais l'ensemble des efforts a chance d'y atteindre. Dans la lutte, chacun défendra son poste et marchera selon son pouvoir. Pourquoi votre poste ne serait-il pas dans la fortune même ? C'est ma tendance de préférer un effort sage aux actes éclatants.

Abel ne répondit pas. Ils marchèrent en silence,

jusqu'à la moitié de la côte, puis le jeune homme reprit d'une voix véhémence :

— Je pouvais argumenter naguère et reprendre mes résolutions ; mais à présent, c'est à la fortune que j'obéirais ! Ce que j'ai repoussé hier avec horreur, je me dois de le repousser aujourd'hui : c'est la seule garantie de moi-même, hors de laquelle il n'est que mépris. Je serai de ceux dont l'effort est noble ou des lâches dirigés par les instincts immédiats ; la fortune promise sera abandonnée, ou je me serai abandonné moi-même !

— Oui, répondit Freyle. Toutefois, craignez d'être semblable à beaucoup de ceux qui périrent, jadis, pour des dogmes religieux, que le doute pénétra, dans la nuit dernière, et qui n'apostasièrent point. Un mot, dans l'aube du supplice, un mot eût pu leur rendre la vie — mais ils marchèrent au bûcher et à la bête. Ils n'apostasièrent point, hélas, ils ne renièrent pas la chose sans existence, sans réalité, dont ils doutaient quand la flamme ou la gueule s'ouvrirent pour les dévorer. Et leur souvenir m'emplit de désolation !

Au fond de la porte obscure du devenir, dans la nuit des êtres, Abel vit grouiller les hommes, — et leur effort fut égal à celui des mollusques et des vers, — non moins obscur et précaire.

Mais, échappant à cette pensée :

— Eh bien ! dit-il, peut-être eurent-ils raison !

Le vœu stoïque de ne pas renier le lent échafaudage d'une conviction ne doit pas reculer devant la mort!... Et moi, je n'ai pas à périr. Ma lutte paraîtrait risible à ceux dont vous parlez : la bassesse de l'argent!

Il parlait avec amertume. Freyle le reprit :

— Ceux qui moururent ne firent pas davantage. Renoncer à la fortune, c'est renoncer à la féerie. La richesse est un agrandissement positif de l'être, — un sens, des membres, des ailes! La donner en pleine délibération, c'est donner le trône et la tiare. Et je n'en ai point connu, personnellement, qui le firent. Prodiges, amants, jouisseurs — et quelques fous — espèrent une immense compensation. Mais celui qui renonce librement, et sans récompense que son devoir, est le héros du *xix^e* siècle. La roue, le bûcher, l'écartèlement c'est, à l'âge d'Argent, la pauvreté. Donner sa fortune est devenu plus rare que de donner sa vie. Ne dépréciez donc pas l'objet de votre sacrifice : il vaut celui du soldat tombant dans l'exaltation de la lutte ou du sectaire enivré de son dogme.

— Mais je n'aime ni le soldat, ni le sectaire, et moins encore le sacrifice : fortune ou vie, évitons de nous immoler à des ombres.

— Nous immoler, non — mais ne pas déchoir devant soi-même.

Ils s'arrêtèrent encore. Ils étaient vers le haut

de la côte. Un vent qui sentait la terre montait la vallée et se mêlait à l'haleine fraîche des arbres. On apercevait, à gauche, le parc, et les premières assises de la forêt. Les étoiles s'agitaient sur le lac du ciel, parmi les nuages, comme des poissons de lumière.

L'oppression, l'angoisse orageuse de cette nuit se dissipèrent devant l'idée d'espace libre, l'idée de grande nature, croissante avec l'altitude :

— Voilà ! fit Abel en étendant le bras. Le hasard a mis ces vastes choses entre les mains d'un petit être. Peut-il les garder dans sa faible étreinte ou faut-il les partager à la masse ?

— Vous savez depuis longtemps ma pensée, répliqua Freyle. Je ne crois pas qu'il soit utile de partager une fortune à la multitude — tant que la multitude n'aura pas pris conscience d'elle-même. Et de plus, la destinée humaine m'inquiète moins que la destinée animale.

— Je ne puis me convertir, s'écria Roland ; je suis dans mon passé comme dans une citadelle !

Prenant la main de Freyle, il la serra avec fièvre :

— Si nous étions chrétiens, je vous dirais de prier pour moi. Adieu !

Il marcha par un chemin de traverse. Freyle, après quelque hésitation, sauta sur sa bicyclette, et se perdit dans les ténèbres, comme un grand oiseau nocturne, volant à ras du sol.

XVIII

Le mort était en habit, avec des diamants à la chemise, la rosette de la Légion d'honneur, et il semblait content de sa tenue, il souriait du recoin de la lèvre, il montrait des dents jaunes, aiguës, espacées, de longues canines de loup. L'embau-meur n'avait pu ou avait négligé de clore un œil, qui regardait d'un air goguenard. Beaucoup de rides avaient disparu. Les cheveux étaient ramenés comme du vivant de Varancièrre, mais la barbe était sale : elle avait poussé depuis le décès.

Abel contemplait avidement cette forme d'un être plein de puissance, de volonté, de tyrannie : le menton compact et vaste, pareil à du bois de chêne, deux bosses renflant les pariétaux, et les mains couvertes de poil noir, denses, viriles et sensuelles :

— Te voilà ! fit douloureusement le jeune homme, toi que j'aurais voulu aimer et qui me condamnas sans miséricorde... ! Ta vie a été un triomphe — tu n'as rien entrepris que tu n'aies

mené à sa fin — et le dernier homme de ta race, le banni, maître sans effort de ta vaste fortune, cherche en ton image même plus de résignation à défaire ce que tu as fait.

Par les fenêtres ouvertes, il entra un souffle, le baiser des ténèbres électriques. Les cierges inclinèrent leurs flammes jaunes. Les nuages s'assemblaient sur l'ouest comme des crêpes et des laines.

Un éclair éteignit les étoiles, derrière leurs voilettes blanches. La peine de Roland devint plus amère et plus déchirante. Ce fut l'horreur du suicide, le retranchement du monde. La fortune luisait haute, superbe et douce — toutes les attitudes de la jouissance, de la grâce, de la femme. Et l'image qu'il écartait s'abattit sur sa tristesse et la compléta. Louise erra dans la vie et dans la mort — elle fut la grande parure de l'univers, la petite forme impérieuse pour laquelle il était né et sans laquelle ses jours ne seraient qu'un avortement. Une odeur sortait des parterres, si pareille au parfum de la jeune fille, qu'il en haletait.

— Eh ! se dit-il — elle n'est peut-être pas, après tout, le prix de la fortune!...

Mais il ne croyait pas ses paroles. Il savait trop l'orgueil de la fille de Mouryès, son horreur du socialisme, et qu'elle ne pourrait pas plus admettre

qu'on la sacrifiât à une doctrine haïe que jadis une chrétienne à la foi d'un Sarrasin.

Il jeta encore un regard sur le cadavre et pensa :

— S'il avait voulu me poursuivre par delà la mort, aurait-il pu mieux combiner sa vengeance ?

L'orage accourait frénétique. Les grands éclairs galopaient sur les carrefours du firmament, dans les cavernes et les souterrains des nuages.

Les chars du tonnerre s'avançaient de l'occident sur les collines de Morge. Et la pluie tomba, avec une senteur de lac et de rivière, si dense qu'on semblait vivre dans les eaux :

— Hélas ! soupira Abel... je suis un élément... je suis une multitude ! C'est un peuple entier qui se dispute en moi, et c'est le jour de ma révolution. L'instinct bruit et se précipite, tandis que l'intelligence dépêche les orateurs et les tribuns. C'est la mêlée, aussi confuse que celle de cet orage ; j'ignore plus complètement ce qui va se passer en moi que l'observateur la route des cyclones et la durée des tempêtes.

Il laissa fermer les fenêtres, un insecte couleur de miel, aux grandes ailes rondes, semées de nervures, se jeta sur un cierge et s'y brûla. Abel le vit retomber, les ailes en cendres, les pattes convulsives — et la pauvre bestiole, avec toutes

les affres d'un grand animal, se roulait dans son agonie :

— Plutôt suis-je ce pauvre petit être ! Il s'est jeté vers la lumière — la lumière inconnue — et la lumière l'a dévoré.

XIX

Beyssières dormait encore, à dix heures, recru de fatigue. Un coup sec, sur la porte, l'éveilla en sursaut. Il se dressa terrifié — il regarda sa malle. Elle était close. Cependant, un fil de fer traînait sur le plancher. Il l'enleva vite, le jeta sous une serviette et ouvrit :

— Vous dormiez donc ? demanda la logeuse.

— Oui, j'avais lu tard dans la nuit...

— C'est une lettre.

— Comment ? fit-il en pâlisant et croyant à quelque piège de la police.

Mais il se domina, il prit la lettre avec tranquillité. Elle portait en suscription :

Monsieur Dufour,

7, rue Bénard

Paris.

Il y avait évidemment erreur ; il se rassura :

— Ce n'est pas pour moi !... Vous savez bien que je me nomme Dubourg.

— Mais c'est à votre nom que cela ressemble le plus dans l'hôtel...

— Possible... mais je n'ai pas le droit de l'ouvrir !

Brusquement, il fut repris d'angoisse : si c'était quelque compagnon qui avait découvert son adresse?... Mais il n'avait jamais donné à personne le nom de Dubourg ou de Dufour !

La logeuse était redescendue. Beyssières demeura perplexe. L'énervement d'un quiproquo, d'une équivoque possible le tourmentèrent. Et la présence de la bombe pesait sur lui d'un poids incommensurable.

— C'est l'heure du déjeuner, se répétait-il à tout moment.

Il ne se décidait pas à sortir.

Maintenant qu'elle était construite, il n'osait plus la *laisser seule*. Il ouvrit la malle pour *la* revoir. Elle n'avait, en vérité, rien d'inquiétant. Posée d'aplomb, c'était une boîte comme en pouvait posséder quiconque. Les engins, les produits chimiques étaient roulés dans deux vieilles chemises, très habilement. Et toutefois il eut au cœur un grand choc. Ce qu'il y avait de lointain, de vaporeux, alors qu'il travaillait, devenait l'absolu à présent qu'il avait fini. Entre l'attentat et la minute actuelle, la place d'une journée — de deux au maximum !

Sombre, trouble, pâle, il n'osa du coup prendre la décision finale — il se donna jusqu'au soir. Il répéta encore :

— C'est l'heure du déjeuner.

Mais comment *la* quitter? Il semblait qu'on dût la flairer — qu'elle allait se dénoncer elle-même...

— Fermons toujours la malle.

Il la ferma lentement, soigneusement — serrure et cadenas. Dans la rue, tremblant de fièvre, il déviait vers la gauche. Il entra chez un marchand de vin, se fit servir coup sur coup deux verres d'eau-de-vie. Il se sentit plus ferme, enclin à déjeuner longuement et mieux qu'à l'ordinaire.

A Montrouge, il ne connaissait que des gargotes peu alléchantes, ou des restaurants encombrés, près de la gare. Il poussa jusqu'à Grenelle, vers un caboulot à la carte, tenu par un vieux Bourguignon expert en cuisine. C'était, à l'abord d'un square, dans une atmosphère campagnarde, un cabaret propre, la vaisselle nette, les tables reluisantes. Robert, sous l'impression de l'eau-de-vie, entra presque gai. Il s'assit à une petite table de pénombre, commanda une demi-douzaine d'Arcachon, un châteaubriand, des tomates farcies. Un joli vin blanc égayait le repas. Tout parut

exquis, de saveur fraîche, bien à point. Les tomates, ensemble abondantes et finement réussies, tinrent Beyssières sous le charme. Il épuisa sur elles son vin blanc. Un triangle de brie vint relever une demi-bouteille de vieux bourgogne. Ensuite l'arome d'un café franc et d'un marc agréable. Une heure exquisite passa; Beyssières se disait :

— Voilà ce que les exploiters peuvent s'offrir tous les jours!

Mais il parlait sans rancune, heureux malgré lui, et ce n'est pas le vieux père Febvre qui eût soupçonné là un ennemi irréconciliable de la société.

— Qu'ai-je consommé? Un peu de viande... des légumes, du fromage et du vin... Une portion que la terre peut si facilement produire deux fois par jour pour tous les hommes... Et cela suffirait à me rendre heureux!...

Il sourit avec ironie :

— Il faut tout de même que l'homme moyen soit effroyablement bête pour qu'il n'en soit pas ainsi! Ah! mon pauvre petit idéal — quatre ou cinq heures de travail pour la subsistance — et pour le demeurant, l'étude, la méditation... Qu'y a-t-il là de si déraisonnable? Et voici trente ans que j'existe, et pas le moindre espoir!

Il se railla :

— Ne t'attends pas, vieux druide! Pour ce qui te reste à vivre...

Il songea qu'il avait, malgré tout, quelque chance d'échapper à sa propre bombe et aux recherches de la police. Peut-être recommencerait-il la vie, uni à quelques compagnons, peut-être créerait-il la petite colonie anarchiste, pleine de justice, de douceur, de sécurité. Ce rêve, tant de fois déçu, l'émouvait. Puis, la chaleur du jour commença de lui paraître pesante.

L'espoir s'enfuit — il revit l'incertitude et la misère :

— C'est décidément le Sénat que je prends ?

De nouveau, la Chambre, la Bourse, le Palais de Justice le tentèrent :

— Non, non, le Sénat.

L'envie lui vint de *le* contempler ; il monta dans l'omnibus Alma-Gare de Lyon. Lorsqu'il arriva devant le Palais, les Sénateurs commençaient d'entrer. Il regarda un groupe de vieux hommes, l'air de campagnards notables, pacifiques, et, pensif, apitoyé, il se répétait :

— Ce sera une rude surprise !

L'angoisse rongea le sourd orgueil de s'attaquer à cette force, de tenir l'arme qui *les* ferait trembler. Il rôda quelque temps devant la façade, méfiant.

Le Beyssières de demain lui apparaissait trop net, avec la bombe cachée dans les vêtements, se faufilant à travers la cour, le vestibule, les esca-

liers. Bien maigre était l'espoir d'échapper : la prison attendait, vague, asphyxiante, funèbre.

Il partit, avec une impression nerveuse au jarret, heureux de s'échapper dans la rue Garancière. Et il rêvait à sa maîtresse, à son enfant. Tous deux lui inspirèrent la même tendresse, la femme aussi naïve, aussi ignorante que le petit :

— Ah ! tout de même, les revoir une fois, pauvres créatures innocentes !

Il hésita, dans une envie frénétique de courir à Belleville pour goûter une sombre étreinte d'agonie.

— Non ! tout est prévu... tout est pesé... Je m'amollirais, je leur laisserais un plus navrant souvenir.

Son cœur s'agitait d'une façon sournoise, continue, insupportable. L'idée de sa bombe, seule là-bas, dans la malle, le tourmentait au point qu'il fut sur le point de prendre un omnibus pour l'aller rejoindre. Puis l'horreur de sa chambre solitaire l'emporta, et il demeurerait à contempler le soleil jaune, dans une vapeur de plomb. Jamais il n'eut plus nettement l'impression d'un grand poêle, allumé au matin du monde, encore chaud, mais déjà à demi consumé. Et il se disait :

— Personne n'y remettra de charbon au grand soir des planètes.

XX

C'était dans une arrière-salle de marchand de vin. Une vingtaine d'anarchistes y discutaient, et, parmi eux, Beyssières. L'endroit était sûr, bien clos, séparé de la salle d'avant par un corridor; le garçon n'apparaissait que lorsqu'il était sonné. Les murs suaient comme des prolétaires. Les chaises, les tables avaient la physionomie immonde des choses pourries par la crapule, et l'on eût dit une sale geôle, plutôt qu'un lieu de plaisir. On y dansait pourtant, le dimanche.

D'innombrables époux y avaient sauté leurs noces; d'innombrables vadrouilles s'y étaient prolongées parmi les vomissements.

Les anarchistes étaient fort dissemblables : fanatiques graves et prêtreux, philosophes aux yeux calmes, fous, rachitiques, criminels aux mâchoires torses, — la plupart de naissance ouvrière, quelques employés, quelques fils de bourgeois et, peut-être, deux ou trois enfants de la pègre.

Ils exposaient des articles de foi ou vantaient

des actes. Un jeune homme se mit à peindre le lendemain de la Grande Révolte. Il avait peu de succès. Tous voyaient différemment l'Icarie et la plupart, tout au fond, n'y croyaient que d'une manière abstraite, confuse. Les vieux, énervés d'affirmations, saturés de chicanes, se retranchaient derrière une phraséologie indécise. Il y avait en eux ce qu'on rencontre chez tant de croyants, de la croyance tout intellectuelle, battue par un terrible doute. Ils aimaient plutôt l'anarchie qu'ils ne la sentaient réalisable et se dévouaient à la fois par habitude, inclination, devoir, et par la haine toujours accrue du bourgeois et du capitalisme. Surtout, ne prévoyaient-ils pas la victoire durant leur vie. Ils attendaient cependant quelque chose, un indéfinissable cataclysme qui épouvanterait leurs ennemis et donnerait une position aux vieux anarchistes, sans que cette position, confuse comme leur espoir, fût à l'encontre de leurs principes.

Le sentiment était plus complexe encore chez les natures perverses — qui formaient un bon tiers de l'assemblée. Avec une manière de dévouement à l'anarchie, mais aussi de mépris pour les jobards, ceux-là vivaient dans l'attente d'un bon coup, d'âpres joies de revanche. Quant aux larrons, c'était une douceur de réhabilitation, un état moral supérieur à celui de jadis,

alors qu'ils ignoraient la théorie anarchiste du vol.

Cependant, le jeune homme s'obstinait à définir le lendemain de la Révolution. Les camarades lui firent d'abord la politesse de l'écouter. Las enfin de cette petite conférence, chacun commença de contredire ou de parler aux voisins.

— Pourquoi veux-tu que ça s'arrange plutôt comme ça qu'autrement? fit un petit bossu aux longues pattes de faucheur. Qu'est-ce que tu en sais? Puisque chacun sera libre, il y aura dix mille façons de régler ses affaires. Les bonnes volontés suffiront.

— Mais pour qu'il y ait des bonnes volontés, il faudra pourtant bien savoir comment les employer.

— Les circonstances l'indiqueront, va!

— On peut prévoir des circonstances...

— On les prévoit toujours de travers...

— C'est comme si tu disais qu'avant d'aller en voyage, on ne peut pas prévoir le chemin qu'on suivra.

— Il n'y a pas de comparaison. Lorsque tu vas en voyage, tu as un but bien défini... tu ne t'occupes que de l'atteindre. Lorsqu'on fait une révolution, il faut satisfaire des millions de gens qui ont des besoins et des goûts différents. Si tu veux prévoir pour le compte de tous ces gens, tu tomberas dans l'erreur commune des faiseurs de systè-

mes, tu inclineras au despotisme. L'anarchie a précisément pour but d'écarter les règles fixes et de laisser chacun faire son bonheur. La bonne volonté, la science, la liberté, voilà les éléments qui doivent résoudre le problème...

— Cependant, si tu veux prévoir pour moi, et par conséquent pour tous ceux qui ont des inclinations pareilles aux miennes, qui peut t'en empêcher ?

— Personne. Mais tu prétendais prévoir pour tous, et c'est ce que nous critiquons. Le lendemain de la Révolution, tout homme conviendra de n'obéir à personne, comme de ne commander à personne. Chacun s'entendra avec des camarades pour tirer le meilleur parti des forces civilisées qui seront mises à sa disposition.

— Il faudra pourtant des règles.

— Celles que les circonstances indiqueront..., et toujours par l'entente des individus comme des groupes...

Beyssières écoutait cette discussion d'un air sombre. Il se mit à dire :

— C'est évident ! Ce n'est pas par des doctrines et de l'économie politique qu'il faut se préparer... L'heure actuelle est aux énergiques. Ce sont les hommes d'action qui feront l'avenir, et non les bavards qui veulent donner la recette de la société future...

— Pardon, fit un cordonnier théoriste, que les hommes d'action prennent leur part! Mais quant à nier les hommes de pensée, c'est comme si un navigateur jetait la boussole à la mer.

— Avec ça que les hommes de pensée sont la boussole!... Il n'y en a pas trois d'accord!... Un navigateur serait propre avec une demi-douzaine de boussoles qui marqueraient toutes un nord différent!

— Ne parlons pas de boussoles! fit un grand garçon larveux, d'une voix plaintive, c'est kif-kif. Les philosophes ont fait leur besogne; je ne veux pas les rabaisser! Mais on peut bien voir qu'au jour d'aujourd'hui il n'en manque pas des théoristes qui écrivaiient sur l'idée! Le compagnon Beyssières a raison de dire que c'est les hommes d'action qui manquent.

Une voix blanche, mais ferme et sonore, répondit :

— C'est la vérité même.

Celui qui approuvait ainsi, homme de plume et de dialectique, était considéré comme un des cerveaux puissants de l'anarchie. On attendait de lui un livre considérable contre les doctrines des grands théoriciens collectivistes. Il se leva du fond de la salle et s'avança, lourd, le teint hâve, les yeux tristes :

— Il y a un ou deux livres à faire à l'heure ac-

tuelle : ils se feront. Quant à la polémique, sans doute, ceux qui sont nés pour écrire ne feront pas mal de la continuer. A chacun selon ses goûts et ses aptitudes, la machine n'en sera que mieux graissée. Seulement, comme l'a fort bien dit le citoyen Lefort, les raisonneurs ne manquent pas. On peut être sûr que leur besogne sera faite et bien faite. Les hommes d'action, surtout les hommes d'action perspicaces, sont autrement rares.

Il parlait la tête basse, examinant le bout de ses doigts, à cent mille lieues de ses auditeurs. Beyssières s'écria, le cœur moins triste, presque enthousiaste :

— C'est bien ce que vous dites là, Vigier !

Le théoricien poursuivit, au milieu du silence frémissant qui s'était fait de proche en proche :

— L'indécision est le caractère de nos milieux parisiens ; les philosophes de cabinets de lecture nous apprennent qu'il en est ainsi parce que nous sommes trop compliqués. Cela ne tient pas debout. Un Anglais est bien plus compliqué qu'un nègre, ou même qu'un Arabe : il est beaucoup plus énergique et décidé. Nous sommes veules, camarades, parce que le milieu a été perverti... parce que Paris est le lupanar de l'Univers. Notre indécision cessera le jour où l'on aura purifié l'atmosphère, et cela ne se fera que par l'action des hommes d'énergie. Ceux qui oseront s'attaquer

directement aux pouvoirs établis, ceux qui se risqueront à menacer la bourgeoisie au fond de ses repaires, ceux-là seront les vrais régénérateurs du monde... ceux-là mériteront supérieurement les éloges des opprimés... Ah ! je sais bien qu'il est dur d'en arriver là ! L'humanité s'endort sur des paroles. L'humanité s'habitue aux critiques des révolutionnaires. L'humanité perd patience à force d'entendre répéter la même chose et de voir que rien ne se fait. Le lendemain d'un acte énergique, les arguments ont bien plus de force, les espérances bien plus d'éclat. Ceux qui dormaient dans leur misère et qui s'en laissaient mourir lèvent la tête et se remettent à croire que le malheur n'est pas éternel, qu'un changement est possible. Ils s'informent, ils comprennent, ils s'agitent. De tout temps, l'excès de parole fut considéré comme une faiblesse ; il y a mille proverbes là-dessus ! Un peuple de raisonneurs finit par devenir idiot en pratique. Quoi de plus bête qu'un parlement ? Et nous aussi, à force de parler à vide, ne devenons-nous pas un parlement ?

— C'est évident ! fit le petit bossu... Mais la violence à son tour amène des répressions et nous crée plus d'ennemis peut-être qu'elle ne nous fait d'amis.

— Les ennemis valent mieux que des indifférents et des railleurs. Ce qu'il y a de pire, c'est

qu'on nous discute avec modération, en se moquant de nous. La violence est fâcheuse, mais quoi ! elle est indispensable. Jamais, jamais, l'humanité n'a cru à de simples paroles. Les révolutionnaires bourgeois l'ont bien compris : ils ne se font pas faute de glorifier leurs coupeurs de têtes. Méditez bien ceci : « Quelques actes de violence bien conçus feront plus pour la cause anarchiste que les plus beaux livres. » Je tiens à le dire, d'autant plus que je n'ai pas les qualités des hommes d'action.

Son succès fut considérable. Une atmosphère de fanatisme, de revanche, de colère, s'était élevée, avec un retour de foi chez les plus sceptiques, et cela surtout par la qualité de l'orateur, homme de sang-froid, de mouvement ralenti, dont la sincérité paraissait au-dessus de tout conteste. La haine agita ceux qui avaient souffert la prison ou la misère. La vision d'une hécatombe bourgeoise, de la terreur des parlementaires et des magistrats domina de haut la vision du bonheur de l'humanité.

Robert, au bord même de l'acte, participait plus que les autres à cette émotion. Son ardeur était sombre, taciturne, approfondie, avec quelque dédain pour les compagnons. Il alla près du théoriste et dit, les yeux brillant d'un éclat insoutenable pour les yeux studieux de l'autre :

— Vous m'avez fait du bien !... Vous entendrez tous parler de moi, bientôt !

Cela jeta du froid. Les visages devinrent vagues. Seuls, quelques jeunes, quelques fanatiques approuvèrent avec franchise. Le théoriste, plus que d'autres, se sentit troublé, ennuyé. Il s'appliqua à n'en laisser rien paraître :

— Vous combinez quelque chose ?

— C'est mon secret. Qui vivra verra !

Dans la rue, il rêva fiévreusement à ce qu'il venait d'entendre. Sa volonté était accrue, la fatalité de l'attentat moins amère. L'orgueil soufflait aux recoins de son âme. L'espoir de n'être pas oublié, d'être glorifié par les anarchistes avait repris vigueur.

Il épiait dans la nuit les monuments près desquels il passait, personnifiant la misère humaine dans l'Hôtel de Ville, la Tour Saint-Jacques, le Palais de Justice, la Sorbonne, le Panthéon. Il tint ce soir Paris dans sa main, d'une manière aiguë, sournoise, qui le faisait ricaner à la vue des sergents de ville.

Quand il fut chez lui, il vérifia sa malle, retrouva la bombe avec attendrissement. La nuit était presque douce. Par sa petite fenêtre, il contempla les jardins vagues, et, se souvenant des bonheurs qu'il avait frôlés, encore sa maîtresse, son enfant émurent sa rêverie. Ah ! que certains soirs, près de

la cendre du foyer, avaient été délicieusement paisibles, nimbés de songes, embaumés de projets. Pauvre petit, pauvre femme, comme ils seront abandonnés !

Il entendit distinctement leurs voix et leurs paroles. Une pitié affreuse le mordit, l'obscur souhait que tout ne fût qu'un cauchemar. Mais la force qui le tenait était invincible. Elle le ramena vers l'orgueil, la haine et la revendication. La clameur de mille journaux chanta son triomphe, en maudissant son attentat. L'âme du fanatique reprit l'empire sur l'âme du père et de l'amant ; les abstractions balayèrent la tendresse. Il se répéta les paroles du théoriste :

— Ceux qui écrivent ne manquent pas. Les hommes d'action, surtout les hommes d'action perspicaces, sont autrement rares !

Derrière les nuages épais et tièdes, on sentait courir un croissant de lune. Les jardins vivaient faiblement de la vie nocturne, de la vie d'attente. Encore l'anarchiste vit passer le bonheur et encore la fatalité. Et quand il ferma la fenêtre, ce fut comme s'il fermait la dernière incertitude de sa destinée.

XXI

Beyssières fit la dernière retouche à sa bombe, puis il écrivit trois lettres d'une écriture calme et nette. Elle étaient adressées à sa maîtresse, à M^{lle} d'Ermeuse, à Freyle. Il n'y faisait aucune allusion à son acte, mais se montrait tendre et solennel.

Quand cela fut terminé, il fit sa toilette, aussi élégamment que le permettait son pauvre attirail. Il mit une chemise blanche, un petit nœud, enleva des taches à son paletot et son chapeau, brossa longuement. L'œuvre délicate, ce fut d'équilibrer la bombe. Il l'inséra, avec des précautions minutieuses, dans une ceinture de flanelle bleue, contre son ventre. Le gilet, boucle desserrée, fermait difficilement et montrait une proéminence : il fallut rapporter les plis de la ceinture. D'ailleurs, quand il eut endossé le pardessus clair, assez ample, rien de suspect ne se décela. Il semblait quelque commis, propre, un peu élimé, pareil à mille autres, sauf l'éclat

violent des yeux. Il se contempla dans la glace verdissante, marcha de long en large, inquiet du naturel de ses allures.

Dans la rue, il jette un dernier regard, presque attendri, sur l'hôtel où il a vécu les émotions du complot et, selon la règle, cette noire existence de Robinson vengeur paraît alors regrettable. La logeuse aux yeux perçants, dont il eut tant de méfiance, et qui, au fond, était moins curieuse que la plupart de ses congénères, l'attendrit au point qu'il regrette de ne pouvoir lui faire ses adieux.

Mais ses pensées se fixent sur le péril formidable :

— Si je tombais !

Membres fracassés, lambeaux de chair, entrailles éparses, un faux mouvement fait de lui la seule victime. Aussi avance-t-il posément, avec une sensation molle, insupportable, à la plante des pieds, évitant les marcheurs, ne franchissant les chaussées qu'aux zones tranquilles. L'itinéraire le préoccupe : prendra-t-il le tramway Châtillon-Saint-Germain-des-Prés ? Non, il faut brouiller les traces. Il marche vers les Invalides, le Champ-de-Mars, il monte en tramway jusqu'au pont de l'Alma, descend le long de la Seine, hésitant entre un bateau et le train Louvre-Versailles. L'heure avance, il se décide, vers Grenelle, pour le train.

Dans le premier omnibus, trop préoccupé du dépistage, il avait un peu oublié le péril. Ici, en

route pour la dernière étape, il observait le petit monde pacifique emporté avec lui vers des futurs dissemblables. Un rien, et tous recevaient l'épouvante et la mort ! Cette idée rendit extraordinaires les faces des commères ou des jeunes dames mollement inclinées. Ainsi la vie : mille pièges intangibles, effroyables, lamentables, aperçus soudain à la minute fatidique. Et conducteur ramassant sa recette, vieillard endormi, charmante fille aux yeux de pierreries, furent des images de lanterne magique dissipées en un mouvement.

— S'ils pouvaient voir... s'ils pouvaient voir... sous ma ceinture !

A force de le répéter, il en eut l'angoisse ; il sembla que leurs regards allaient pénétrer le mystère :

— Si mes vêtements étaient en verre ! Drôle, ce peu d'étoffe qui cèle un cataclysme.

L'omnibus vint au long du jardin des Tuileries. La tempe de Beyssières sua, il ne vit plus le danger de ses compagnons, ni le sien même ; la terrible approche le saisit tout entier. Encore un quart d'heure, et il gravira là-haut, il choisira la place, il... Il descendit, tremblant, à la station du Louvre.

C'est tout machinalement qu'il passa par le Pont des Arts, par la rue de Seine, jusqu'à la hauteur du boulevard Saint-Germain. Sa tête était vide,

vertigineuse ; il percevait le passage des gens et des voitures comme un défilé lointain, sinistre, entrevu par une fenêtre de prison. Mais, au boulevard, la vie redevint horriblement précise. Il ralentit son allure, qu'il avait d'instinct hâtée, respira fort, avec peine, comme un cardiaque, et il profitait de tous les prétextes d'arrêt : Saint-Germain-des-Prés, Saint-Sulpice, les Imageries religieuses. Parfois, prenant une décision, il marchait vite, mais guère plus d'une vingtaine de pas. Il atteignit enfin la rue de Tournon, il se trouva devant la façade du Luxembourg.

Il n'y avait plus qu'à entrer, à monter, à agir : ses jarrets plièrent, il *sentit* la racine de ses cheveux.

XXII

Il traversa lentement la grande cour. Elle lui parut immense, sous le ciel clair de mai, et vieille de mille ans. Puis, le vestibule plein d'ombre, des hommes en bicornes et gilet pourpre dont les regards dormassants le troublaient, des portes vitrées, un double escalier, un couloir, un vestiaire, — et il se trouvait dans la tribune publique de droite. Le nombre des spectateurs l'étonna : il apprit bientôt qu'on attendait une interpellation du pasteur protestant Bérend sur la décence des trottoirs.

D'instinct, il se réfugia dans le coin d'ombre, derrière le chapiteau vieil or. La salle se montra confuse, et telle, pourtant, qu'il n'en pourrait plus perdre jamais le souvenir. Vagues peintures murales, statues claires, horloges jumelles qui marquent ensemble les minutes fatidiques, président assis devant un cortège de figures blanches, sénateurs épars sur les sièges rougeâtres, c'est un

monde fantastique dans la lumière poudreuse, et il semble à Robert avoir assisté déjà à cette même séance, en des temps indéfinis, aux limbes de sa vie.

Quelque détail, au hasard, accroche son attention : un huissier à chaîne portant des papiers à travers l'hémicycle, un sénateur remuant ses paperasses, un officier de cavalerie penché à la galerie de gauche.

Un vieil homme chauve est à la tribune. Il enfle ses phrases contre la ville de Paris et le système du tout à l'égout. Il anathématise la puanteur et l'épidémie s'abattant sur la ville, menaçant les campagnes. Il pleure les vallées claires, flétries par les captages, il dit la soif inextinguible du colosse parisien buvant les sources charmantes, les délicieux rivières, les champs fertiles, les forêts vertes et les brillants pâturages...

De-ci de-là, Beyssières happe une phrase, laisse à demi s'envoler la folle au pays des sphinx, cependant que la réalité tragique glace son cœur, bruit entre ses tempes.

Un autre vieil homme à la tribune, un autre encore, enfin l'àpre Bérend. C'est une barbe jaunie, une petite silhouette ferme sous une grosse tête biblique, un geste qui sème automatiquement dans l'espace. La salle s'est emplie, mais beaucoup plus à gauche qu'à droite ; et tant de vieilles têtes

chauves, argentées, grises ou teintes, apitoient l'anarchiste.

Bérend a débuté :

— ... Messieurs, nos femmes, nos filles, nos fils adolescents exposés à ces honteux spectacles... certaines rues tellement polluées qu'on ne peut plus y conduire une famille dans la crainte d'une promiscuité infâme, dans la peur d'entendre des propos immondes, tel est...

— C'est la minute. *Il le faut*, pensa Beyssières.

Un regard encore sur les faces blanches ; un frisson qui lui fait claquer des dents... A peine s'il pense. Ses nerfs parlent infiniment ; tout est tempête, ténèbres, désordre... Et il déboulonne, avec des doigts raides, son pardessus, il *la* tête, il *la* tient, et tout d'un geste, *la* tirant, *la* soulevant, il *la* projette d'un bras ataxique. Sa main heurte une volute, le mouvement se brise... *elle* tombe sur une saillie, ricoche... Il pense avec la soudaineté de la foudre :

— C'est fait !

Et tout se passe dans la même fraction de seconde : l'éclair, la détonation sèche, stridente, brisante, une vapeur fumeuse. Puis, des clameurs, des chutes, des plaintes, des rages, la fuite épouvantée des tribunes, des galeries ; et la voix du président :

— Messieurs, la séance continue !

Beyssières s'est précipité ; il *voit* qu'il a été *vu*. Mais, dans la panique, il se glisse, saisit un chapeau qui n'est pas le sien, passe devant le vestiaire avec des femmes hurlantes, des hommes farouches, bondit par le double escalier :

— On ne me voit plus, pense-t-il avec fièvre.

Une espérance tremblante le tord, avec des angoisses insupportables. Il se jette dans le couloir, pêle-mêle avec cinquante personnes. La porte vitrée est fermée, gardée par un soldat. Quelqu'un enfonce un carreau : Beyssières crie avec fureur :

— Ouvrez ! On ne peut nous laisser mourir ainsi !

Il secoue la porte, le soldat croise la baïonnette.

— N'essaie pas de passer ou je te troue la peau du ventre !

D'autres soldats sont venus. Partout les issues sont barrées, et ces précautions mêmes refoulent la panique. Les cris des fuyards et des furieux cessent ; on n'entend plus que la clameur plaintive des blessés. Beyssières, demeure immobile. Il est sans crainte et sans espoir. Son corps est comme un corps de pierre où la pensée va et se répercute, vertigineuse, sans suite, simultanée. Il a conscience qu'on organise la sortie, qu'on l'emmène avec d'autres, qu'on va l'interroger. Et dès qu'une voix lui parle, il recouvre un sang-froid fantomatique :

— Votre nom ?

— Pierre Laroque.

— Profession.

— Employé.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je voulais voir.

— Vous ne connaissez personne ?

— Si, M. Coulon, secrétaire de M. le sénateur Derville.

— On va voir ! Qu'on garde monsieur...

— J'ai un rendez-vous à six heures ! s'écria Beyssières.

— C'est bon... Pas le temps... On verra !

— Je vous dis que j'ai un rendez-vous à six heures ! reprit l'anarchiste, feignant l'exaspération.

Déjà il était entraîné, avec une demi-douzaine de compagnons, sans que, d'ailleurs, on parût le soupçonner. Il regarda, d'un œil vague, s'écouler la foule. Puis, vinrent les blessés, soit sur des brancards, soit simplement soutenus. Un mélange d'orgueil, de regret, de compassion, comprima la poitrine de l'anarchiste. Il se dit, mais sans que le sentiment accompagnât la pensée :

— Si ce n'est que des riches, peu importe !

Ensuite, il demanda à ses gardiens :

— Est-ce qu'il y a des morts ?

— Non. Il y a quelques blessures graves, dont on ne peut pas répondre.

— C'est dommage ! dit Beyssières en baissant la tête.

Cette exclamation n'était pas menteuse : après le vertige, la tristesse dominait son être. Il n'eut pas le temps d'élucider ses impressions. La foule était sortie ; on emmenait pêle-mêle les prisonniers.

— J'ai un rendez-vous à six heures ! répéta Beyssières, continuant à feindre l'impatience.

L'officier de paix haussa les épaules :

— Personne ne vous reconnaît !... Que voulez-vous que je fasse ?

— Je suis décidément perdu ! pensa l'anarchiste.

Le mensonge allait être confondu, faire en un instant du suspect un accusé. Il tenta de construire un système de défense. Les idées ne lui manquaient point : elles étaient, au contraire, surabondantes. Il n'arrivait ni à les fixer, ni, surtout, à les mettre en ordre. Son nom, son domicile, l'emploi de son temps, tout présentait un écheveau inextricable. Chacune de ses réponses serait inévitablement absurde : dès lors, à quoi bon réfléchir ?

Le plus simple était de s'enfermer dans le silence, sous le prétexte opiniâtre et bête d'un secret ; mais ce silence, immédiatement tourné contre lui, l'abriterait bien peu d'heures, à supposer

encore que l'un de ceux qui l'avaient vu jeter la bombe ne le reconnût point.

— Eh bien ! quoi, je suis perdu ! Ne le savais-je donc pas ? N'y étais-je pas préparé ! Il s'agit de faire bravement face au destin ; tout le reste est vanité !

XXIII

Devant le commissaire, vieil homme brutal et perspicace, dont les questions se succédaient rapides, Beyssières se raidit, très ferme, âpre, la voix métallique :

— Votre nom ? votre âge ?

— Pierre Laroque. Trente ans.

— Votre profession ?

— Employé.

— Chez qui ?

— Hors d'emploi.

— Avez-vous des papiers ?

— Je n'en ai pas ici.

— Votre domicile ?

— 26, rue Letort.

— Votre dernière place ?

— Chez M. Baron, à Versailles.

— Qu'est-ce que vous faisiez au Sénat ?

— Rien. On attendait une séance intéressante.

J'ai voulu voir.

Le commissaire le regarda fixement, faisant

l'œil, cet œil auquel prétend le moindre rat de police. Beyssières ne s'en troubla point, toute sa nature frondeuse brusquement tournée à la lutte.

Le commissaire reprit :

— Où demeure M. Baron?

— Rue Mademoiselle, 17.

— Bon. Qu'est-ce qu'il fait?

— Commissionnaire en cafés, denrées coloniales, vins et liqueurs.

— Voyez au *Bottin*, dit le commissaire.

Beyssières sourit, sachant que le nom existait : un de ses camarades avait été employé chez Baron.

— Que savez-vous de l'explosion? demanda soudain le commissaire, en refaisant *l'œil*.

— Je n'ai rien vu... j'ai entendu la détonation, j'ai voulu sortir avec la foule, j'ai été arrêté... et je vous prie de me relâcher tout de suite, car j'ai un rendez-vous à six heures.

— Quel rendez-vous?

— De ceux dont on garde le secret pour soi! répondit l'anarchiste d'un air fat... Je vous en prie, rendez-moi la liberté. Tout cela est extrêmement ennuyeux!

La physionomie, l'accent furent si naturels, que le magistrat, s'y laissant prendre, répondit avec politesse :

— Mon devoir est de vous garder jusqu'à ce

que nous ayons la preuve de l'exactitude de vos allégations... je vais faire téléphoner à Montmartre...

En ce moment, l'officier de paix qui avait amené les prisonniers s'avança :

— Monsieur me disait qu'il espérait trouver le secrétaire d'un sénateur.

Les jarrets de Beyssières faiblirent. Sa réponse fut toutefois assez ferme :

— Oui. M. Coulon... secrétaire de M. Derville ; j'ai fait de la copie pour lui... j'espérais le rencontrer...

— Ce monsieur est parti ce matin en voyage.

« Aurais-je mon étoile ? » songea Robert, qui réussit à simuler le désappointement :

— Ah ! c'est donc une fatalité !... Il est six heures ; laissez-moi partir, je vous en supplie ! Je jure de revenir avant neuf heures !

— Je ne demanderais pas mieux... mais mon devoir est formel !

— Mais monsieur !

— Que voulez-vous que j'y fasse ?... Attendez !...
A un autre !

Beyssières voulut insister, mais déjà le commissaire commençait un nouvel interrogatoire, faisant l'œil à un pauvre petit homme vert d'émotion, qui, bien plus que l'anarchiste, semblait un coupable.

— Votre nom?... Votre profession ?...

— Auguste Marchand, rentier...

Beyssières fut invité à passer dans une pièce voisine. Il s'assit sur une mauvaise chaise craquante, en compagnie de quelques individus à la mine sournoise. Il se sentait très ferme, animé à la lutte, résolu à disputer les positions ligne à ligne. Cela sans espérance — à part cette espérance abstraite qui persiste jusqu'à la mort. Il lui parut méritoire de rendre la tâche pénible à la magistrature, de retarder l'heure du jugement, d'obscurcir chaque phase de l'instruction.

Tandis qu'il méditait, s'interrompant parfois pour regarder la cellule triste et sombre, la porte s'ouvrit, une voix l'appela par son faux nom. Il se retrouva devant le commissaire qui, assombri, avec une expression farouche, une malice redoutable dans l'œil :

— Vos renseignements sont faux !... Vous n'habitez pas rue Letort.

Et projetant la tête, l'œil affirmatif, foudroyant :

— Malheureux, c'est vous qui avez commis l'attentat !

Beyssières ne put entièrement fermer sa physionomie. Ses paupières tressaillirent.

— C'est vous ! répéta la voix péremptoire.

Si le magistrat avait quelque aspect ridicule, ce ridicule n'existait guère pour le prévenu. Beys-

sières se troubla ; le cri de l'aveu monta dans sa poitrine. Mais d'un effort terrible :

— Quelle bêtise !

— Vous avez pâli !

— La belle affaire !... Cela prouve que je manque de sang-froid... Qui n'en manquerait à ma place ?

— N'aggravez pas votre situation par des mensonges ! dit machinalement l'autre.

Cette phrase fit sourire l'anarchiste. Le commissaire, qui attendait le juge d'instruction, trépидait à l'espoir d'arracher l'aveu. D'un ton plus doux, presque paternel :

— Vous ne pouvez que perdre à vous enfermer dans un système de dénégations qui sera vite percé à jour. On vous tiendra compte de la spontanéité des aveux.

« Tu espères de l'avancement », pensa l'anarchiste.

Et, à voix haute :

— Je ne puis pourtant pas avouer ce que je n'ai pas fait.

— Alors pourquoi ces faux renseignements ? Pourquoi cacher votre identité ?

— J'ai mes raisons.

— Oui, malheureux, vous avez vos raisons : vous êtes coupable !

— Vous verrez, plus tard, combien vous vous trompez.

— Vous vous cachez cependant.

— J'ai mes raisons !...

A mesure qu'avancait l'interrogatoire, Beysières sentait revenir son audace. Il dominait le magistrat de par son crime même, prévenu de grande envergure, numéro sensationnel des prétoires, acteur par qui les juges atteignent la renommée. Les petites tyrannies se tairont en sa présence. Plus il sera hardi, malicieux, volontaire, plus il bénéficiera d'égards instinctifs. Tous les dédains accumulés sur les gringalets du délit et les innocents pitoyables se transformeront en déférence.

Et déjà le commissaire, par l'impression grandissante de la culpabilité, prenait une voix de nature, faisait moins l'œil. C'est presque en suppliant qu'il reprit :

— Il vaut mieux, croyez-en mon expérience, avouer tout de suite... Non seulement on acquiert des droits à l'indulgence, mais on est comme débarrassé d'un grand poids.

— Et lorsqu'on n'a rien à avouer ?

— En ce cas, on n'a rien à cacher non plus.

— Cela dépend ! répliqua Beysières.

Et il subit *encore* la tentation profonde de l'aveu.

Un silence, puis, un bruit de voix dans le couloir. La figure du commissaire se rembrunit, pour prendre un air d'obséquiosité souriante à

l'entrée de deux messieurs à favoris. L'un d'eux, dirigeant vers Robert un visage malsain, dédaigneux :

— Le prévenu ?

— C'est le seul qui n'ait pu donner de preuves d'identité.

— A-t-il été reconnu par quelqu'un ?

— Aucun témoin ne s'est encore présenté.

— C'est bon !... A-t-il fait des aveux ?

— Non.

Le juge d'instruction se mit à son tour à faire l'œil, mais un œil triste, éteint, noyé :

— Votre intérêt est de ne pas persister dans un système de dénégations toujours défavorable aux prévenus.

Beyssières, âpre :

— On ne peut pas avouer lorsqu'on est innocent.

Le juge répéta terme à terme la phrase du commissaire :

— En ce cas, on n'a rien à cacher !...

— Qu'en savez-vous ?

— A moins que vous n'ayez quelque crime antérieur sur la conscience.

— Ni crime, ni délit.

— Ce serait de la folie pure !

— Ou un intérêt privé.

Beyssières s'attendait à être plus contraint

devant le juge que devant le policier. Ce fut le contraire. Outre qu'il s'aguerrissait à chaque minute, le visage du magistrat, son œil clignotant, sa voix faible, lui inspirèrent quelque dédain. Il conçut l'inutilité des concessions, préféra la bravade et le mépris comme une source de jouissances, comme le seul divertissement qui demeurerait à l'homme retranché de parmi les hommes.

— Un intérêt privé ? fit le juge, avec un sourire ironique.

— Vous n'avez point à vous moquer ! dit rudement Beyssières. Votre métier est d'interroger, de chercher, de trouver... et de rester impassible.

— Prévenu, vous aggravez votre situation ! fit l'autre, furieux d'être humilié devant le commissaire.

— C'est vous qui aggravez... en exerçant mal votre profession.

— Prévenu, prenez garde à vos paroles !

— Et vous aux vôtres.

— Faites reconduire l'accusé, dit le juge.

— Pauvre diable ! s'écria Beyssières.

L'anarchiste venait de disparaître, lorsqu'un agent annonça deux témoins. On s'empressa de les introduire. Ils prétendaient avoir vu lancer la bombe.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venus faire cette déclaration plus tôt ? fit durement le juge.

— Parce que nous n'avons pas aperçu l'auteur de l'attentat parmi les personnes arrêtées... Nous avons cru qu'il s'était enfui et nous avons accompagné des amis blessés à leurs domiciles.

— Vous avez très mal agi ! reprit le magistrat avec un redoublement de morgue, et vengeant sur eux sa dignité compromise par l'attitude de Beyssières... Votre conduite est coupable au dernier point ; elle aurait pu induire la justice en erreur, être cause de la relaxation du prévenu !

Les témoins baissèrent la tête, intimidés.

— Nous ne savions pas ! balbutia le moins craintif.

— Il fallait savoir !... De pareilles étourderies sont la source de grandes catastrophes. Enfin ! croyez-vous pouvoir reconnaître le prévenu ?

— Oui, monsieur.

— Décrivez son aspect.

— Un homme pâle, de taille moyenne, avec un pardessus noir et un chapeau rond...

— Un chapeau rond ? fit le commissaire. En êtes-vous bien sûr ?

— Parfaitement sûr, monsieur.

— C'est étrange ! fit l'autre, qui ne s'avisa pas alors que Beyssières avait bien pu changer de coiffure dans la bagarre.

Le juge, qui avait vu Robert tête nue, demanda :

— Quel chapeau avait donc notre homme ?

— Un haut de forme ! fit le consterné commissaire.

Le juge prit un air ironique, mais l'idée de substitution ne lui vint pas davantage.

— Qu'on le confronte tout de même avec les témoins !

On réintroduisit l'anarchiste, à qui, cette fois, on avait remis son chapeau.

— Reconnaissez-vous le prévenu ? demanda sévèrement le juge.

Les témoins examinaient Robert d'un air de doute. L'un d'eux se mit à dire :

— La figure ressemble... sans que je puisse rien affirmer de positif... Ce qui est sûr, c'est qu'il ne portait pas ce chapeau !

— Vous dites cependant que la figure ressemble ?

— Parfaitement... Mais je puis me tromper... je l'ai à peine entrevu une demi-minute de face.

— Et le pardessus ?

— Il y a tant de ces pardessus-là... celui-ci me semble un peu plus clair... La lumière n'est pas la même ici que là-bas !

Tout à coup, le commissaire s'écria :

— Ce chapeau n'est pas à votre tête !

L'anarchiste put réprimer le saisissement que lui causa cette apostrophe ; il se contenta de répondre, dédaigneux :

— Je l'ai depuis dix mois !

Son cœur battait, non de crainte, mais de l'émotion des joueurs pressés par l'adversaire.

— Voyez la marque ! dit le juge, haussant les épaules, enclin à croire que Beyssières n'était pas le coupable, fâché aussi de n'avoir pas le premier émis l'hypothèse d'une substitution.

« A. Semard, 45, rue Lafayette, carrefour Drouot », lut le commissaire.

L'anarchiste rêva d'abord à quelque ruse, puis il résolut de laisser agir la police et le hasard. Dévisageant tout le monde avec mépris, il grommelait :

— Quelqu'un qui doit bien rire, c'est le vrai coupable !

Une rage suraiguë le saisit contre les témoins, une brûlante ardeur vengeresse ; leur intervention lui parut ignoble, inexpiable. Il cria furieusement :

— Mais regardez-moi donc, misérables !... Regardez-moi comme des hommes et non comme de lâches mouchards qui accusent un innocent. Me reconnaissez-vous, oui ou non... vous surtout qui prétendez que ma figure *ressemble*...

Cette sortie fit naître des doutes plus sérieux dans l'esprit des témoins et du juge ; elle ne changeait en rien l'état d'esprit du commissaire.

— Monsieur, répondit poliment l'homme interpellé, je n'ai pas prétendu vous reconnaître... J'ai

même manifesté des doutes sur la nuance de votre pardessus et déclaré que le coupable portait un chapeau rond... mais enfin, il est incontestable que vous lui ressemblez !

— Vous en avez menti ! cria Beyssières, avec toute l'apparence de la fureur, alors que sa rancune venait de s'évanouir.

— Prévenu, ménagez vos expressions, ne put s'empêcher de dire le juge d'instruction. Vous continuez à vous compromettre...

— Je ne vous parle pas ! interrompit Beyssières.

Le magistrat se mordit la lèvre. Le passage à tabac de l'anarchiste lui fut une image agréable.

— Emmenez l'accusé, fit-il d'un ton sec... La confrontation est terminée... Les témoins se tiendront à la disposition de la justice.

Beyssières se retrouva, dans le corps de garde, parmi les individus louches, qui commençaient à le regarder avec faveur :

— C'est vous qui avez fait le coup ? demanda un voisin à mi-voix.

L'anarchiste haussa les épaules, et répondit froidement :

— Si c'était moi, croyez-vous que je vous le dirais ?

— Je suis pas un mouton... j'suis Camus, l'Roupilleur de la Glacière !... Si t'as fait le coup, t'es un homme !

Beyssières, offensé du tutoiement, regarda le Roupilleur avec colère. Mais l'éloge ne lui déplut pas.

— J'suis anarchisse, chuchota le Roupilleur...
Mort aux vaches !

Le Roupilleur avait un visage endormi, origine probable de son surnom, mais où suait une telle canaillerie que Beyssières détourna la tête :

— Je ne vous comprends pas !

— T'es un bourgeois, alors. Mince de rigolade. I'vont t'esquinter, mon petit père.

— Vous ferez bien de me laisser la paix, camarade.

— Je t'déclare pas la guerre... surtout si c'est toi qu'as fait le coup !

— Ce n'est pas moi ! laissez-moi tranquille... J'ai besoin de réfléchir !

Le Roupilleur le contempla d'un air moqueur, hocha longuement la tête, et très bas, entre les dents :

— Pas me la faire!... C'est toi!...

Beyssières eut un sursaut. Les yeux farouches menaçaient le malandrin. Dans l'humiliation noire, l'immense tristesse d'être côte à côte avec de vulgaires filous, il se mit à rêver, vaguement, à Jésus-Christ. Puis, un malaise physique, la faim, une faim violente, brutale, bestiale. Et songeant, par analogie, que son acte avait été accom-

pli au nom des affamés, cet acte parut d'autant plus absurde. Pris de l'angoisse des captifs, il revêcut, avec une sensualité vertigineuse, son repas de la veille. L'image d'une croûte de pain, mordue à pleines dents, fut une image de délice et de désespoir.

Il se leva, il hurla :

— J'ai faim !

— Ah bien ! fit le Roupilleur en riant, c'est qu'y a rien pour vous creuser l'estomac comme ces sales boîtes-là !

Beyssières se mit à frapper du pied ; un agent parut :

— Dites donc, vous, là-bas, pas de rouspétance, ou sinon !

Le ton était rude, dédaigneux, menaçant. L'anarchiste entrevit que l'autorité des subalternes serait plus redoutable que celle des chefs. Toutefois, il ne céda point ; il reprit avec véhémence :

— J'ai faim !

— Ah ! c'est vous, fit l'agent d'un ton goguenard... Eh bien ! si ça vous convient, vous pouvez faire venir un morceau du restaurant... A moins que l'ordinaire ne vous plaise mieux : en ce cas, je vous conseille d'attendre. Le panier à salade va venir dans une petite demi-heure.

— Qu'on me fasse chercher un bifteck aux pommes, beaucoup de pain et du vin.

— On va vous commander cela... et tâchez voir de vous tenir tranquille!

— Il est pu gueulard que méchant, fit le Roupilleur quand l'agent eut disparu... J'le connais!...

Et voyant que Beyssières accueillait moins sèchement ses avances.

— Combien qu'y a sauté ed'bourgeois à ton affaire?

— Je n'en sais rien.

— Ben cinquante?

— Je ne les ai pas comptés.

— T'es rien gniaf, Polydore!... si t'as fait le coup, ça doit être pour l'épate, car tu dois fichtrement avoir le cœur à la manque!

Cette observation frappa Beyssières, et le fit rougir. Pourquoi, dans la misère du monde, mépriser ce voleur, victime de la fatalité des faux points de départ? Et revenant à l'indulgence anarchiste pour les criminels :

— Croyez-vous, dit-il au Roupilleur, qu'on ait le cœur à la causerie dans ma situation?

Le Roupilleur, sans rancune, répondit d'un air aimable :

— C'est jusse..., t'as pas l'habitude..., excuse ma bavarde!

Déjà l'on apportait le bifteck et les pommes de terre. La faim chassa toute autre sensation. Beysières, d'une sensualité gloutonne, hâtive, dévora.

Ce fut comme un degré de plus vers l'avilissement.

A peine ce lunch expédié, on le ramenait dans le bureau du commissaire; le juge d'instruction et son greffier étaient partis :

— Eh bien! le propriétaire du chapeau est retrouvé! fit le magistrat avec politesse. Une preuve de plus contre vous! Pourquoi vous obstiner, voyons... vous ne pouvez qu'y perdre!

Il regardait l'anarchiste d'un *œil* engageant et presque corrupteur :

— Le chapelier est un blagueur! fit Beyssières.

— Et le propriétaire du chapeau aussi?

— Le propriétaire du chapeau, mais c'est moi!

— Bien! reprit froidement le commissaire... On va vous transborder... Vous auriez mieux fait de tout me dire.

— Evidemment, si j'avais été coupable...

— C'est bon...

En ce moment, du dehors, un fracas de ferraille. Beyssières devina le panier à salade; la sensation la plus étrange de ce jour passa sur lui, souffle de déchéance, d'ignominie et d'horreur. Il n'eut pas le temps d'y réfléchir. Déjà, menottes aux poignets, on le faisait sortir. Dehors, la foule badaude, silencieuse. L'anarchiste se souvint du jour où il s'arrêtait rue de la Gaîté, devant le même spectacle. Hélas! dès lors, la main fluide et

funeste était sur lui, et la chaîne chaque jour accourcie.

Il entra lentement, tête haute, dans la triste voiture. Assis dans la pénombre, au bruit soubresautant des parois de fer, il eut un quart d'heure d'affreuse détresse. La mort pesa, et l'épouvante. Il vit close cette existence qu'il avait tant honnie, close la course libre sur la planète, tous les rêves, les vœux, les espérances qui accompagnent les plus humbles jours. Ah ! tout de même, être venu vivre... pour ceci ! Être l'épave qui traîne dans les prisons, le numéro qui peine au bagne, la bête esclave, à jamais attachée à la meule ! Ou pire... là-bas, dans l'aube... dans l'aube !...

La Machine monta vers le firmament... puis la marche au calvaire hideux, pieds ligottés, col nu, la chute sur la bascule, la tête roulant comme un projectile...

Tout apparaît vain, ridicule, funèbre. Il voit distinctement qu'il n'a rien sauvé. Son acte est une pauvre petite pierre chue dans le lac immense de l'humanité, et si la société est détestable, c'est qu'elle le doit être ; si la réforme peut venir, c'est en l'ourdissant dans les âmes, patiente et douce. Mais aux sanglantes tentatives les effets se détruisent, exemple pour les uns, horreur et résistance chez les autres. Surtout, il s'exècre pour avoir risqué sa propre vie, la seule minute

qui lui sera donnée, l'unique lueur sur le gouffre de l'Être. Il s'exècre étrangement, il songe que malgré tout, avec une volonté entière, il aurait pu se bâtir le petit refuge, la gentille forteresse, au sein des convulsions humaines. Tant pis pour les lâches, pour les imbéciles, pour tous ceux qui, par leur inertie, empêchent la réforme. Les généreux ne doivent que la lumière et non ces efforts exorbitants où sombre un destin. Ah! le petit clos tranquille dans lequel il eût pu s'abriter... quelques arbres, quelques fleurs, quelques songes... tout est fini, tout est mort, rien ne reviendra jamais plus!

Et ce lui parut stupide aussi d'avoir blessé, ou tué, au hasard. Presque à coup sûr, il avait atteint les moins riches, ceux qui vivent petitement, gens en boutique, menus rentiers, fonctionnaires, êtres amorphes, mais fond même de l'humanité :

— La morale, si vague, si confuse d'un bout à l'autre de la terre, comment l'exiger dans la folie des grandes villes, où tout vous jette au hasard?

Et le combat pour vivre, dont il justifiait son acte, en retour ne justifiait-il aussi ceux des autres? Il tenta cependant de s'y raccrocher.

— J'ai lutté... Après!

Oui, il avait lutté, mais avec une mise prodigieuse : sa vie! — en joueur fou qui prend exprès

la carte mauvaise, en soldat absurde qui n'a point de victoire à attendre !

Et de nouveau, la vision mortuaire, balayant tout sophisme comme toute vérité. Qu'importe le code de l'évolution ou celui de l'anarchie, la morale de Bakounine ou de Proudhon, de Spencer ou de Schopenhauer, d'Hartmann ou de Comte ! C'est vivre qu'il faut. Tout, mais non mourir, mais non s'avilir dans les bagnes, tout, mais non donner son essence même.

Et la Mort allait, venait, sous toutes les formes. Elle l'étouffait sous la terre, elle le vidait de son sang, elle le donnait à ronger aux bêtes, elle le froidissait sur une table de marbre, elle le découpait sous les scalpels ; elle le clouait entre les planches. Ah ! le souhait qu'aucune des victimes n'eût trépassé, qu'il gardât du moins le bénéfice des circonstances atténuantes. Il rêvait, glacial, sinistre, lorsqu'on vint l'extraire. Alors, à marcher, à faire quelques réponses brèves, il se sentit renaître. Son acte ne lui parut plus si vain, ni si ridicule. Le sentiment de l'héroïsme, l'orgueil de braver la justice bruirent en son cerveau. Et il se disait :

— Je suis un être d'exception, un sauveur, un des sacrifiés sans lesquels il n'y aurait aucun espoir pour les misérables, sans lesquels la société pourrirait pendant des millénaires, comme les immondes civilisations de l'Orient.

XXIV

M^{lle} d'Ermeuse parlait au jeune empereur, et lui, avec ses yeux couleur de mer, plus changeants que des opales, sa bouche dominatrice, son front dur, demeurait immobile, dans l'attention ou dans le rêve.

Elle avait tremblé d'abord, non devant l'homme, — car elle le sentait plus doux que son visage sévère, et plus près d'elle qu'un bourgeois en boutique, — mais devant sa puissance.

Et peu à peu elle s'enhardissait, disant :

— Les peuples, sire, ne peuvent plus vivre étroitement serrés dans leurs territoires. Une nouvelle âme leur est venue par ces fils légers qui les relient d'un monde à l'autre, et qui font qu'un même journal peut paraître, avec les mêmes paroles, dans le même jour, à Londres et à New-York. Les pensées ne sont plus éparses, elles se retrouvent simultanément à travers mille lieues. Les corps franchissent en un jour la longueur d'un grand empire. L'homme, par toutes les forces

physiques, s'est rapproché de l'homme. Les ténèbres qui séparent les êtres voisins se dissipent et les distances qui séparent les étrangers. L'action de faire tuer l'homme par l'homme devient plus cruelle et abominable pour toutes ces consciences rapprochées. Les esprits se lèvent contre la guerre; la guerre aura son terme. Et quel rôle, sire, que celui d'un empereur, héritier de la première puissance du globe, avançant d'un demi-siècle le jour de la paix universelle, obtenant de l'Europe qu'elle désarme, donnant à quatre cents millions d'âmes la douceur et la sécurité!

L'empereur avait écouté longtemps. Quoique son visage fût grave, il y passait toutes les impressions de sa nature, presque à l'excès complexe : bienveillance, négation, doute, orgueil, pitié ironique. Il interrompit enfin :

— Mademoiselle, ce ne sont pas les hommes, moins encore les souverains, qui ont institué la guerre. On peut ne pas l'aimer dans son cœur, mais elle ne saurait disparaître sans que, du même coup, disparaissent les plus hautes qualités du genre humain, et peut-être le genre humain lui-même.

— Chaque douceur nouvelle a accru la force de l'humanité, fit M^{lle} d'Ermeuse, tandis que son regard d'amour rencontrait les yeux hardis de l'empereur.

Frédéric Louis se mit à rire :

— Ah ! comment pouvez-vous à ce point vous cacher le spectacle réel des choses ! Ne suffira-t-il pas de contempler les actes de la race qui s'est élevée *jusqu'à ce jour* (il appuya sur les derniers mots) à la plus grande puissance effective ? Depuis le commencement du monde, autant d'êtres humains furent-ils condamnés au néant, pour faire place à d'autres, que dans la courte période de l'expansion anglo-saxonne ?

— Tous les peuples conquérants furent dévorés par leurs propres conquêtes !

— Oui, mais les autres n'ont-ils donc point péri ? Et ils ne goûtèrent ni une civilisation aussi intelligente, ni une prospérité égale... La guerre n'est pas, je le répète, d'institution humaine. Je pense qu'elle fut établie par la Volonté mystérieuse dont émanent toutes choses. Elle est, mademoiselle, une face de l'antique nécessité, mère de tous les progrès, sans laquelle la vie dormirait aussi immobile que la mort... La nature a voulu que l'être fût ennemi de l'être, que nul ne pût s'accroître qu'aux dépens du voisin. Un brin d'herbe prend la place d'un brin d'herbe. Un chêne étouffe un arbuste. Manger est une guerre, aimer est une guerre, naître est un acte d'hostilité, une mobilisation contre toute la nature...

Il se dressa. M^{lle} d'Ermeuse eut l'instinct que le

moment était défavorable pour l'interrompre. La face belliqueuse, les yeux rapides du Cavalier, s'emplirent de feu. On sentait la double descendance scandinave et saxonne, la jeune hardiesse qui se précipita sur l'Europe des premiers siècles avec un long cri de victoire et d'ivresse, tandis que toutes les églises suppliaient le ciel taciturne. Il reprit :

— Cela ne peut être injuste, puisque Dieu l'a voulu ! Sans doute, la charité est-elle plus grande pour être mêlée à l'éternelle bataille. Sans doute, la vertu en est-elle plus méritoire. Je ne le sais pas. J'accepte la volonté suprême. Mais ce que je sens bien, c'est que toutes les qualités magnifiques sont filles de la guerre. La générosité, l'héroïsme, l'abnégation, l'exaltation noble, l'énergie du cœur et la patience, le mépris du lucre, toute l'âme humaine est tendue dans sa gloire. Jamais les gens qui vivent paisibles par le travail ou par le commerce, par les arts ou par les sciences, n'ont connu la splendeur des devoirs militaires, depuis le sublime élan du chef précipitant ses troupes, déchaînant avec une immense volonté les forces vivantes, jusqu'au soldat abandonné au devoir, à la patience, en un ardent oubli de son humble unité... Et dans la paix même, cette grande force aristocratique donne un spectacle d'harmonie que ne saurait égaler aucune organisation civile.

D'abord emphatique, presque menaçant, il finit dans une douceur souriante, content de sa parole.

M^{lle} d'Ermeuse répondit avec humilité :

— Connaissez-vous, sire, la volonté divine ? Les choses de l'homme ont changé à travers les temps et beaucoup de ce qui était fatal jadis ne se fait plus aujourd'hui. Le glaive a pu être le signe de la grandeur, quand l'humanité errait au hasard de son ignorance. Mais depuis longtemps des justes réprouvent la guerre. L'horreur du sang versé pourra bien devenir insupportable. Je sens grandir le siècle où l'idée des balles et des obus fauchant des myriades de nos semblables, arrachant des organes, traversant cette chair qui mit tant de jours à se former, et qui est si ingénieusement construite, où cette idée paraîtra le rêve affreux d'un autre monde. Ah ! sire, combien serait haute, glorieuse, vénérée, la mémoire d'un grand souverain qui aurait pressenti l'avenir, qui aurait dépensé son génie à abolir la guerre, comme d'autres l'ont dépensé à la vouloir ! Ayez pitié des pauvres humains, faites pour eux ce qu'un Jésus-Christ, armé d'un vaste empire, pourrait faire, créez l'héroïsme de la paix, soyez celui qui baptisera l'ère nouvelle où les hommes renonceront à la force sauvage.

Il rêvait ; son esprit complexe s'émouvait à

contempler cette thèse. Il passa la main sur son visage, et le soldat de naguère apparut secourable, il oublia la distance qui le séparait de cette humble créature :

— J'admire la guerre, mais on ne saurait dire que je l'aime. N'ai-je pas eu cent occasions de la faire ? La maladresse de mes ennemis, les folies des rois et des peuples, l'injure même, j'ai tout eu pour provoquer la rupture. Louis XIV, le Grand Frédéric et Napoléon n'auraient point hésité, alors que j'ai contenu ma colère. J'ai eu le respect de la vie humaine, et je puis parfois me demander si je n'ai pas fait tort à la fortune de mon empire, à qui je dois le sacrifice de chacun de mes penchants, de ma vie, de mes proches, de tout enfin... Je ne suis, mademoiselle, qu'une unité humaine. La Providence a jugé utile de mettre cette unité à la place où elle peut entraîner le mouvement de cinquante millions d'âmes, mais elle ne m'a point donné une force supérieure à celle des hommes, non plus qu'à mes augustes ancêtres. Il serait doux, je vous l'accorde, que l'héroïsme de la paix pût exister ; mais les hommes sont trop loin d'avoir le cœur paisible, et c'est mon devoir de ne pas préjuger la fin des luttes. Je puis, il est vrai, utiliser des multitudes. *Je ne puis leur donner une âme neuve !* Il faut que j'accepte la guerre, ou que je sois traître à mon rôle. Un apôtre prê-

chera ce qui n'existe pas encore, parce qu'il n'a point de royaume et qu'il crée des morales futures. Mais un souverain manœuvrera au mieux de son savoir et de son expérience : le navire qu'il conduit est en plein océan, et vous venez lui demander de reconstruire ce navire !

— Non, mais de changer de route, d'aller à la découverte de terres neuves et brillantes qui doivent transformer la fortune humaine.

Le visage de Frédéric-Louis montra de la lassitude ; les grands yeux couleur de mer devinrent vagues. M^{lle} d'Ermeuse pressentit qu'il redevenait un empereur, qu'il s'éloignait à grande allure de cette égalité qui, un instant, avait paru entre la petite voyageuse et le puissant détenteur des peuples. Elle fut troublée, elle s'arrêta, elle conçut que la parole pourrait être importune et aller contre son but. Frédéric-Louis vit son hésitation, lui en sut gré, mais en profita : 人・世・を・手・に・取・る

— Mademoiselle, j'ai eu grand plaisir à vous entendre, et rien n'aurait pu m'être plus agréable que de continuer la causerie. Mais le temps que j'ai pris sur mille devoirs est dépassé. Il me restera un souvenir vif de notre entrevue : je suis sûr d'y réfléchir. Si vous voulez encore ajouter à l'effet de vos paroles, écrivez-moi, je lirai vos lettres avec sympathie. Vous pourrez aussi m'envoyer des ouvrages que vous aurez choisis.

Il s'inclina, avec un sourire très jeune et très charmant :

— Vous voyez que vous n'êtes pas venue en vain et que votre effort ne s'arrêtera point à cette seule visite... Adieu, mademoiselle, je vous suis reconnaissant d'avoir cru en moi, et je vous quitte en répétant que je ne désire pas la guerre.

M^{lle} d'Ermeuse comprit que le grand rêve de dix années s'évanouissait ainsi qu'un peu de la laine d'une brebis dans le vent d'automne. Un flot immense de pensées s'élevait en elle, qui ne pouvait pas plus jaillir que la mer de Hollande ne peut franchir ses digues. Elle dit simplement :

— Je vous remercie pour l'Humanité, Sire, de la douceur que vous montrez à l'humble visiteuse... Des paroles que vous avez prononcées, je tire de grandes espérances pour le bonheur du monde ; je sais maintenant que le plus redouté des souverains est miséricordieux.

Il fut touché, il tendit la main et dit encore :

— Adieu ! je ne vous oublierai pas ! Et de plus, je suis heureux que la parole pacificatrice m'ait été apportée par une femme de France.

Elle se trouva dans les corridors, reconduite par un laquais géant. Elle songeait au peu de choses qu'elle avait dites, après avoir imaginé de si grands discours. Elle s'en désolait, puis :

— Ainsi l'a voulu le mystérieux destin ; il ne

faut pas se plaindre : une parole peut en valoir cent mille, si elle est destinée à croître dans une âme, et cela dépend moins de celui qui la donne que de celui qui la reçoit.

Et la chimérique revit le visage ému du jeune empereur, entendit encore sa promesse et se laissa bercer par l'espérance.

— Il ne faut, songeait-elle, qu'un bien petit insecte pour porter le léger pollen, créateur de fleurs sans nombre.

XXV

La grande grève agonisait dans la vallée de Tourbeilhe. Depuis dix semaines elle tenait les âmes. Née de l'exemple, dans la contagion de cette période où la grève s'épandit comme un fléau sur la terre de France, elle était partie dans le tumulte, elle s'évanouissait dans le silence et la désolation. Depuis longtemps, l'espérance avait disparu parmi les artisans de la filature et des tisseries. Ils s'acharnaient pourtant, par un sentiment profond et terrible. La solidarité des cris, des paroles, des violences, de la faim, prolongeait la résistance et la solennisait. Le mysticisme de la douleur, le fanatisme du désespoir unissaient entre eux les mâles. Beaucoup, aimant leur peine comme on aime un culte, concevaient que des croyants peuvent ne pas redouter la mort.

Sur les routes, près de la rivière, parmi les champs, les gladioles du jeune blé, on rencontrait les êtres hâves, les parias en quête d'une humble proie, les têtes redevenues sauvages, mais où

manquaient l'instinct subtil du sauvage et ses sens merveilleux.

Dans les crépuscules du soir, ils allaient en groupes à l'amont de la rivière. C'était au couchant. Une baie merveilleuse resplendissait entre les rocs ; les rouges féeries passaient comme des clairs de lumière. Ils regardaient s'assoupir ces flammes ; ils attendaient sombrement une Voix, un Signe, des Êtres, tout ce que la misère de l'homme espéra, et qui répondit dans le tendre mensonge des légendes.

La nuit venait froide et désolatrice. Ils ne tentaient pas de s'échauffer, ils supportaient l'humidité, la brise, les cruelles ténèbres. Ils revenaient avec des propos d'enfants et de rustres, mais quelquefois une phrase aussi aiguë, pénétrante et évocatrice que tels refrains nés parmi les hommes simples et qu'admirent les hommes complexes.

Cependant les Maîtres, ceux qui tenaient les filatures et les tisseries de Tourbeilhe, s'étaient étroitement unis contre les révoltés. Ils ne haïssaient pas moins leurs travailleurs que ceux-ci ne les haïssaient, pleins du sentiment amer de l'insolence ouvrière, pleins de mépris pour l'impéritie, les exigences contradictoires, l'esprit de désordre, le butement routinier des hommes qui ahanent dans leurs fabriques. Par mille traits d'observation, ils renforçaient leur dédain de l'artisan,

inépuisables sur son ivrognerie, ses débauches, ses chômages, ses ruses, ses fraudes, sa sottise à refuser le bien-être des coopératives alimentaires, sa fainéantise incurable.

Ils s'étaient pourtant ressentis de cette grève trop longue. L'argent perdu était considérable. A la vérité, les tisseurs souffraient mortellement, mais les patrons, outre le déficit, craignaient la perte de clientèle. Le plus puissant du syndicat, Henri Varancière, résolut de vaincre par la mécanique. Quoique les tisseries de Tourbeilhe fussent très prospères, grâce au bon marché de la main-d'œuvre, elles avaient quelque retard sur les nouvelles tisseries d'Angleterre, de Belgique et d'Allemagne. Les filatures, toutes aux mains de Varancière, gardaient leur rang, grâce à une découverte faite à Tourbeilhe même, et leur propriétaire venait d'acheter, en secret, une invention qui pouvait tripler leur importance.

Lié par des engagements avec ses pairs, l'industriel ne put leur céler son projet, mais il eut soin de ne dire que l'indispensable, de manière à bénéficier, plus que les autres, de la transformation. L'entente qu'il proposa fut acceptée avec méfiance, mais enfin elle fut acceptée, et, dans la neuvième semaine de la grève, les ouvriers furent narquoisement informés des projets de leurs patrons.

Le coup fut effroyable. Ce n'était pas seulement

la chute suprême, la déception des longues misères inutiles, la honte de retourner en serfs dans la caverne, sous la risée et la rancune des Riches, mais encore la douleur de la grève supportée *pour les patrons*. La lutte aboutissait à une dépréciation nouvelle du travail. Elle allait, et définitivement, réduire au chômage les uns, diminuer le salaire des autres. Alors, une lâcheté immense entra dans les âmes. Mais par la force d'inertie, cette lâcheté demeura plusieurs jours dormante. En apparence, la grève s'opiniâtrait, alors qu'elle était irrémédiablement vaincue.

C'est dans ce moment que la mort frappa Varancièrre. Les ouvriers conçurent quelque espoir ; ils savaient confusément que le nouveau maître, Abel Roland, avait des opinions démocratiques. Une députation se porta au château. Faute d'ordres, elle ne fut pas reçue. Le notaire de Roland fit courir le bruit que le jeune patron suivrait respectueusement les volontés de son oncle.

Les ouvriers convinrent d'une réunion dernière.

Le ciel était bas, plein de pluie féconde, la lumière fine et caressante. Les arbres promettaient des bonheurs éternels, les herbes se levaient dans leur gloire. Il y avait comme un grand accord, une rêverie de la terre emmurée sous ses nuages.

Les misérables vinrent; et les espérances du début, les tumultes pleins de joie et d'un peu de férocité reparurent encore sous le duvet du ciel, sur la jeunesse de la plaine.

Ah! que de paroles ici mortes! Que de frénésies, que de délires, que de foi au Miracle. Tout a tari, tout a disparu comme un ruisseau sur les sables. Ici vibra l'âme collective, profonde, puissante. Ici, les femmes même crurent au règne du Bien-Être, au paiement du Travail, et voilà que finit le printemps, voilà qu'atome par atome la création a refait ce qu'il faut de germes pour la ronde des supplices et des béatitudes, la Mort sur la Vie, la Vie sur la Mort. Les hommes vaincus en sont plus étouffés que des jours de novembre où les dernières colchiques expirent sur les prairies. En eux croît l'âpre semence des haines et des douleurs, l'hébétude et l'incroyance au Mieux, aussi vivace que l'incroyance à l'amour et à la gloire.

Ils écoutent pourtant un homme de Paris monté sur la grande pierre, ils l'écoutent avec un ricane-ment vague. C'est le mensonge qu'ils voient maintenant à chaque phrase, l'inanité, le vide, le ridicule, qui sourd comme une eau croupie de l'argile. Tout l'alcool a tourné en acide. Jadis, quand la force vive les poussait, ils aimèrent les cris de combat, les immenses métaphores dont il pavoï-

sait ses périodes. Mais la fraîcheur a disparu que lui ajoutait leur violence.

Pour les uns, sa parole est comme un vain radowage de vieillard, pour d'autres un dangereux blasphème contre des choses invincibles, contre le pain quotidien, contre la tradition du respect des riches. Tous découvrent le néant des discours, où jadis ils découvriraient la vérité ultime.

Nul toutefois ne hue l'orateur. Ils écoutent le discours en silence, comme une messe des morts. Sur les pierres calcaires rejaillit l'écho; la voix roule dans la mousse, le trèfle rouge, la ramification des arbustes; elle semble frôler le triste enclos avec la persistance mélancolique des souvenirs. Forte et rauque d'abord, elle hésite, elle marque l'abandon, l'ennui, la rouille. L'homme de Paris rétrécit ses gestes. Il sent monter la consternation des êtres. Il comprend le péril de les vouloir surexciter, et peu à peu il semble lui-même prêcher la conciliation.

Lorsqu'il termine, c'est un silence funéraire. Le ciel est excessivement bas, comme un brouillard à mi-côte. Un menaçant épervier plane au-dessus des bouleaux. Les hommes se lèvent, ils repassent entre les pierres où les fourmis travaillent, où guettent les carabes, où les araignées réparent les toiles lourdes, où l'aronde passe et dévore. C'est la vie qui se fraie un passage par tous les

pertuis, se dépose dans chaque goutte d'eau, chaque parcelle de terre, la vie dont fut faite la pierre calcaire et qui reprend la pierre pour lui redonner place à la fête triste où vibre, où s'organise, où s'unit l'immense colonisation...

La vie ! Et ceux de la grève, rois de la création, vainqueurs de toutes les bêtes éparses, ne savent pas s'ils auront part au mélancolique banquet, même la petite part pour laquelle il faut pourrir toute une existence dans la géhenne des fabriques, rouage humain juxtaposé aux rouages de la Machine !

XXVI

Tous s'en retournèrent. Des groupes nombreux franchirent le pont, mais les ouvriers de Henri Varancière, demeurés sur la rive droite, se réunirent aux abords du nouveau Tourbeilhe, qu'ils habitaient à l'exclusion des autres artisans : ainsi l'exigeait, depuis de longues années, leur maître défunt, d'accord avec les patrons du vieux Tourbeilhe.

Là, ils recommencèrent à discuter le morne thème de leur soumission.

Quelques poiriers décoraient une emblavure, rêve de fécondité radieuse, ardeur des arbres à faire leur descendance, poiriers si beaux et si doux que le bonheur semblait l'âme même de leur croissance. Et tel artisan déjà vieux, plus pensif, plus arrêté en méditations que les autres, se sentait fondu de navrement devant les arbres magnifiques.

Mais toujours le firmament distillait la lumière par les nues, les taupes travaillaient, et travail-

lait la terrible larve pâle du coléoptère; le perce-oreille veillait tendrement sur sa progéniture; le pinson tissait son chef-d'œuvre; la vie chuchotait, clapotait, s'égouttait.

Et les hommes se courbaient devant leur arrêt de mort, semblables à des assiégés du moyen âge, pieds nus, la corde au cou. Confusément, les plus hardis proposèrent encore une semaine d'attente.

— C'est la mort pour les vieux! dit un homme de cinquante ans, faible et sans chair... Les vieux n'auront plus qu'à mourir de faim... les patrons n'en reprendront pas un seul!...

— Pas un seul! répétait un autre.

Et les vieux se parquèrent, désintéressés du morne débat.

— Ce n'est pourtant pas juste!... On aurait pu nous donner quelques sous de plus par semaine!...

— On n'a pas besoin de nous! dit brutalement un homme livide, qui parlait bien... Ils nous ont bernés, ceux de Paris... Le travail n'est rien devant le capital... Quand je veux passer une rivière, je ne m'amuse pas à la vider avec une jatte. Allons, camarades, nous sommes faits pour souffrir et eux pour être riches!... Il y a du bétail qu'on mange et du monde pour le manger... Six semaines que nous avons le ventre vide! Il faut faire la volonté du jeune patron. Le plus tôt sera le mieux.

Un grand froid sur ces pauvres âmes. Elles se sentirent coupables d'avoir voulu lutter, elles sombrèrent ; un grand cri se leva :

— Oui, oui, des délégués au nouveau maître !

Déjà on les nommait, quitte à faire ratifier le choix par une réunion générale, lorsqu'un surveillant attira les regards. Il était jeune. Homme de la ville, par le teint et l'attitude, de caste bourgeoise par le costume et les mains pâles. Quelques semaines plus tôt sa présence eût agité davantage, peut-être encoléré les grévistes. Mais par ce matin de désolation, dans ce meeting de funérailles, ils n'en furent qu'un peu curieux et méfiants, plutôt humbles que farouches.

L'homme, avec quelque gêne, mais le regard sans détour, un indécis sourire sur son jeune visage, demanda :

— Que se passe-t-il ?

Un vieux lui répondit :

— C'est la grève !...

— Ah !...

Il demeura sans parole, les observant, si dénudés par la vie cruelle qui mange le corps quand le corps ne mange plus. Prunelles errantes, yeux éclaircis, dépolis, barbares, têtes animalisées par la rôderie, l'attente, l'angoisse, membres débilités, bouches de bétail phtisique qui a trop cherché l'herbe dans la pierre, ossatures aiguës sous le

relâchement des peaux flasques, des joues sèches, des tempes aplaties. Il vit en eux la grande, la belle, l'éternelle Souffrance qui est le creuset des Êtres et qui mania la chair depuis les mystérieuses origines, la féroce et dure épreuve qui prépare les castes sacrifiées à vaincre les castes dominatrices et à les immoler.

Mais, surtout, il eut pitié d'eux :

— La grève, dit-il. Et qu'allez-vous faire?

Un homme lui répondit durement :

— Est-ce que ça vous regarde?

Le survenant le regarda avec fixité et repartit :

— Autant que vous-même!...

L'affamé, le vaincu, que ces mêmes paroles eussent autrefois rempli de cris et de menaces, et l'assemblée tout entière ne surent que répondre.

C'est un vieux qui murmura poliment :

— C'est que vous n'êtes pas d'ici.

Mais un autre, aux yeux vifs, puis un ancien contremaître et une femme, s'avancèrent et dirent à voix basse :

— C'est monsieur Abel...

Le vieux, s'inclinant presque jusqu'à la prostration, murmura :

— Pardon, excuse! C'est que vous êtes bien changé, monsieur Roland.

Un vaste frémissement, puis le silence, la crainte,

l'espoir, les têtes attentives, les yeux en feu, et tous les contes de fées agitant la triste multitude.

La femme osa dire :

— Oh ! monsieur Roland, vous aurez compassion, vous nous pardonneriez...

Ceux qui avaient des coiffures les ôtèrent, tous se tinrent devant Abel avec une humilité douloureuse, une horrible attente d'angoisse.

Lui, navré de leur attitude :

— Je n'étais pas au château hier quand votre délégation s'est présentée. Personne ne m'avait prévenu. Je viens vous rendre votre visite.

Ils s'entre-regardèrent, ne sachant s'il se moquait. Il dit encore :

— Je suis venu vous demander ce que vous vouliez me dire et ce que vous comptez faire ?

L'homme qui parlait bien répondit avec amertume :

— Que pourrions-nous faire ? Nous avons tort. Il n'y a qu'à nous soumettre.

— A quelles conditions ?

— Celles des maîtres !... Les vôtres !

Abel lui mit la main sur l'épaule :

— Oui, je suis un de ces maîtres !... Toutes les fabriques de mon oncle sont à moi !...

Sa douceur les inquiétait, en même temps qu'ils tremblaient devant sa puissance. Un ancien se risqua :

— Si vous pouviez seulement reprendre tout le monde! Nous savons bien que nous avons eu tort...

La vieille face, crevassée comme une muraille, à la peau plâtreuse, aux paupières dépouillées et pleurantes, à l'humble regard creux, troubla profondément Abel.

Son cœur battit très vite. Son socialisme n'était plus une chose abstraite, mais de la vie, une émotion vaste, douce et haute. Devant les parias, l'abandon des Biens ne parut plus qu'un acte nécessaire et plein de sérénité. La restitution s'incarnait, se matérialisait, sortait de la terminologie aride et des définitions mortes. Oh! joie de source, joie vive de leur apporter la bonne parole, de les sauver de la servitude honteuse.

Et se tournant vers cette humanité, communiant avec elle, il cria :

— Vos conditions, mes amis!

Les faces s'avancèrent avec leurs regards sauvages et suppliants. Mais personne ne parla :

— Vos conditions! répéta-t-il... Vous voyez bien que je ne suis pas venu en ennemi.

Ils hésitaient encore, ne comprenant pas pourquoi il leur parlait cordialement, et toujours avec la vague peur d'un piège ou d'une ironie :

— Votre grève était juste! ajouta-t-il... Je veux qu'elle se termine en votre faveur... et même je

réparerai le mal qu'elle vous a fait... la perte de vos salaires!...

Il y en eut un, derrière les premiers rangs, qui rompit le silence, qui poussa un cri en élevant sa casquette. Alors, tous l'imitèrent avec des clameurs et des applaudissements. La foule lamentable, aux enthousiasmes oublieux, s'élevait du fond de sa misère vers la douceur d'un prodige. Roland sentit la béatitude de créer sans efforts, par la puissance merveilleuse de l'argent, la sécurité de mille êtres.

Cependant, du village, hommes, femmes et enfants accouraient, se joignaient d'avance aux cris et aux applaudissements, puis trépignaient de joie lorsqu'on leur en avait dit la cause.

Abel, d'un geste lent, interrompit les clameurs :

— Eh bien ! dit-il (et il y avait en lui la bonté sournoise des pères qui rêvent un bonheur imprévu pour leurs enfants). Et les conditions ?

— Reprendrez-vous les vieux ? demanda une pauvre sexagénaire avec un tremblement.

— Je reprendrai les vieux.

— Et les femmes ? dit une jeune fille.

— Les femmes aussi.

Peu à peu, le cercle, intimidé, respectueux, se rapprochait, enserrait Abel. Soudain une femme osa lui prendre et lui baiser la main. Alors, toutes se précipitèrent avec des balbutiements de caresse.

Les hommes les encourageaient par de grands rires hagards ou des murmures pleins de larmes. La densité croissante de la foule multipliait la surexcitation. Il y en avait qui bondissaient, sauvages ; d'autres se pressaient les mains ou s'embrassaient dans le délire. Les yeux avançaient, se haussaient, s'abaissaient comme des rayons sur une eau vive. Et ils se pressaient toujours davantage auprès d'Abel, dans une frénétique allégresse, dans une ruée de bêtes vers une proie fraîche.

— Silence ! clama une voix retentissante.

Une vaste poitrine fendait la houle, un de ces hommes par lesquels l'Humanité rivalise avec la musculature des-grands animaux. Sa face trapue et pacifique, maigrie de faim, laissait transparaître l'excellence de sa nature ; tous ses gestes avaient la bonté rythmique des forts. Il obtint le silence, silence de fièvre, d'attente, pareil au silence des paysages pendant que les nues profondes se saturent de foudre :

— Monsieur, dit l'homme... C'est pour vous dire que nous ferons comme vous le direz!... Nous ne voulons pas discuter après votre parole!... Est-ce comme cela, compagnons?

— C'est comme cela ! cria la masse.

Abel était devenu des leurs ; rien ne le choquait

dans le comique ou l'exagéré des gestes et la folie des visages :

— Eh bien ! répliqua-t-il, j'accepte les conditions que vous aviez d'abord posées aux patrons..., je diminue votre travail de deux heures par jour, puisque les machines demandent moins de bras... je vous indemnise de votre chômage... et naturellement je reprends tout le monde !

Ils l'écoutaient en silence, dans un effarement d'allégresse, une surprise extraordinaire, encore que le « conte de fées » de leurs âmes les rendît crédules à la manière des enfants.

— Mais, monsieur, demanda naïvement une femme..., pourquoi faites-vous cela ?

— C'est que je n'ai pas besoin de gagner tant d'argent !...

— Tout de même, dit un vieux... C'est pas l'habitude de ceux qui *en* ont !

— Ce sera la mienne... et puisqu'il est venu ici des orateurs de Paris, vous savez bien que vous devez gagner plus que les patrons ne vous donnent ?

Le vieux le regarda avec tremblement, pensant que le bourgeois avait bien pu leur jouer un méchant tour. Mais les doutes se dissipèrent quand le maître s'écria :

— Camarades, conduisez-moi auprès des mar-

chands..., je vais donner des ordres pour votre compte.

Alors, il marcha parmi eux comme un Être de Légende, comme un Sauveur des hommes. Les merveilleux poiriers, les poiriers si doux et si beaux n'étaient plus des mensonges en fleurs, mais la joie du paysage. Les vapeurs n'étouffaient plus, mais couvraient tendrement la terre; la vie qui se dépose avec la goutte d'eau, et la ramification des arbustes, et toute l'humidité printanière, devenaient des paraboles de béatitude. La foule aux yeux de famine suivait silencieusement, comme pour une fête sacrée.

Abel oubliait son triste amour, enté sur son triste doute, et sa peur de l'inanité des miséricordes... Ah! qu'importe, qu'importe l'avenir trop complexe! Créé homme, son devoir est au milieu d'eux, dans le présent, et non dans le hasardeux futur, non, vers des immensités mystérieuses. Qu'ils vivent, ceux-ci, et demain d'autres! Quoi que puisse créer la Souffrance, il ne se sent pas le droit d'ergoter sur elle quand il peut la soulager: — avant l'Histoire des hommes vient la Vie et la Mort des hommes.

Et il marchait paternel au sein de la multitude heureuse — et qu'il lui soit pardonné de s'être cru dans cette minute un être considérable parce qu'il disposait d'une force considérable!

XXVII

Trois semaines déjà et toujours la cellule, l'horreur de la bête monotone tournant au barreau. Point de compagnie humaine, sinon les gardiens, les municipaux, et ce juge d'instruction avec qui se joue le drame. Beyssières le haïssait d'abord. A mesure, il s'accoutume, il ne peut s'empêcher de souhaiter le retour des interrogatoires. Car il y lutte, expose des idées, revendique des droits — et vit enfin ! Près de ce juge, tenace et craintif, qui le traite de puissance à puissance, pour qui c'est un grand événement de carrière, l'anarchiste retrouve l'orgueil, une faible lueur de gloire. Mais dans la solitude — au secret — tout se révèle pitoyable et vide. En vain Robert fait appel à la dialectique de justice. Ses pensées accourent misérables, appauvries, abattues par le remords d'avoir donné sa vie en pâture.

Entre les murs livides, il refait continuellement ses pas et sa destinée.

C'est dès le matin, quand il sort du sommeil

(néant ou rêve), une onde pesante sur son cœur, un sang noir, un battement de détresse. Machinal, il drape son lit, il nettoie, se jette sur la vile pâtée, le pain mal cuit, la soupe moisie. Ce mauvais repas lui rend un peu de courage quand la nuit a été reposante. Il regarde le jour d'été par l'étroite fenêtre de fer. Et comme il semble, dans les matins de forêt ou d'herbages, que la lumière est aromatique, il semble ici que la lumière est pourrie... Un moucheron s'agite dans cette lueur pâle, une fourmi est venue, mystérieuse, sur la table. Ces deux bestioles racontent le drame infatigable d'une même vie peuplant la terre, d'un même globule, sorti des eaux, diversifié en colonies innombrables.

Robert se dit :

— Peut-être le moucheron et la fourmi verront plus longtemps que moi la lumière...

Ces mots éveillent le conflit qui va remplir la matinée. Il se lève, il tire violemment sa barbe ; ses yeux brillants deviennent inégaux :

— Eh ! pourquoi ne la verraient-ils pas plus longtemps !... Freyle a raison, — ils me valent. — Pourquoi ne seraient-ils pas d'une sorte qui survivra à la lâche engeance humaine !

Il se sent faible, le muscle inerte et fiévreux :

— S'étendre, goûter le grand repos... Ne plus s'agiter dans une goutte d'air...

Mais il a soif de la goutte d'air, et le « grand repos » fait blêmir de dégoût son visage.

— Je ne me repens pas !

Au fond de lui, mille fibres se révoltent, se lèvent contre l'orgueilleuse hégémonie cérébrale. Il semble qu'il y ait en lui un tyran et des victimes, et que celles-ci, en tumulte, maudissent celui-là, qui les conduisit à leur perte.

Et le plaidoyer intérieur s'élève parfois avec une véritable éloquence :

— Nous n'avons qu'une vie, — un court instant à flotter dans l'Univers, — nous ne sommes qu'un atome dans le corps immense de l'Humanité. Nous devions durer une génération dans un être qui doit persister dix mille siècles, et nous étions passionnément attachés à ce court destin. Pourquoi nous as-tu sacrifiés ? Pourquoi as-tu pris cette minute qu'il nous est si terrible de perdre ? Que savais-tu de la marche réelle des choses humaines ? En pouvais-tu déduire plus qu'un globule de ton sang sur ta propre existence ? De quel droit as-tu assassiné ce qui ne doit vivre qu'un jour ?... Non seulement ton acte est faible comme un flocon de neige sur l'océan, mais tu n'as pas la plus légère garantie qu'il est au moins *juste dans sa direction*. Il a toute la férocité des actes primitifs, il prêche avec une éloquence affreuse le mépris de la vie.

Et le mépris de la vie est, après tout, le grand crime de l'individu envers lui-même et les autres, du moins pour ceux qui, comme toi, rêvent un idéal de douceur. Le héros de la mort est la menace suprême du vieil instinct des cavernes contre la Paix sociale : que ce mépris s'exerce par revendication, par convoitise ou par passion, il n'en peut sortir que la haine et la vengeance... *Celui qui tue, même pour la justice, retarde l'heure où l'on ne tuera plus !*

Ces idées le hantent comme des spectres. Il les secoue en fureur :

— Vaines et folles pensées, trop lointaines et trop générales... comme d'un astronome confondant le cours des astres avec la petite vie de la terre. On meurt et l'on souffre chaque minute et c'est par myriades que la faim, le désespoir, l'incertitude tuent quotidiennement des hommes sur la France!... Un meurtre en empêchera une myriade, et des millions si l'homme assassiné est Bonaparte. La terreur de la bourgeoisie hâtera d'un siècle le cours pacifique des choses... La comparaison est fausse qui assimile un homme à un globule de son organisme : tel cerveau en sait autant que cent mille... Et, parce qu'il y a une répétition dans la science comme dans les exercices des soldats, je puis prévoir autant et mieux qu'une cité entière d'ignorants.

Une voix crie en lui :

— C'est alors surtout qu'il ne fallait pas attenter à ta propre vie !

Et cette voix roule, comme un cri d'agonie dans une caverne. Il réplique :

— Eh ! qu'étais-je, misérable destin manqué, triste épave de grande ville... cendre humaine déjà blanchie sur la grève !...

— Ta vie commençait, d'un effort tu l'aurais rendue douce. Il y avait du soleil, des arbres, des livres, des méditations et des êtres. Tu aurais pu vivre et donner ton âme. Tu as préféré la colère, la rancune vaine, la vengeance, un mauvais exemple humain pour refaire la société humaine.

— J'étais juste et tendre. La pitié des parias me brûlait, l'horreur de tant d'esclavage...

— Cette horreur et cette pitié s'élèvent depuis le petit insecte vaincu que traîne le carabe. Que ne regardais-tu tes semblables, comme tu regarderais une cataracte ? On ne se jette pas dans l'abîme pour fuir l'abîme : le fauve ne se prend pas volontairement au piège.

Il étouffe, la prison est pareille à une citerne éboulée où le puisatier attend sa dernière minute dans les ténèbres et l'asphyxie :

— Ah ! mourir plutôt sur l'heure.

Mais ce sont des paroles vides et qui augmentent l'amour de vivre, l'espoir peureux d'échapper,

qui suscitent les mille plans d'évasion, avec, au bout, quelque terre sauvage où il referait la vie des Robinsons.

Et ses pensées s'écartent, encore qu'il continue de les entrevoir, dans les vestibules de son cerveau. Le rêve d'évasion commence, presque à la même heure chaque jour.

Et d'abord, premier geste, il fixe les yeux sur la ferraille de son hublot. Il reconnaît la géographie des taches de rouille, du plâtre ; il songe à la petite scie d'acier, ou à l'acide qui pénètre le fer comme la vermoulure pénètre le bois et qui, sans montrer de trace, une nuit permettrait d'enlever l'obstacle.

Mais les barreaux partis — il se trouve dans la cour intérieure, toute constellée de prisons, de chambres de gardes, de sentinelles, de portes closes, de pièges innombrables. C'est au toit qu'il faut grimper par quelque tuyau de conduite. En aura-t-il seulement la force ?

Il tend, contracte ses bras, ses mains — se regarde les jambes, comme pour mesurer s'il est « l'homme qui s'évade ». Cet examen le mécontente, mais, tout de suite, reviennent les anecdotes où l'énergie domine la maladresse et la débilité du muscle, où la ruse fait l'appoint du corps. Alors, par une nuit opaque, il voit son fantôme rôdant entre les cheminées, franchissant des fis-

sures, attachant une corde faite d'habits, de draps ; il goûte le frisson farouche, la vieille passion mystérieuse de la bête acharnée à redevenir sauvage dans la chair de l'homme. Sa vision tourne, et le captif assomme un gardien, échappe par les couloirs, trouve un complice dans quelque gardien converti à l'anarchie... Il sent l'enfantillage excessif de ces rêves, et qu'il n'a aucune des qualités qui les réalisent, il cherche la combinaison neuve, la ruse inédite ; là encore, il s'avoue pauvre de ressources : cent brutes vagabondes, cambrieux, chemineaux, souteneurs, doivent avoir l'imagination autrement riche en procédés ingénieux, les fibres en quelque sorte nourries des détours, des menus travaux, des gestes, des quiproquos qui forment le jeu des évasions. Et il se dit :

— Je ne suis plus assez sauvage, trop plein d'idées abstraites sur ces choses où l'idée n'a de valeur qu'immédiate, matérielle, tangible. Il faudrait des mois, des années de baigne... des fréquentations!...

Il sourit avec amertume ; le découragement le fait broncher tous les cinq ou six pas de sa marche de loup.

Toutefois, par une sorte de scrupule, il tâte les murs, gratte le plancher de l'ongle, examine sa table, revient au hublot ouvert sur l'espace. Et dans une lassitude ironique :

— Eh bien ! Robert, c'est ici le point du monde où il te faut trouver le bonheur... ton île ! Ce parquet, ces murs, ce faible coin du ciel, et la promenade dans le préau, ne serait-ce pas tout ce qu'il faut à la bête humaine?...

Ces paroles lui semblent presque raisonnables. Est-il plus esclave ici que dehors, replié sur soi-même, maître de sa méditation, ne peut-il trouver cette mystérieuse liberté où tendirent les sages de l'Inde ?

Il s'asseyait, il appuyait sa tête sur ses poings, tourné vers la voix intérieure. Il rêve l'espace, la lumière, les vivants — et ces deux pauvres créatures, associées à son destin, qu'il déserta aussi implacablement qu'un bas débauché ou qu'un ivrogne. Le cœur lui point ; il pousse un souffle de détresse ; une larme jaillit sur sa pâle paupière :

— Ah ! chers êtres affectueux ! Chère femme qui n'eus jamais une révolte ! Votre abandon n'est-ce pas le pire de mon acte ?

Dans un dégoût noir, sans forme, il conçoit que nul n'est moins que lui fait pour mener la vie des cénobites ou des Robinsons, que les vivants sont sa nécessité profonde, que l'antique société, — si mal construite soit-elle, — c'est le luxe incomparable, la volupté vivace, que le voici mort déjà pour ne plus appartenir au grand organisme humain.

Il écoute, dans les cours, ces petits fauves, les moineaux, leur phrase unique, monotone, mais qui évoque la jeunesse du jour, les rivières, les haies, les pâtures, les forêts peuplées de ces autres petits fauves qui remplissent les aurores de la chanson du bonheur.

Alors paraissent en lui mille images singulières qui sont les souvenirs, microscopiques peintures dont l'incohérent assemblage fait notre conception de l'univers. Elles viennent, appelées par des analogies confuses, sans égard à la succession des temps. Elles empruntent à la douleur une beauté singulière, et la durée de leur séjour n'a pas de motif discernable.

Elles s'élèvent comme des phrases sur les ténèbres, ou comme de petites phosphorescences mystérieuses ; beaucoup ne sont que des souvenirs de souvenirs. Leur parfum est fort comme un parterre d'héliotropes, des herbes mouillées, des arbres dans l'orage, ou si faible qu'il semble perdu à travers des siècles. Elles ont des voix retentissantes d'océan ou des frissons plus faibles que l'*aura* sur la feuille du tremble. Elles mêlent la légende de l'enfant, la petite âme qui part pour l'infini, aux molles lèvres voluptueuses où reluit une parure blanche, à la méditation violente contre l'injustice des hommes, aux auberges des premiers voyages, au bruit de la plume sur le papier.

Et l'âme de Robert s'égare parmi ces choses minuscules, comme un malade dans une forêt. Elle déborde de larmes fictives, de plaintes silencieuses, de frissons immobiles.

Bientôt, de lassitude, les souvenirs sont plus rares. L'ennui succède à la peine, ennui épais, stupide, premier reflet, première lueur pâle de l'abrutissement des interminables solitudes. Il marche, marche encore. Il a faim, un besoin de bien-être matériel, bestial. Il se lève en lui une haine violente, non plus contre la société, mais contre le gardien qui lui apporte sa pitance ; il tord ses habits, frappe à la muraille, gronde, jure. Courte colère, bientôt suivie du bâillement de l'attente, avec le sourd malaise au cœur, à l'estomac, avec la tristesse charnelle du jaguar captif accroupi sur sa paille...

Un matin, des pas sonnèrent dans le corridor ; la serrure, la porte bruirent ; il parut un homme sans cou, enflé de pituites et de lard, au visage couleur d'andouillette, aux paupières si pesantes qu'il semblait dormir.

— Faut aller à l'instruction ! dit cet homme.

Robert pâlit. Depuis la veille, il redoutait la mort d'un de ses blessés, — un pauvre commis aux écri-

tures, dont le juge lui avait appris la syncope croissante.

— C'est bien ! fit-il, avec un regard de courroux sur ce gardien dont il détestait la lenteur, le calme et la graisse.

L'autre haussa les épaules, et remit Beyssières aux municipaux.

Le juge était une créature chétive qui étouffait, respirait avec de longs soupirs. Des yeux dépolis, une bouche aigrette, une barbe qui semblait en fil de zinc et beaucoup d'huile sur le nez, sur les joues, qu'il essuyait du mouchoir avec le geste de cirer un meuble. Il avait les petites manies professionnelles et quelque astuce, moins spontanée qu'acquise, dont la patience, avec un questionnaire immuable, faisait le fond. L'arrangement des favoris, l'or des lunettes, la redingote longue et très rembourrée de crin, combattaient l'aspect besogneux du visage, la débilité du corps.

Il montrait à Robert la pseudo-déférence du magistrat pour le criminel qui a une bonne presse, et, sachant ne pouvoir l'intimider, il remplaçait les menaces ordinaires par des insinuations et des conseils d'ami.

Ce jour, il avait son visage de péripétie. Il accueillit Robert avec plus de gourme et mesura ses paroles :

— Y a-t-il du nouveau ? fit l'anarchiste, énervé.

— Oui, il y a du nouveau.

La voix du juge était solennelle et mélancolique. Beyssières n'osa plus interroger, le cœur aussi battant que le jour où il emportait sa bombe. Le magistrat s'essuya longuement le nez, comme s'il polissait un verre de montre, puis il reprit :

— Vous persistez toujours à dire que vous n'avez pas de complices ?

— Je persiste à dire la vérité.

— Votre système de défense se tournera contre vous.

— Contre qui voulez-vous qu'il se tourne ?

— N'essayez plus de tromper la justice... on vous tiendra compte des aveux faits à l'instruction.

Le juge fit une pause, compulsa des papiers, dit un mot à son greffier, homme taciturne assis dans la pénombre, puis, soudain, portant le coup :

— Le malheureux qui avait reçu une blessure au ventre est mort cette nuit à l'Hôtel-Dieu !... Vous avez tué, Beyssières !

L'anarchiste devint couleur de cendre, ses entrailles se tordirent, son œil droit s'ouvrit démesurément. Le juge répéta :

— VOUS AVEZ TUÉ !

Et profitant du silence de l'autre :

— Contemplez votre œuvre, et repentez-vous,

entrez dans la voie des aveux qui, seule, peut vous assurer l'indulgence de la justice !

Beyssières ne l'écoutait pas, navré de la mort de cet inconnu, à qui, toutefois, il en voulait comme d'un suicide méchant, commis pour rendre l'accusation plus terrible. Et il ressentait aussi une fierté obscure de ce que sa bombe avait eu cette puissance. Mais l'inquiétude dominait comme un mont parmi les collines. Il dit :

— En quoi cela change-t-il l'affaire ?

— En quoi cela change l'affaire ! s'écria le juge avec un grand geste oratoire. Est-ce bien vous, Beyssières, qui me le demandez ?

Et d'une voix basse, où il s'efforçait d'imiter la bienveillance :

— Cette mort transforme la tentative de meurtre en meurtre accompli. Elle vous rend passible des rigueurs extrêmes de la loi, et, au point d'exaspération où en est l'opinion publique, nul doute que le juge ne se montre impitoyable — à moins que...

Il s'essuya, il jeta un regard furtif à son greffier, et fortement :

— A moins que vous ne vous décidiez à des aveux complets, que vous nous fassiez connaître les noms de ceux qui conspirent contre le gouvernement établi et contre la vie des particuliers... A ce prix, mais à ce prix seulement, j'en ai la con-

viction, vous bénéficieriez de l'indulgence du jury et du chef de l'Etat. Et que vous importe après tout : votre silence ne sauverait personne — la justice, armée de pouvoirs que lui confère une loi nouvelle, ne laissera échapper aucun de vos compagnons...

— Alors à quoi pourrait servir ma faible voix ? fit ironiquement Beyssières. Vous m'offrez le prix d'un déshonneur inutile.

— Un aveu fait à la Justice a de tout temps été considéré — utile ou non — comme un acte honorable, et presque une circonstance atténuante.

— Pour ceux qui croient à votre Justice. — Mais ceux qui ont, comme moi, donné leur existence à la cause des misérables connaissent un honneur plus haut que celui d'une société avilie...

Il s'animait ; la présence d'autres êtres abolissait la détresse et faisait dominer l'orgueil. Il reprit d'une voix éclatante :

— L'acte que j'ai accompli n'a eu que de nobles mobiles ; je n'ai point considéré mon intérêt personnel !

Le juge, découragé, comprenant que l'instruction ne ferait pas de nouveaux progrès, haussa les épaules :

— Vous auriez mieux fait de considérer votre intérêt personnel, et de ne pas jeter de bombe !

Il parlait d'un air d'ennui, où se mêlait une faible commisération — car Beyssières, à la longue, cessait de lui être antipathique, et ses intérêts de magistrat n'étaient plus en discordance avec ce qu'il croyait favorable à la cause du prévenu.

Beyssières sentit cette nuance. Il y fut sensible. Il répondit avec un sourire trouble :

— Rien ne peut se faire sans dévouement.

— Enfin !

Et, tandis que le municipal s'apprêtait à ramener l'anarchiste, il y eut, entre celui qui était commis par la Répression et celui qui symbolisait la Révolte, une goutte fugitive de cette sympathie humaine qui, répandue à grands flots, arrêterait toutes les misères et tous les crimes.

XXVIII

Il était rentré dans la cellule. Elle parut plus horrible. Sur la porte semblait inscrite l'épigraphe des sépulcres. L'air pesait humide et sinistre. Et Robert songeait à cet homme perdu dans une foule, cet homme qu'il n'avait jamais vu et qui, pourtant, était sa victime. Il n'en avait plus pitié ; il regrettait cette mort *en elle-même*, comme une catastrophe abstraite, une fin mal conçue. Et sous la menace de l'événement, avec la vision du verdict implacable, il se dit :

— Hier encore on ne pouvait me juger comme assassin — hier encore je n'avais pas *commis* un meurtre !

Son imagination développait le conte fantastique de l'homme, dont la vie indécise luttait quinze jours durant « pour elle-même et pour celui qui avait frappé », contre son propre évanouissement et contre l'échafaud de Robert Beyssières.

— Un docteur plus avisé, un infirmier scrupu-

leux, une opération heureuse, mille hasards en ma faveur... Mais le grain de sable n'a pas voulu.

Il répéta tristement :

— Le grain de sable n'a pas voulu !

Il médita ce symbole. Puis il chercha des noms de misérables comme lui-même, tombés sous la hache, rôtis sur le bûcher, accrochés à la machine patibulaire. Les noms surgirent avec des silhouettes empruntées aux gravures, aux tableaux, au théâtre, et des foules hurlantes, joyeuses de voir mourir, des prétoires crépusculaires, des juges ordonnant, au hasard de leur courte cervelle, la Torture, le Châtiment, le Trépas.

Il chercha l'éternelle consolation : — Bourreaux, juges et foules, sont partis comme leurs victimes... Pauvres paquets de nerfs... faibles gouttes de sang... Trasymène ne sauve pas du poison, ni Austerlitz de l'exil et du cancer... J'ai bien fait !

Mais la consolation demeura vaine ; le passé et le présent parurent des ombres : le monde n'enfermait d'autres événements que la vie ou la mort de Robert Beyssières.

Il tomba dans une syncope de pensée. Il marchait, il marchait — projectile humain renvoyé d'une muraille à l'autre. Il ne s'arrêtait un instant que pour lire quelque inscription fraîche ou pâlie sur le crépi de la cellule. Le sexe y dominait,

luxure ou sentiment, seule immortalité des hommes, un cri sale, une menace, une plainte, un aveu.

Il émergea de sa syncope, ainsi que des ondes la tête d'un noyé.

— Ils ont souffert — : et le plus ignoble même ! Dieu sait que de coups, de peines, d'exemples irrésistibles derrière leur perversion... La société a tout fait — et ces hommes n'ont pu résister... Tous valent la sympathie...

Puis :

— Celui que tu as tué valait aussi la sympathie !

Mais la réaction montait dans l'âme du malheureux, la haine, la malédiction de soi-même. Il se regarda avec épouvante, comme une machine dont il n'avait pu éviter les rouages, et qui l'avait broyé.

— Tout ce que je me dis à présent, ne me le suis-je pas répété jadis, et mille fois ? J'ai conçu la vanité de mon acte, je me suis énergiquement promis de ne pas l'accomplir. Mais la machine terrible a marché. Elle m'a conduit au piège — et ce piège est moi-même. Mon juge a jugé, et ce juge est moi-même. Mon bourreau m'a saisi et ce bourreau c'est moi-même ! Et nul n'a été vraiment terrible pour moi... que moi. L'univers ne menaçait point. Les hommes auraient fini par m'ouvrir une brèche. Mon corps était sain et, sans

doute, *promettait une longue vie !* Mais l'ennemi impitoyable me surveillait... je n'ai pu lui échapper. — Robert Beyssières tombe, frappé par Robert Beyssières.

Il parlait avec fièvre, aussi haut que s'il avait eu là quelqu'un pour l'entendre. Ils'arrêta, il se regarda avec fureur, comme la victime pourrait regarder le meurtrier, avec compassion, comme le meurtrier pourrait regarder la victime. Ses mains lui faisaient horreur, ses mains qui avaient jeté sa mort en jetant la bombe. Et il reprit :

— Comme j'ai de tout temps été néfaste pour mon pauvre être ! Quand la joie a été sur mon chemin, je l'ai repoussée avec des formules — j'ai méchamment détruit mon repos. La tyrannie que je reprochais aux autres, c'est au décuple que je devrais me la reprocher. La loi la plus féroce était la mienne — le plus mauvais riche, c'était moi contre moi ! Ah ! l'humanité ne pourrait vivre que triste et barbare avec des êtres faits à mon image — sans miséricorde pour eux-mêmes.

Son cerveau haletait comme son souffle ; la rage emplissait sa poitrine ainsi qu'une mêlée de glaives ; il ne pouvait se rassasier de malédictions et de reproches :

— Quand tu marcheras à la guillotine — quand Deibler te saisira par les oreilles — ce sera ton suicide ! Le serviteur du couperet remplira l'office

que le sénateur romain demandait à son esclave — que le soldat blessé implore de son frère d'armes. Et c'est en toute justice que Ponce Pilate se lavera les mains et rejettera ton sang sur toi-même...

Mais la mort n'était pas en lui. Sa chair et sa pensée la refusaient avec épouvante : celui qui s'était condamné ne voulait pas sa peine ; celui qui s'était jeté dans le gouffre ne voulait pas périr. Les mots perdaient leur sens, la colère cédait à la détresse, et la marche — trois pas, deux pas, quatre pas — devenait lente et lasse.

Il se jeta à genoux devant sa table, ensevelit sa face dans ses bras, et revit des images. L'une d'elles revint, tantôt fugitive comme une guêpe entre des saules, tantôt longue et précise.

C'était au commencement des choses. Il reconnut la petite maison malade où il avait pris naissance.

Elle commandait un vieux jardin qui, depuis longtemps, appartenait aux araignées, aux fourmis et aux campagnols. Une ruineuse bâtisse s'élevait au fond. L'enfant ouvrait parfois la porte à claire-voie et s'y réfugiait. Des sençons poussaient, parmi de petits gramens douloureux ; les fenêtres, sans vitres, s'ouvraient sur des cours mystérieuses et sur une longue allée où le soleil se couchait au mois de juin. La pluie tombait à travers les poutres, le vent clamait comme dans les vieux

châteaux. Il y avait des chouettes, des oreillardes, des rats dans les caves, des chiens vagabonds, des chenilles et des larves jaunes.

L'enfant regardait se coucher l'immense soleil, avec des collines noires, des forêts mauves sur le brasier rouge. Une chèvre chevrotait au bord d'une étable, un bouvreuil captif enflait sa petite poitrine sonore, les corbeaux descendaient avec des cris de guerre; les pigeons de neige, couronnés comme des empereurs, débonnaires, magnifiques, se glissaient dans le treillage d'un colombier séculaire.

Alors le petit Robert rêvait qu'il était dans l'Arche, en route vers le pays du soleil, par delà les collines. Une inquiétude voluptueuse troublait son âme. Il souhaitait confusément du bonheur au ciel, à la terre, au nuage, à la goutte d'eau, aux mouches, aux seneçons. La ténèbre d'été s'emmêlait aux lampes et aux astres. Il n'y avait plus aucune distance entre les choses. Les cheminées se terminaient dans les constellations; les jardins semblaient des façades; un chemin pâle luisait comme un étang; un tertre dominait les collines sur le couchant violâtre.

Et l'enfant sentit enfin la peur subtile, la peur de la mort, dans les ténèbres, vague reflet de l'épouvante antique, aux forêts meurtrières, quand tous les mangeurs de chair se levaient avec

les étoiles et dévoraient les bêtes craintives et les hommes, jusqu'à l'aube.

— Voilà, se dit amèrement le captif, comment grandissait ce petit Beyssières, pour souffrir enfin dans cette cellule... Tel Scipion croissant pour la chute de Carthage, ainsi je croissais pour ma chute... Ah! je ne me suis pas manqué!

Au dehors, le ciel s'était couvert. La pluie passait devant la petite fenêtre. Et Beyssières se leva avec une plus insupportable angoisse. Dans la pénombre de la cellule, le visage levé vers les barreaux, il poussait le cri d'horreur encore :

— Robert Beyssières, pourquoi t'es-tu assassiné?

Une larme jaillit de ses yeux ardents; la pitié pour sa femme, son fils et lui-même brisa son cœur :

— Pauvres gens! Pauvres bestioles tremblantes sur un rameau d'automne... Il faut mourir!

XXIX

Le travail reprenait dans le vieux et dans le nouveau Tourbeilhe. La capitulation de Roland avait entraîné la défaite des patrons; la grève agonisante triomphait ainsi qu'une armée secourue à l'heure de la débâcle.

C'était comme une grande fête, l'allégresse d'un peuple marchant à la révolution pacifique. Par tous les sentiers les femmes et les enfants agiles; une fumée de bonheur sur les toits; des figures d'espérance aux filatures; un tumulte heureux dans les beaux soirs de juin, près de la rivière et des prairies aromatiques, où la famine faisait naguère le printemps insupportable et les couchers du soleil mortuaires.

Abel descendait plusieurs heures par jour aux fabriques et aux bureaux. Il ne voulait entreprendre aucune œuvre avant d'avoir étudié son industrie; il interrogeait longuement, sans amour-propre, employés, contremaîtres, ingénieurs, et

sentait s'élever en lui un confus atavisme, des facultés secrètes, des aptitudes cachées.

Sa popularité était grande ; les artisans frémissaient à son apparition. Parfois une jeune fille, plus familière que les autres, se risquait à lui baiser la main.

— Eh ! pensait-il, avec une nouvelle augmentation de salaire et une couple d'heures enlevées au travail, ne seraient-ils pas plus heureux que même leurs ancêtres du temps de Guymart de Tourbeilhe, et peut-être que les artisans de Guise ?

Cette idée le hantait. Mouryès, qu'il rencontrait presque chaque jour, ne cessait de la lui présenter sous toutes ses formes.

Il la repoussait, mais elle était aussi subtilement mêlée à toute sa substance que l'image de Louise.

D'ailleurs, il gardait le silence sur ses projets, il en détournait la causerie. Tantôt le matin, tantôt le soir, il allait à la Flambe. La jeune fille l'accueillait avec prédilection. Ils marchaient sous les hêtres rouges, les tilleuls de Hongrie ou le long d'un jardin d'eau où Mouryès avait assemblé les fleurs éclatantes qui se plaisent à la surface des lacs, des rivières, des marécages. Ils s'arrêtaient à l'extrémité d'un petit promontoire. Un peuple d'oiseaux de soie et de neige se mêlait aux grandes feuilles de velours, aux demi-teintes infinies des

pétales. L'ombre des heures se déplaçait sur l'eau glauque ; les fleurs délicates s'ouvraient ou se fermaient comme de jolis êtres de lumière.

Quatre peupliers unissaient leurs cimes en ogive, chapelle gothique où le reflet des feuilles et le reflet de l'étang nuaient la clarté bleue.

Il suivait sur sa compagne toute la variété des choses. Sa robe, tantôt blanche et tantôt verte, ses yeux qui grandissaient dans les pénombres, la surprenante variété de son teint docile à tous les tons de la lueur, le parfum de sa robe confondu avec celui de l'herbe fraîche, et son mouvement aussi varié que celui des ramures, des oiseaux, des ondes, donnaient à chaque minute une signification nouvelle.

Un jour qu'ils se tenaient là, et que l'ombre des peupliers commençait de s'allonger jusqu'à l'autre rive, il s'arrêta de parler, son visage changea de couleur. Il y eut d'abord en lui comme un vaste silence — qui se prolongeait jusqu'aux cimes rondes des nuages d'été. Il lui sembla qu'il allait mourir de délice et de crainte.

Louise était comme une statue, extraordinairement lointaine, séparée de lui par des siècles. Puis, le cœur battant en tumulte, la beauté de sa compagne le suffoqua de tendresse.

Leurs yeux se rencontrèrent. Elle le vit pâle et défait comme un condamné à mort. Elle eut pitié

de lui, non la pitié pour l'être faible, mais la pitié d'amour comparable à celle des multitudes pour la souffrance des héros.

Il rassembla son courage ; il dit :

— Vous m'aviez promis de regarder en vous-même... Le jour n'est-il pas encore venu où vous pouvez me répondre ?

Elle baissa les yeux ; elle dit bien bas :

— Que faut-il vous dire ?

— Que vous ne me repoussez pas.

— Je ne vous repousse pas.

Il s'avança vers elle, il reprit avec tremblement :

— Voulez-vous partager ma destinée ?

— Oui.

— Avec un peu d'amour ?

— Avec amour.

Elle avait baissé les yeux ; sa grande chevelure brillait dans le soleil. La gloire douce de sa robe, la fleur étincelante de sa bouche, l'inflexion de son visage où passaient, sur le teint de velours d'argent, les lueurs intermittentes du lac et des feuillages, l'abondance des cils allongés comme des ramilles sur un ciel blanc, tout ce mystère de l'harmonie que la nature répand sur quelques êtres, prirent pour Abel leur sens suprême. Il se pencha, il attira doucement la jeune fille et, ne trouvant pas de résistance, il unit sa bouche aux lèvres rouges et se sentit mourir de volupté.

XXX

C'était trois jours plus tard. Mouryès et Roland goûtaient l'ombre des tilleuls et la fumée de leurs cigares. Assis à califourchon sur une chaise grossière, Mouryès la tailladait avec férocité, d'un air d'assassin s'acharnant sur sa victime :

— La troisième que je mets hors d'usage depuis quinze jours, fit-il... J'ai une âme destructive, Abel, et cela se comprend mal d'un être aussi peu conquérant, aussi détaché de l'esprit de guerre...

— Vous n'êtes pas détaché de l'esprit de guerre, fit Abel avec un sourire... mais seulement de l'ambition. Vous êtes plein de violence, de dispute et de colère.

Mouryès déposa son canif et tira longuement sur son cigare :

— C'est peut-être vrai, répliqua-t-il... Mon enfance est tout en batailles... Et je porte même quelques cicatrices, comme un vieux soldat.

Ils gardèrent le silence. La fumée partait d'eux en tourbillons, se répandait doucement dans les

feuillages. La joie abondante s'élevait des pelouses, luisait sur les parterres, chantait dans la gorge des passereaux, volait avec un essaim de pigeons sur les toitures et les cimes des arbres mollement trempés dans l'éther bleu.

— Il fait bon, dit Mouryès, vivre dans cette béatitude, sans même prendre la peine de former un souhait, comme si la minute présente contenait l'éternité...

— Sans doute ! répondit Roland.

Et il devint pâle. Mouryès reprit avec tendresse :

— Sûrement, cher Abel, vous ne pensez pas que je ne puisse être un obstacle à votre bonheur ?

Un trouble violent souleva la poitrine du jeune homme.

— Non, dit-il à voix basse... je pense que vous m'êtes profondément ami ! Si je n'ai rien demandé encore, c'est que je crains de vous dire tout mon projet...

Mouryès reprit son canif et détacha de longues esquilles au dos martyrisé de la chaise. Une ombre d'inquiétude apparut entre ses yeux circonflexes :

— Quel projet ?

— Mon projet socialiste...

Mouryès se leva, comme il faisait toujours dans

l'agitation, jeta son cigare et se mit à marcher d'un tilleul à l'autre. Puis, il cria :

— Jamais aucun projet d'idéologue ne vaudra ce que vous venez de faire à Tourbeilhe. Grâce à vous, mille familles heureuses, et dont le nombre s'accroîtra avec vos affaires mêmes... C'est le total de ce que peut la sagesse d'un homme...

— C'est, dit Abel d'une voix sombre, un pur néant au prix de ce que le devoir me dicte de faire...

— Ah ! repartit l'autre avec amertume... j'ai cru que ces folies avaient fui devant la réalité...

Et se reprenant :

— Mais peut-être ne voulez-vous qu'augmenter encore le salaire, donner plus de repos, organiser des pensions pour la vieillesse ? Conçue avec prudence, je puis approuver une telle entreprise...

— Non ! je veux consacrer la plus grande partie de ma fortune, — la propriété des tisseries et des filatures, et presque toutes les réserves — à la cause ouvrière.

— Si cela est vrai, il n'y a plus, Abel, aucune espérance pour votre avenir. Votre avenir est perdu. Fanatique immolé à une cause vaine, vous aurez cru faire quelque bien à vos semblables et vous aurez seulement sacrifié une grande force...

Il s'arrêta, il tomba dans la mélancolie malgré le ciel charmant, les douces montagnes argentines

des cumulus, les gramens, les tilleuls, les fleurs rouges des balisiers et la poudre des cinéraires, la ronde des pigeons sur les toitures, tout ce tableautin de joie, sur un coin de la petite boule roulante dans l'espace glacé, devant la fournaise solaire.

Mouryès reprit en soupirant :

— Ah ! oui... il faudrait ne rien souhaiter dans un si joli jour... Et il paraît que je souhaitais quelque chose...

Il marcha vers Abel, il lui mit la main sur l'épaule :

— Je ne t'aime pas moins, pauvre âme ; ta folie n'est pas de celles qui ôtent l'affection ! Mais je renonce au bonheur de t'avoir pour fils. En vérité, tu ne devrais pas aspirer au mariage. Les êtres comme toi sont des êtres à cataclysme. Mauvaises ou bonnes, leurs intentions sont dangereuses : on ne peut asseoir sur eux le destin d'une famille. Je tremblerais sans cesse pour celle dont je préfère la vie à la mienne, si elle devenait ta compagne. Toutefois, elle est libre ; elle décidera. Tu pourras encore une fois plaider ta cause — demain. Je garde l'espérance que Louise aura plus de pouvoir que moi sur tes résolutions, — mais s'il n'en était ainsi, tu ne la reverrais pas avant qu'elle se soit décidée à un autre mariage. Elle souffrira trop encore et je maudirai mon imprévoyance.

Roland voulut répondre; il avança des mains suppliantes. Mais l'autre, aussi pâle, aussi ému que le jeune homme, fit un geste d'adieu et se retira.

XXXI

C'est vers le matin. Roland, après un court sommeil, se sent las, triste, mais plein de vie morale. Il exagère une attitude intérieure de gravité, orgueilleuse et douce, comme put être celle des philosophes qui se tuèrent après plusieurs jours de méditation. Il se plut à mettre la main sur son cœur qui battait avec égalité.

Quand il ouvrit la fenêtre, pour goûter l'air frais, ce fut, sur les ténèbres, comme une heure sacrée de l'Univers, une heure de Grande Histoire où la signification des choses se renverse et s'élargit. Il ne lui parut jamais avoir aussi profondément voué son âme, ni connu une confiance plus vive. Le mot « bonheur », traversant la rêverie, fit reparaître l'angoisse tapie en lui comme une bête dans sa caverne.

— Ce ne serait pas un bonheur ! Oserai-je encore me regarder moi-même ? Pourrai-je vivre sous ma honte ?

Il voulut demeurer dans la douceur abstraite où l'on se sent héros. Il regarda, sur la muraille, des portraits. Chacun était un souvenir capable de dériver son cerveau. Et il eut encore l'impression de solennité, de force, de résistance.

Une phrase chanta dans lui, tout étrangère, qui ne cessa de revenir avec des intonations infiniment diverses, tantôt rapide et violente, ou languoureuse : « Les nymphes avaient eu soin d'allumer un grand feu de bois de cèdre... »

Il voit une gorge de montagne, les arbres noirs debout dans la rigidité et le silence, puis les nymphes, pâles comme l'écume du torrent, et, comme cette écume, instables. Cette vision trouble sa solennité. Les battements du cœur lui font entreclorre les yeux. Les pensées se lèvent plus vite, selon des analogies insaisissables.

« Les nymphes avaient eu soin d'allumer un grand feu... »

Le feu lui apparaît, une large flamme rougeâtre, comme l'aurore boréale; et une oréade, debout, toute la grâce fraîche, et toute la tendre réminiscence antique. Près de l'oréade, dans la pénombre, celle qui personnifiait pour lui toute la vie du cœur sur cette terre. Alors une brûlante protestation s'éleva dans son âme.

Elle suscita les instincts de ruse, les compromis, les détours qui donnent du temps et laissent doucement se désagréger les consciences :

— Non ! les heures de doute sont révolues...
C'est aujourd'hui qu'il faut tout résoudre !

Les alternatives s'élevèrent en lui comme deux choses vivantes, ainsi que dans les apologues.

L'une, la triste vertu, l'héroïsme noir, morose et monotone. L'estime de soi-même, blanche et froide comme la neige. Une voix intérieure, pure, mais âpre ; la solitude du cœur ; et peut-être, au bout, la triste vanité de l'œuvre, le néant d'un homme s'efforçant pour une multitude. Et il voyait distinctement un être de raison, frêle, atrophié, opiniâtre, un pauvre Abel Roland perdu dans la chimère morale, plus isolé que la vigie aux bords de la mer retentissante.

L'autre... l'antique lutte d'amour, secrète ou violente, la force immense et délicieuse de la sélection où se perpétuent les créatures, le mensonge étincelant, l'hypocrisie magnifique. Le délice aigu de se dégrader pour Elle, de se ravalier pour Elle, d'humilier la misérable vertu sous la beauté de Louise, — la torturante et ténébreuse volupté d'étouffer sa conscience, de saigner de remords pour Elle !

« Les nymphes avaient eu soin d'allumer un grand feu de bois de cèdre... »

La phrase passa sur ses lèvres, basse, sanglante, comme la tristesse du vent sur une oseraie nocturne. Il laissa tomber sa tête sur le rebord de son lit. Il se sentit débile, abandonné, dans un effroyable désert moral. Et ses contradictions se résolurent en un sentiment unique :

La jeunesse avait fui; la vie était rongée; il allait disparaître comme une fleur flétrie; et plus jamais n'étincellerait le sourire blanc de Louise sous les cheveux de lumière... Tout fondait dans l'ombre, dans le trou de la mort...

— Ah! cela n'est pas juste... cela n'est pas juste...

Le cri passa comme une lueur dans les ténèbres. La forme féminine, symbole de toute vie harmonieuse, sillage de tous les rêves qui hantent les enfants de la vie, passa brillante ou confuse, tantôt simple attitude, éclair noir de prunelle, onde de chevelure, pli de robe, pâleur de front ou de gorge, ou tout entière avec l'effrayante énigme de la beauté.

Elle erra comme une foule, elle souleva tous les loquets du désir, de l'adoration, de la souvenance, dans les obscures chambres de l'organisme. Elle sembla dissoudre les notions du Devoir dans une notion supérieure et terrible. Et sa perte parut de plus en plus la perte de l'Univers.

« Les nymphes avaient eu soin... »

Il sanglotait, abattu sur son lit, rudement mordait dans les plumes, dans les linges. Et sournoise et terrible il subit la puissance de la femme où toutes les probités succombent, qui dissout les êtres et les empires...

XXXI

Roland attendait Louise. La chambre simple, d'une nuance tendre et douce, lui semblait dans un autre monde, d'autres temps, presque légendaire. Son cerveau, fatigué par l'insomnie, évoquait les images les plus incompatibles : une conspiration, une nef d'église, un conseil de guerre, un atrium, une séance de somnambulisme, une caverne au fond d'une forêt.

Enfin, la porte s'ouvrit, la jeune fille entra. Elle parut lasse, yeux cernés, paupières bleuies. Mais c'était la jeune, la magnifique fatigue. Sur ces belles chairs, c'est un bain étrange. La fatigue décore les yeux d'une mortelle puissance. Elle meurtrit la bouche pour de plus profonds baisers... et une langueur, une ardeur aussi, une souplesse d'abandon, qui font Louise deux fois femme. Tout le sexe est plus sexe. Il y a sur elle une charge magnétique, une charge d'amour.

Il la regardait, il avait froid aux mains, chaud

aux tempes, et comme un souffle sur les paupières.

Il cria :

— Je viens en suppliant !

Ils se rapprochèrent ; leurs troubles se conjuguèrent, s'amalgamaient, leur souffrance était une — l'unité de l'amour, de l'âme mystérieuse qui pourrait naître d'elle et de lui. Et tous deux s'étonnèrent qu'il y eût un obstacle à leur union et que cet obstacle vînt d'eux-mêmes.

— En suppliant ? dit-elle.

Il reprit avec fièvre :

— Ne me forcez pas de choisir entre le désespoir et la dégradation !

Elle frappa de la pointe du pied sur le sol ; le sentiment de la lutte passa sur sa lassitude, pleine d'amertume. Et leurs paroles étaient des paroles étrangères, qui se superposaient à leur peine et ne s'y mêlaient point :

— Je partage, fit-elle, l'avis de mon père : il n'y a aucune dégradation à ce que vous possédiez la fortune qui vous appartient légitimement, naturellement, sans que vous ayez eu à faire de bassesse pour l'acquérir !

— Dites : sans que vous ayez *rien* fait pour l'acquérir !

— Je le dis. Il n'importe. Est-ce que vous avez fait quelque chose pour acquérir la vie ?

— Je n'y ai eu aucune part... Ici, on m'offre le choix !

— Et personne ne vous fera un crime d'avoir choisi selon la coutume.

— Sinon moi-même !

— Et pourquoi, vous-même?... Vous ne m'en avez jamais donné une raison décisive.

— Aucune raison décisive pour vous...

Il regarda dans lui-même, comme une vigie sur la mer sombre, il vit l'incertitude, le récif lointain, le naufrage :

— Nul n'a droit à la très grande fortune, de quelque manière qu'il l'ait acquise, parmi ceux du moins qui admettent un contrat de justice entre les hommes. Encore plus, nul n'a-t-il droit à une fortune ignoble comme celle de mon oncle, élevée sur la ruse, la tyrannie, le vol...

— Il a travaillé, il a lutté trente ans pour l'accroître.

— Oui ! s'écria Abel avec ironie, il a lutté trente ans ! Il s'est levé trente ans à quatre heures du matin pour voler son associé, — spolier un inventeur, — exploiter un million de meurt-de-faim ! Il s'est levé à quatre heures, mais ses ouvriers aussi se sont levés à quatre heures...

— Il était plus habile.

— Comme serait le voleur de grand chemin si la loi consacrait la propriété acquise par le vol de

grand chemin ou le faussaire, si la loi admettait le faux... Oui, plus habile dans la limite de l'ignominie légale ! Mais celui qui prétend vivre plus haut que la coutume refusera la fortune acquise par le plus *habile*, car cette habileté n'est pas de son monde !

— C'est généreux, sans doute, et plus fou encore ! Je ne pourrais vous tenir tête dans une telle discussion, mais je sens que tout cela est illusoire, qu'il ne sert à rien de vouloir agir en désaccord trop flagrant avec la société où l'on naît, qu'on peut faire plus pour ses idées en se servant d'une partie de sa fortune qu'en la sacrifiant tout entière. Je sens surtout que ni mon père, ni les personnes de notre entourage, ni moi, ne sommes coupables pour accepter la coutume. Enfin, pour tout dire, je crois que les actions extrêmes ne sont pas plus profitables à l'individu qu'à la foule.

— Mon action n'est point extrême : ce que je prélèverai sans remords sur la fortune de mon oncle m'assure une vie tranquille.

— La pauvreté ! dit-elle avec dédain...

Et se reprenant :

— Je l'accepterais — par amour — mais j'ai mes convictions autant que vous. Je ne consentirai point à être sacrifiée à des rêveries morales.

Elle s'arrêta. Ils se contemplèrent. Il semblait qu'ils fussent au bord d'un précipice, qu'ils y

entendaient, impuissants, rouler des êtres chéris :

— Enfin, reprit-elle à voix basse... vous m'aimez donc moins que vos chimères?

— Ah !

Une âme furieuse et farouche lui obscurcit les prunelles. L'amour immense souffla sur lui comme un vent chaud dans la montagne. Paroles et gestes se confondirent :

— Je vous aime plus que ma vie !

— Non, vous m'aimez moins que quelques centaines d'ouvriers.

Il joignit les mains, dans une attitude de reproche et de supplication. Elle baissa les paupières et murmura :

— Je ne puis vous croire si vous abandonnez votre fortune.

— Et moi, puis-je avoir confiance, si vous me délaissez pour la perte de cette fortune?

— Non point pour la perte, mais pour la renonciation volontaire ! Je repousse celui qui veut se faire pauvre lui-même, qui me sacrifie aux doctrines que je déteste.

Il courba la tête sous cet argument.. Elle pouvait s'en prévaloir, rejeter l'œuvre socialiste comme folie, crime, désordre. Il le sentit avec violence et navrement. Ce fut d'une voix basse, défaillante, qu'il répondit :

— Vous me mépriseriez cependant, si je vous

écoutais. Vous penseriez comme moi, que c'est l'avilissement et la trahison, que nul argument, né *après la fortune*, n'est recevable. Songez quelle figure je ferais auprès de vous, le lendemain de ma défaite.

Elle répondit avec véhémence :

— Quand l'univers entier, Abel, se tournerait contre vous, celle-là qui saurait que seul l'amour a vaincu, vous garderait tout son amour !

— En êtes-vous bien sûre ?

Ils se regardèrent. Et devant l'humaine élue, l'être de culture fine dont chaque geste et chaque ligne représentaient d'innombrables efforts d'ancêtres, devant les ondes belliqueuses de la chevelure et la guerre adorable des beaux yeux, il sentit la défaite amollir sa fibre.

La belle vierge, muette, semblait dire :

« On ne déchoit pas en m'aimant plus que l'univers... Il me plaît que tu sacrifies, pour m'avoir, tes doctrines misérables. »

— Quelle union, soupira-t-il éperdu, qui commencerait par le déshonneur !

— Ah ! vous raisonnez trop !... Si vous m'aimiez vraiment, vous trouveriez un compromis avec ce socialisme que je déteste plus encore que les socialistes ne haïssent la bourgeoisie. Principe pour principe, je ne vois pas pourquoi le mien céderait devant le vôtre : l'obstacle est né tout entier de votre volonté.

Dans une tourmente muette, des forces plus grandes qu'eux se levèrent et les dominèrent. La vie, le tendre magnétisme, les poussaient l'un à l'autre. L'obscur harmonie les appariait, les mettait en merveilleuse et troublante consonance.

Mais quand ils firent un mouvement, de même que lorsque des courants semblables s'approchent, ils s'influencèrent à rebours, ils s'arrêtèrent.

— Qu'importe, cria-t-il, ce triste argent !

— Que vous importe de le prendre ? Pourquoi me refuser ce que la loi et toute notre société vous donnent ?

— Vanité des millions ; ils corrompent la génération de ceux qui les détiennent !

— La pauvreté corrompt davantage.

Tranquille et fière, pleine de douceur dans la beauté, elle dit, syllabe à syllabe :

— La richesse comme preuve de votre amour !

Il vit l'abîme, il recula :

— Ayez pitié de moi !

— Ayez pitié de vous-même.

Il trembla de tous ses membres, il crut qu'il allait céder aux yeux resplendissants, se renier pour vivre, avec elle, la beauté et la création. Elle se pencha, tendre :

— Dites oui, Abel...

Le noir, la mort... il se jeta dans l'abîme :

— Non !

Et il quitta la chambre.

Il s'enfuit par les collines, les chemins et les prairies. La vie clamait en lui comme une bataille finie, comme une émeute expirante. Il entendait l'écroulement de ses pensées et de ses espérances ; il voyait tomber sa jeunesse ainsi qu'une citadelle. Et il vint jusqu'à la forêt, sous les grandes frondaisons, premier abri, première demeure des hommes.

Il s'y arrêta, tomba sur la mousse d'une clairière et se dit :

— J'ai vaincu !

Les mots sonnèrent comme un glas. Sa triste victoire lui coûtait la moitié de son être, telles ces révolutions qui laissent un peuple plein d'épouvante et de faiblesse. Et sentant qu'une beauté merveilleuse était morte, qui n'aurait plus son égale, il tourna son visage contre la mousse et pleura amèrement.

XXXII

Les regards se portaient vers la table des pièces à conviction : on apercevait des vêtements, des paquets ficelés, des journaux, des brochures, une malle, — guenilles quelconques, misérables et tristes comme une planche de brocanteur. Et les êtres abondaient dans cet incommode et vilain théâtre de justice, un peu répugnants, comme ils le sont quand les sollicite un spectacle funèbre.

Les acteurs vinrent, les jurés, l'avocat, Beyssières, sa face violente, ses yeux vite éclairés de fureur, où la multitude croit reconnaître le fanatique, l'indomptable à qui les leçons de la captivité et du silence ne sauraient enseigner la modération.

Des coups de timbre : « La Cour ! » Beyssières tressaille à l'aspect des hommes rouges, puis détourne son regard vers la salle. Le monde ne lui paraît pas meilleur, la Justice moins injuste : mais il a, plus absolu qu'avant l'attentat, le sentiment que la société est une force naturelle, comme

une chaîne de montagnes, un océan, une forêt vierge, — un obstacle inconscient, où la volonté solitaire se brise impuissante. Point de lutte franche, il faut tourner, biaiser. Qui se jette seul, sans détour, *contre* les hommes, périra par les hommes. Cromwell et Robespierre viennent à l'heure, environnés des multitudes; ils n'ont qu'à suivre toute la folie et toute l'hypocrisie humaines. Chaque prophète a pour support la crédulité préétablie; Pierre l'Ermite ne soulève les âmes que parce qu'elles sont déjà soulevées. Ainsi rêvait-il, d'une âme chagrine, tumultueuse. Et la foule se crut bravée par son œil fixe.

Mais il tressaille. Son cœur s'émeut et pleure. M^{lle} d'Ermeuse et Freyle sont tournés vers lui, le regardent, doucement le saluent. Tout son être bondit vers eux, humble, fervent, tendre, et la flamme de sa prunelle s'est mouillée.

Cependant une voix s'élève qui le tire du songe.

— Votre nom?

— Robert Boyssières.

— Votre âge?

— Vingt-neuf ans.

— Votre profession?

— Copiste.

— Vous avez un défenseur?

— Oui.

Il répondait d'une voix tonnante, dont il était

surpris, et qui lui donnait du courage. Après le serment des jurés, un homme long, frêle, aux yeux bouillis, à la bouche noire, lut d'une voix morte l'accusation¹ :

« Robert Beyssières est l'auteur de l'attentat criminel, commis le 27 mai dernier, vers trois heures de l'après-midi, au Sénat. A ce moment une violente explosion se produisit sur un des côtés de la salle des séances, accompagnée d'une lueur éclatante, tandis que des projectiles s'éparpillaient et frappaient un grand nombre de sénateurs, un huissier et des personnes dans une tribune. Les mesures prises pour barrer et fermer les issues donnant sur la voie publique permirent de mettre la main sur le coupable, qui fit tous les efforts pour échapper à la justice : c'est ainsi qu'il avait trouvé moyen de s'emparer du chapeau d'une autre personne et de s'en coiffer, de manière à se rendre méconnaissable pour ceux qui lui avaient vu faire le geste de lancer sa bombe et qui avaient surtout remarqué sa coiffure.

« Interrogé par le commissaire de police, il avait déclaré être entré au Sénat avec une carte que lui avait donnée le secrétaire de M. Derville, sénateur — ce qui se trouva être conforme à la vérité, mais ne put être vérifié dans le moment, car le prévenu

1. Dans cet acte d'accusation, nous reproduisons, aussi souvent que possible, un texte officiel.

avait jeté ou perdu la carte et le secrétaire de M. Derville était parti en voyage.

« Grâce à l'habileté du magistrat, on découvrit que le chapeau que portait Beyssières ne lui appartenait pas; de plus l'accusé avait indiqué un faux domicile. Ces circonstances motivèrent son arrestation et, dès le lendemain, il se décidait à faire des aveux complets, glorifiant son crime et se vantant d'être anarchiste. Il décrivit avec complaisance l'engin qu'il avait employé. C'était, disait-il, une boîte oblongue de fer-blanc, remplie de poudre verte, et contenue dans une autre boîte, dont la partie supérieure était remplie de clous et de petit plomb. Dans la première boîte, il y avait en outre un cylindre creux de fer et, dans ce cylindre, deux boules de thermomètre différentiel, assez grosses, pleines d'acide sulfurique, et terminées par leurs tubes. Ces récipients, fixés par de la ouate et un peu de cire à cacheter, se trouvaient dans le voisinage d'un sachet de mousseline contenant un peu de papier buvard plein de poudre d'amorce. La chute de la bombe devait déterminer l'écoulement de l'acide sur le sachet, par le brisement des boules et par le simple écoulement du liquide.

« Pour la fabrication de cet engin, Beyssières, qui occupait auparavant un petit logement à Montmartre, avait loué une chambre d'hôtel, rue Bénart, 8 *bis*, au Petit Montrouge où il s'est livré

à divers essais préliminaires, puis à la préparation de sa bombe, dont les matériaux avaient été achetés en détail chez différents brocanteurs, quincailliers, droguistes, électriciens de Grenelle et de Vaugirard, afin de ne pas éveiller de soupçons.

« Quand l'engin fut terminé, Beyssières réussit à se procurer une entrée pour le Sénat, grâce à M. Coulon, pour qui il avait à plusieurs reprises exécuté des travaux de copie. On sait que c'est à un geste maladroit de l'accusé, dû probablement au désir de n'être pas surpris, que l'on doit de n'avoir pas à déplorer de plus grands malheurs. L'engin, au lieu de faire explosion par sa chute sur le sol, ricocha contre une saillie des tribunes, et partit avant d'avoir touché terre. De plus, au lieu d'atteindre le centre de la salle, il tomba aux abords et dans une partie relativement déserte.

« Le crime et la préméditation sont nettement établis. L'accusé non seulement avoue, mais il revendique pour lui seul la conception, la préparation et l'exécution de l'attentat. Sur un seul point, cependant, il nie l'évidence : il prétend avoir voulu blesser un grand nombre de sénateurs mais n'avoir prémédité la mort de personne. Or, il ressort de ses propres aveux et des constatations de l'expert que la bombe préparée par lui était chargée d'une poudre d'une grande puissance explosive, de la valeur de deux cartouches de dynamite ; qu'elle

devait, par suite, produire des effets meurtriers et occasionner la destruction sinon totale, du moins partielle de l'édifice.

« Si l'attente du criminel a été déjouée, c'est grâce au faux mouvement dont nous avons parlé, et qui a empêché l'explosion de se produire sur le sol. Les projectiles employés étaient assez dangereux par eux-mêmes, et ils avaient une force de pénétration considérable : des blessés ont eu des membres traversés de part en part, malgré l'épaisseur des vêtements qui les recouvraient, et les parois en chêne des tribunes ont été criblées ; un tabouret à côté du Président a été complètement perforé ; le cadran de l'horloge de droite a été troué ; enfin, une des victimes a succombé, une autre a eu une fracture du crâne qui a nécessité la trépanation. L'engin avait donc bien été fabriqué en vue de donner la mort et c'est dans ce but qu'il en a été fait usage.

« Les antécédents de Beyssières sont défavorables et expliquent, dans une certaine mesure, le crime dont il s'est rendu coupable. D'humeur vagabonde, il a été incapable de se fixer ; il a exercé toutes les professions. Encore au collège, à seize ans, nous le voyons s'enfuir de chez ses parents, et parcourir une partie de la France avec une troupe de bateleurs. On le retrouve plus tard agent d'assurances, courtier en vins, commis de librairie. Il cherche fortune en

Algérie, en Tunisie, en Angleterre, échouant à chacune de ses tentatives, vite découragé, ne s'attachant à aucune carrière. Il revient enfin en France où il vit en concubinage avec une femme mariée, et, devenu copiste, il se mêle aux agitations anarchistes, fréquente les clubs, excite les ouvriers à la violence et se fait condamner à quinze jours de prison pour résistance aux autorités.

« C'est à Paris que l'accusé a conçu l'attentat criminel qu'il devait commettre le 27 mai.

« En conséquence, Robert Beyssières est accusé :

« Premièrement : d'avoir à Paris, le 27 mai 1894, commis et tenté de commettre, volontairement, un homicide sur les personnes réunies au Palais du Luxembourg, dans l'enceinte du Sénat, durant la séance.

« Avec ces circonstances :

« 1^o Que ladite tentative a été commise avec préméditation ;

« 2^o Qu'elle a précédé et accompagné ou suivi le crime ci-dessus spécifié ;

« Deuxièmement : d'avoir, dans les mêmes circonstances de temps et de lieu, volontairement détruit par les effets d'une substance explosive l'édifice du Sénat avec cette circonstance que cet édifice était habité ;

« Crimes prévus par les articles 2, 295, 296, 297, 302, 304, 435 du Code pénal. »

Durant cette lecture, Beyssières, immobile, observait ses amis, la foule, la Cour, et les jurés. Sa détresse était moins vive : la mort semblait lointaine, adoucie, improbable.

Les témoins, un à un, sortirent, et Beyssières répondit avec douceur à l'interrogatoire :

— Vous êtes célibataire ?

— Oui.

— Vous viviez en concubinage avec une femme mariée ?

— Oui, depuis huit ans ma femme était libre : son mari l'avait abandonnée.

— Vous avez été condamné pour rébellion contre l'autorité ?

— Je me suis seulement défendu contre la brutalité des agents.

— Vous vous vantez, dans une lettre, de cet acte : vous y dites qu'il faudrait à chaque arrestation faire un exemple, assommer les agents.

— Vous voyez bien que je ne mettais pas mes paroles en pratique : je n'ai même pas blessé un de ceux qui, cependant, me frappaient.

— Dans une autre lettre, vous parlez de votre haine contre la société et vous déclarez que le devoir de tous les anarchistes est de recourir à la violence.

— C'est possible, mais je n'avais pas de haine quand j'ai conçu mon acte de propagande : la pitié des sacrifiés remplissait mon cœur.

— Avez-vous été seul dans la préparation de votre attentat ?

— Oui.

— Vous n'aviez pas d'argent. Comment vous êtes-vous procuré les ressources nécessaires ?

— Un inconnu m'a prêté cent francs.

— N'est-ce pas plutôt M. Jean Lhermite ?

— Non. C'est un révolutionnaire que j'ai rencontré deux fois au plus. Je ne lui ai pas communiqué mon projet.

— D'après vos aveux, vous avez construit un engin redoutable, avec de la poudre verte, du plomb, des clous, la valeur de deux cartouches de dynamite, et deux kilogrammes de projectiles ?

— Environ.

— Vous avez caché cette bombe dans votre ceinture, sous le gilet, et vous êtes allé au Luxembourg avec une carte que vous aviez obtenue d'un sénateur. Vous vous êtes placé dans un coin de tribune et vous avez lancé la bombe tandis que M. le sénateur Bérend prononçait un discours. Votre intention était de frapper au centre de l'hémicycle, de manière à faire le plus grand nombre de victimes.

— Oui.

— Vous aviez mal pris vos mesures... vous avez atteint autant de personnes étrangères que de sénateurs.

— Je le regrette de tout mon cœur ! l'idée d'avoir blessé un seul assistant m'est plus pénible que d'avoir tué cent sénateurs.

Beyssières s'était levé. Sa voix devenait ensemble plus haute et plus tremblante ; il sentait, comme tout l'auditoire, qu'ici son destin allait se résoudre : la mort pour le crime de droit commun, la vie pour le crime politique. Le juge, inquiet, d'un mouvement de chasseur sur la piste :

— Mais les spectateurs ne sont-ils pas, pour vous, de la même classe que les sénateurs, n'appartiennent-ils pas à cette bourgeoisie contre laquelle vous vous levez ?

Beyssières répondit d'une voix éclatante :

— Non ! ne dites pas que j'ai frappé au hasard... que j'ai attaqué la vie d'inconnus. Ma bombe était dirigée contre les sénateurs, et contre eux seuls... Je ne me suis jamais érigé en juge du simple passant dont le hasard a fait un bourgeois, et qui ne sait guère lui-même ce qu'il est. Je n'ai jugé que ceux qui ont pris la responsabilité des iniquités sociales, ceux qui ont assumé le pouvoir, — ministres, députés, sénateurs. Les autres, je les combats comme classe, non comme individus.

Il perçut, à ses paroles, un souffle d'indulgence, une *aura* de sympathie. Un mot de regret même pour les sénateurs blessés faillit jaillir de sa poitrine. Mais il sembla que ce regret fût refoulé en lui par

le poids d'une montagne, et, alors qu'aucune objection ne s'élevait dans son âme, l'orgueil *extérieur*, le *moi* étranger, non seulement interdit la parole salutaire, mais dicta les dangereuses répliques suivantes.

— Vous n'avez cessé, durant l'instruction, d'exalter votre acte : vous ne regrettiez donc pas sincèrement les blessures — la mort — de vos victimes des tribunes ?

— Je n'ai cessé de regretter, au contraire, que le hasard m'eût fait atteindre des irresponsables. C'est l'acte en lui-même dont je me glorifiais.

— Précisément, vous vous en glorifiez... et vous espérez trouver des imitateurs ?

— Oui, j'espère que d'autres accompliront la tâche que je n'ai pu réussir. J'ai agi selon mes principes, j'ai dévoué ma vie, pour le mieux de l'humanité : comment pourrais-je ne pas souhaiter des imitateurs ? Les combattants se lèveront : à l'heure où je parle, ils grandissent pour la chute d'une société mauvaise qui, armée d'un outillage dont rien n'approcha jadis, ne sait pas donner le pain quotidien aux meilleurs de ses enfants. Rien n'empêchera la révolte contre l'iniquité : les revendicateurs se lèveront indomptables. Armé des forces nouvelles de la science, l'individu saura contraindre les gouvernements et les classes à la justice !

Il parlait d'abondance, les yeux pleins d'une ardeur étincelante, et plus menaçants par leur inégalité. Sa face était agressive, sa bouche durcie ; il se tirait la barbe comme pour l'arracher. L'effet fut terrible sur l'assistance, sur les juges mêmes et plus encore sur le jury. La violence de l'accusé ne parut point une menace vaine. La vision s'imposa des individus lancés contre les classes. Et la vague sympathie décrut. La partie bourgeoise — c'était presque tout l'auditoire — n'espéra rien de la clémence. Elle crut à la lutte implacable ; la peine de mort apparut seule efficace. Beyssières la sentit planer dans le murmure léger de la multitude.

Et déjà, il regrettait amèrement ses paroles : mais elles n'étaient plus à lui, elles vivaient dans le crâne des jurés, prêtes à se lever contre celui qui les avait dites. L'ombre du bourreau les accompagnait.

Le juge reprit :

— Enfin, vous ne vous repentez pas de votre assassinat ?

— De mon acte de propagande !

— C'est un sophisme.

— Non, si j'avais véritablement voulu tuer, j'aurais chargé ma bombe avec du gros plomb. Je ne n'ai voulu que frapper le plus grand nombre de sénateurs, pour rendre l'acte de propagande

plus efficace. Je jugeais inutile, dans cette circonstance, de donner la mort. J'ai mal pris mes mesures.

Le juge reprit :

— Vous avez blessé quarante personnes... et vous avez tué !

— Je le répète, je ne voulais frapper que des sénateurs, et c'est mon regret amer d'avoir atteint d'autres personnes.

Il se fit encore un mouvement à cette réplique. Mais l'impression demeurerait trop forte de l'accusé terrible, à la voix si rude, au visage si dur.

— Vos victimes — outre celle qui est morte — ont eu le corps, les membres traversés ; l'une d'elles, un pauvre commis, a dû être trépané.

— Cela peut-il se comparer aux malheureux que le gouvernement envoie au Tonkin ?

— La plupart sont des volontaires : ils combattent pour la patrie... Vous avez, vous, blessé des êtres inoffensifs, qui ne vous avaient pas fait le moindre mal.

— Je ne voulais pas les blesser...

— Vous vouliez en tuer d'autres : votre engin était très bien conçu et très redoutable.

— Qui peut dire s'il était bien ou mal fait ? Il n'en reste que de menus fragments.

— Vous ne preniez pas sans motifs toutes ces

précautions pour éviter que l'engin éclatât prématurément.

— Je voulais que la bombe éclatât dans *leur* chambre et non dans la mienne.

— Si la bombe avait éclaté au milieu des sénateurs, c'est par douzaines qu'on aurait compté les morts ! Les projectiles auraient frappé droit et non par ricochet.

— Il n'y a pas eu de ricochet.

— Pourtant, deux personnes ont été frappées en dehors de la sphère d'action directe de la bombe.

— C'est faux, et tout à fait indémontrable. Du reste l'argument tombe si vous admettez que les autres ont été frappées directement. L'engin a eu des effets identiques à ceux qu'il aurait eus partout : on peut admettre qu'il y a eu moins de blessés, mais ces blessés avaient les mêmes chances que si l'engin avait atteint le but que je lui assignais.

— Vous avez dit à l'instruction que vous regrettiez de n'avoir pas choisi un mécanisme capable d'éviter une détonation prématurée.

— Eh bien ?

— C'est donc que vous vouliez tuer.

— Non, c'est que je regrettais de n'avoir pas été au but !

— Mais ce but c'était de tuer !

— Vous n'en pouvez rien savoir et vous n'avez pas le droit de recourir à des hypothèses !

— Tout homicide nie son intention devant la Justice. Comme tant d'autres qui vous précédèrent ici, vous tentez de sauver votre tête !

Cette allégation mit Beyssières en fureur, non qu'il en contestât intérieurement la justesse, mais parce qu'elle avait le caractère de l'injure, et de ce genre d'injure abstraite, confuse, que les règles illogiques d'une vieille société font souvent pire qu'une injure positive et définie. Il bondit, il cria — sincère et faux, — se disant que ce mouvement lui serait favorable :

— Je défends mon acte et non ma tête, et si je savais que vous croyez le contraire, j'attendrais le verdict sans ajouter une seule parole !

Encore le masque trop dur, les prunelles en feu, la bouche menaçante, trahirent sa cause. L'auditoire vibra ; quelque estime s'éveilla pour ce combattant solitaire ; mais il n'y eut guère de pitié. Il sembla fier, peut-être loyal, mais inébranlable et d'ailleurs peu sensible à la mort. Tous appréhendèrent qu'un tel homme pût survivre, même au fond des geôles.

— C'est bien ! fit le juge qui, d'abord inquiet, jugea que le prévenu n'avait rien gagné sur les consciences. Messieurs les jurés apprécieront vos mobiles.

— Voulez-vous me permettre, dit Beyssières, de lire une déclaration ?

Sa lèvre tremblait en faisant cette demande.

Naguère il espérait infiniment du discours écrit dans son affreuse solitude, — aujourd'hui il apercevait le vide irréparable, le néant sans bornes, où ses paroles allaient se perdre comme un aéro-lithe dans le vaste abîme qui sépare les univers.

— Lisez, fit le Président.

Beyssières lut :

« Je n'ai point, messieurs, l'intention de m'excuser. Mon acte fut commis dans la plénitude de ma raison, après de longs débats de conscience. Quand bien même je concevrais quelque doute sur sa légitimité, ce doute ne devrait pas être publiquement reconnu : il constituerait un moyen trop facile de défense et me serait en suspicion à moi-même. Je devais être meilleur juge de mes actions, alors que je les préparais et les exécutais en pleine liberté, que dans la solitude d'un cachot. Je ne ferai pas davantage mon apologie. Je me bornerai à dire que j'ai été conduit par le sentiment du devoir et l'instinct de la solidarité. La société dans laquelle nous vivons est une société féroce et sans grandeur, — lâche devant les puissances, indifférente aux misères, implacable pour les vaincus, les faibles et les meurtris. Armés de forces immenses, d'un outillage merveilleux, servis

par cent millions de chevaux-vapeur équivalant à deux milliards d'esclaves antiques, et sans que la proportion des forces vivantes — artisans et bêtes de somme — ait diminué, — les blancs d'Europe et d'Amérique demeurent en proie à la misère. C'est par millions que la faim lente, l'habitation malsaine, le froid, l'excès de travail terrassent les victimes d'une organisation néfaste. Partout le même outrage à l'humanité, partout la richesse sociale accaparée par quelques personnes, tandis que des familles innombrables succombent, que des légions de désespérés recourent au suicide !

« Oui, dans mes voyages, sans cesse j'ai vu les parias asservis au capital, la triste humanité souffrant des maux indignes, l'homme dégradé par l'homme, la femme condamnée au servage du plaisir, et les petits enfants déformés par le rachitisme, ou emportés, à peine à la lumière, par toutes les maladies de l'indigence.

« Faut-il s'étonner, devant de tels spectacles, si l'âme qui les contemple finit par se révolter ? Faut-il s'étonner, après l'illusion de la justice, après le mensonge des discours sonores, après la croyance aux idéals vagues, si les êtres sincères s'enflamment d'indignation et ne songent plus qu'à combattre une société avilie ?

« Messieurs, c'est toute mon histoire. La souff

france des autres, et non pas la mienne, m'apprit à détester nos institutions !

« C'est pour avoir vu que l'homme qui avait puisé ses millions dans l'indigence de cent ouvriers était un honnête homme, pour avoir vu récompenser la simonie, honorer la trahison, vénérer l'usure, glorifier le meurtre, que je me suis levé, que j'ai définitivement uni mon sort à celui des parias, dévoué ma vie aux revendications révolutionnaires.

« D'abord séduit par le socialisme, je n'ai pas tardé à m'apercevoir que le socialisme est d'avance condamné par le principe autoritaire, qui est son essence, par la négation de l'individu, par la théorie d'un État, source de toute corruption et base de tout esclavage. Le socialisme, peut-être, résoudrait la question de la répartition des richesses, mais le pain paraîtrait trop amer qui serait acheté au prix de la liberté individuelle. L'anarchie seule, l'absence de tout commandement, l'harmonie spontanée, l'union libre, l'exaltation des énergies solidaires, peut donner quelque valeur aux courts moments de l'existence humaine. Tout le reste n'est qu'injustice, lâcheté, servage, car la prétendue répression du crime et de la brutalité naturelle n'est que la substitution d'un crime continu et d'une brutalité permanente aux quelques accidents qui peuvent résulter de l'autonomie des

personnes : la magistrature et le gouvernement sont pareils à ces remèdes qui empoisonnent tout l'organisme pour guérir un malaise éphémère !

« Telles sont, messieurs, les convictions qui depuis plusieurs années ont régi mon existence. Je leur ai dû la volonté de vivre libre, en révolte contre vos codes et vos hiérarchies. Et cependant elles ne m'auraient sans doute pas conduit à l'action violente, si les actes de votre gouvernement n'avaient pas été un tel défi à la liberté de pensée et de parole. Mais souvenez-vous des mesures implacables qui furent prises contre les plus humbles et les plus paisibles d'entre nous : la délation, la suspicion frivole, la brutalité des agents, l'arrestation au hasard, la détention arbitraire, la menace sournoise aux mères, aux femmes, aux enfants ! Les prisons s'emplirent de nos frères, innocents des actes dont on prétendait justifier cette persécution. Alors, ce que j'aurais naguère estimé impossible me parut juste et légitime ; je me serais regardé comme un lâche de ne pas répondre à la violence par la violence...

« Et bien d'autres, demain, aujourd'hui, en ce moment même, messieurs, sont et seront entraînés par les mêmes sentiments nés des mêmes circonstances. L'explosion de ma bombe n'est pas un acte individuel, comme vous vous plaisez à le croire, c'est le signe d'un état de révolte qui gagne

de proche en proche — qui grandira d'autant plus vite que vous aurez mis plus d'aveugle opiniâtreté à vouloir le combattre par la prison ou le supplice. On n'arrête pas l'Idée ! Elle croît sous la répression la plus formidable, — inquisition, justice royale ou justice républicaine. Elle est la secrète consolation du misérable, l'espérance indestructible du paria. L'attentat, c'est l'iniquité des gouvernements qui le prépare et qui le préparera, tant que les hommes ne pourront pas s'organiser librement, chacun suivant ses goûts et ses tendances, tant qu'au combat pour vivre n'aura pas été substituée l'entente pour vivre ! Le seul moyen que vous ayez encore de donner quelque douceur à la période transitoire, c'est de montrer vous-mêmes quelque douceur : sinon, à chacun de vos coups, à chacun de vos châtiments, il sortira des hommes de la nuit pour braver vos lois et venger vos victimes...

« J'ai dit, messieurs. Me voici prêt à subir la peine dont vous me frapperez, mais non sans protester encore contre la prétention des hommes de juger un de leurs semblables !

« Un jour viendra où votre appareil de justice paraîtra aussi aveugle, atroce et funeste que ces tribunaux qui jugèrent les sorciers, les relaps et les hérétiques. »

Ce discours fit impression, mais surtout en ce

qu'on le jugea d'un homme d'intelligence cultivée, d'autant plus redoutable. Et la voix, de cuivre sur les passages de menace, âpre et monotone sur les autres, encore chassa la pitié. L'appel à la douceur se confondit avec l'annonciation des vengeances ; la phrase finale choqua les douze hommes de la bourgeoisie, autant que les magistrats mêmes.

XXXIII

Le défilé des témoins. La logeuse de Beyssières, quelques sénateurs, quelques assistants à la séance du 27 mai n'apportèrent aucune lueur ni aucun pittoresque. Le témoignage du soldat Chambolle intéressa. C'est lui qui avait empêché Robert de franchir la porte vitrée. Il le dit avec une face riante d'orgueil :

— Après avoir brisé un carreau, il voulait franchir la porte... J'ai croisé la baïonnette, je lui ai dit : « Ne passe pas ou je te troue la peau ! »

Des rires, des applaudissements.

Beyssières nia avoir brisé un carreau ; le soldat affirmait, avec une obstination tranquille :

— Le témoin pourrait-il me dire, fit M^e Bostel, comment était vêtu Beyssières.

— Il portait un paletot à revers de mérinos.

— Je n'ai pas brisé de carreau ! répéta Beys-
sières avec énergie.

Il s'attachait à ce détail, par un sentiment superstitieux, comme si, pour ne s'être pas défendu

contre une allégation fausse, il allait en surgir d'autres, plus préjudiciables.

La discussion fut plus vive encore avec le chef du laboratoire municipal. Beyssières laissa décrire l'engin, se bornant à des rectifications courtes et péremptoires. Mais quand le chimiste déclara que, lancée normalement, la bombe eût été plus meurtrière, l'accusé reprit sa dénégation véhémence :

— Votre affirmation est abominable. L'engin ne pouvait tuer qu'accidentellement, comme le prouve la petitesse des projectiles...

— Des projectiles de quatre grammes s'échappant avec la vitesse que devait leur donner l'explosion de la poudre verte peuvent être assimilés à des balles de revolver petit calibre : il suffisait que la chute de l'engin fût convenablement calculée pour produire des blessures extrêmement graves et entraîner la mort d'un grand nombre de personnes.

— C'est faux ! La disposition des balles de revolver les rend autrement redoutables que des projectiles placés au hasard. *A fortiori* des projectiles plus légers que ces balles ne peuvent avoir qu'exceptionnellement des effets meurtriers.

— J'ai dit des balles de revolver petit calibre, dont le poids est de cet ordre, et j'ai tenu compte du mode d'insertion des projectiles en parlant du pouvoir explosif de la poudre verte... Je maintiens

mon affirmation... l'effet eût été dix fois plus foudroyant si les circonstances avaient été normales.

— C'est une infamie ! Vous ne pouvez avoir de certitude dans l'espèce... Aucune expérience, aucun document positif, ne permettent de conclure dans votre sens. En le faisant, vous obéissez à des mobiles méprisables — *vous visez ma tête !*

— J'ai parlé selon ma conscience.

— Vous avez parlé à l'encontre de la probité scientifique qui exige le fait véritable : c'est une forfaiture. Je vous plains !

Le chef du laboratoire municipal haussa les épaules ; les docteurs s'avancèrent. On sut qu'ils avaient soigné quarante personnes, dont une était morte, une autre trépanée, une troisième privée de l'usage de ses jambes. Beyssières écoutait, plein de rancune contre l'auditoire ennemi, et plus encore contre soi-même.

XXXIV

C'était le tour des témoins à décharge. L'anarchiste s'émut de profond attendrissement ; il savait qu'il allait entendre une voix de sympathie entière où ne perçeraient que le regret et l'estime, et point d'autre reproche que de le voir en peine.

D'abord parut un homme distrait, jauni par le travail intellectuel, les yeux chauves. C'était M. Levesque, maître de conférences, philosophe positiviste, dont les travaux avaient eu quelque influence sur le révolté. Il parla d'une voix faible, mais distincte :

— M. Beyssières a fait pour moi, fréquemment, des travaux de copie. Je me suis intéressé à lui. Nous avons eu ensemble quelques causeries où il faisait paraître la plus vive intelligence. Il a toujours été parfait dans l'exécution des besognes entreprises, tant par la qualité de l'ouvrage et le soin, que par l'exactitude. Il m'a paru de nature excitable, mais excellente, plein de cœur, de noblesse

et de désintéressement. Je suis très touché de sa situation.

Beyssières avait courbé la tête ; son sein palpitait ; il se sentait faible comme un petit enfant, et il se voyait pareil à ce brave homme, dépensant sa fièvre de justice dans la magie de l'étude, devant les livres et le doux papier blanc, sous la palpitation des lampes taciturnes.

— Monsieur Levesque, fit-il d'une voix rauque, il n'y aurait pas de révolutionnaires si le monde n'enfermait que des esprits comme le vôtre.

Un copiste succéda au savant, maigre et morne créature voûtée par l'éternelle attitude de sa profession. Il parla, craintif, et d'une façon confuse :

— Robert Beyssières était un bon camarade... obligeant... un peu excentrique... il ne buvait que de l'eau... Jamais il n'a refusé de prêter de l'argent aux camarades... Même on en abusait !

Ceci encore toucha l'accusé. Il salua, puis il tressaillit avec violence. Abel Roland s'avancait. Alors la raideur, la colère d'être en vaincu devant ce jeune homme dont il avait si souvent combattu les doctrines, l'humiliation — plus grave de ce que, au tréfonds, il ne croyait plus lui-même à la violence individuelle.

Abel témoigna avec une tristesse recueillie :

— J'ai souvent rencontré Beyssières chez des amis communs : je l'estime un être d'élite, une

haute intelligence, un cœur plein de courage, de force, de générosité, d'amour pour ses semblables, incapable d'un acte qu'il n'aurait pas jugé noble et bienfaisant.

Beyssières, la tête contre son bras, le visage convulsé de trouble et de gratitude, dit à voix basse :

— Merci, Abel Roland, vos paroles me donnent plus de courage pour supporter mes tristesses.

Mais déjà venait celle qui avait été, entre toutes les créatures humaines, bonne et secourable. M^{lle} d'Ermeuse était pâle comme l'ivoire, les lèvres couleur de cendre, les yeux voilés par des pleurs. Elle se dressa d'un effort de son grand courage pour dire :

— Beyssières est une âme de dévouement et de sacrifice... Depuis sept ans que je le fréquente, je ne l'ai jamais entendu se plaindre de ses propres infortunes — qui ont été excessives : son esprit n'a été préoccupé que des autres, sa colère n'a éclaté que pour ses frères misérables — et c'est en victime, j'en suis convaincue, qu'il s'est offert, le jour où il a cru devoir accomplir ce qui l'a conduit ici... Il a eu foi dans la violence — il a subi l'erreur de tous les hommes passés et présents qui ont cru et croient encore à l'efficacité de la guerre, de la vengeance, du châtement, mais il n'a point voulu tuer. Tout proteste en moi contre

l'accusation : je sens, je sais, qu'il n'a prétendu que donner un exemple — qu'il a tout prévu pour ne pas immoler ses semblables et que l'accident qui a déjoué ses mesures le contriste plus vivement que même les proches parents de la victime.

La salle entière l'écoutait avec sympathie, car elle parlait d'abondance, sans effort, sans déclamation, dans une attitude de mélancolie charmante. La dure face de Robert était presque devenue douce, ses yeux humides s'entrefermaient, sa voix était toute brisée lorsqu'il dit son remerciement à son amie.

Le dernier témoin était Freyle. Il renouvela plus brièvement la déclaration de ses amis et tout fut dit sur l'acte, le caractère de l'homme, l'opinion de ses intimes. Il restait la lutte de deux éloquences assemblant les pièces pour les faire servir alternativement au châtiment ou à l'indulgence.

L'accusateur se leva d'abord. On avait choisi un homme jeune et âpre, plein d'ambition. Il montrait un visage énergique, un regard jaune, une grande mâchoire rase. Sa voix s'élevait tranchante, sans euphonie, parfois rauque, mais elle convenait à son rôle. Peut-être en soulignait-elle la cruauté.

Il commença sur un ton mesuré et presque uniforme, qui s'animait de période en période :

— Messieurs de la Cour, messieurs les jurés, la

tâche qui vous incombe aujourd'hui est particulièrement grave, délicate et fertile en conséquences. Le pays indigné, le corps social, les citoyens bravés par une infime conspiration de misérables, attendent que vous fassiez pleine justice, sans faiblesse, sans compromission et sans fausse générosité. Votre verdict sera dicté par votre conscience, mais vous n'oublierez point qu'il doit l'être aussi par le sentiment de la sécurité publique. Ceux qui attaquent la société lui ont juré une haine mortelle; votre indulgence ne passerait à leurs yeux que pour de la crainte, et, loin de vous en savoir aucun gré, leur audace s'accroîtrait contre un ordre de choses mal défendu par ceux-là mêmes qui en sont la plus étroite garantie. Délégués de la nation, comptables devant elle de votre attitude, vous jugerez que le crime de Robert Beyssières est un crime de droit commun, un assassinat banal, et plus dangereux, plus irrémissible que les crimes de la brute et de l'ignorant.

Cet exorde correspondait trop bien au sentiment intime de l'auditoire et des jurés pour ne pas produire tout son effet. A la phrase : « Ceux qui attaquent la société lui ont juré une haine mortelle », un frémissement presque unanime, indice d'un vœu identique, parcourut la multitude. Le procureur le sentit; il reprit longuement les

faits de l'accusation, les témoignages, les procès-verbaux des interrogatoires. Puis, passant à la biographie de l'accusé, il montra un homme inquiet, incapable de s'attacher à une carrière, de tempérament hardi, violent, d'orgueil intraitable. Cette partie du réquisitoire fut puissante à détruire le scrupule des jurés : elle était de cette sorte triviale, calquée sur les répulsions du commun des êtres, d'autant plus habile. Elle montra aux douze hommes une individualité si différente de ce qu'ils pouvaient être eux-mêmes qu'ils sentaient la pouvoir anéantir d'un cœur léger, son crime fût-il moins grave.

Le procureur concluait ainsi cette partie de son réquisitoire :

« En résumé, l'homme dont je viens de vous retracer l'existence est fortement empreint du sceau des criminels : il en a l'allure vagabonde, la sournoiserie, le dégoût du travail régulier, la haine de tout ce qu'aiment et respectent les honnêtes gens. De plus, un orgueil intraitable, un orgueil insensé, un orgueil d'autant plus dangereux qu'il ne correspond à aucune qualité supérieure. Et c'est l'orgueil en effet, combiné avec la perversité naturelle, avec le mépris de toute morale, qui le poussait à commettre son attentat, son crime, son meurtre. Car, n'en doutez point, messieurs, alors qu'il préparait la bombe, cet

homme ne cessa pas un instant d'espérer qu'il ferait un grand nombre de victimes. Ainsi l'exigeaient son détestable orgueil, sa haine de la société, et cet instinct atroce qui pousse l'âme vile des Érostrate, à poursuivre les viles renommées! »

Le procureur fit une pause ; il s'éleva un chuchotement, un murmure d'approbation, qui était comme le souffle avant-coureur du verdict et qui fit autant d'effet sur le jury que les paroles mêmes du magistrat. Beyssières, plus pâle, immobile, sentit le néant de toute protestation, et qu'il fallait attendre, en silence, la destinée.

L'orateur reprit, fit une longue diatribe contre les doctrines anarchistes, recommença de discuter l'intention meurtrière, réaffirma que la bombe, dans des circonstances normales, aurait tué beaucoup de personnes, et qu'en employant un grand nombre de projectiles, l'anarchiste avait marqué une volonté plus homicide, conclut enfin :

« Abandonnez donc, messieurs, tout scrupule, rejetez toute vaine pitié : celui que vous avez devant vous est, je le répète, votre ennemi implacable, il l'est de chacun de vos concitoyens, de tous ceux et de tout ce que vous chérissez. C'est une bête fauve lâchée parmi les hommes, un adversaire naturel de l'ordre, un contempteur de la vie, de la propriété, de l'honneur, et pour tout

dire enfin, un lâche assassin qui, n'osant attaquer ses ennemis en face, se cache dans le coin obscur d'une tribune, parmi des personnes inoffensives, lance sa bombe alors qu'il se croit inaperçu — avec un tel soin de sa sécurité personnelle qu'il manque le but — et, pour se sauver, feint lui-même l'indignation, la crainte et la colère qui sortent du fond de toutes les âmes... Messieurs, il est des heures où la pitié est un crime envers soi-même et envers les autres, des heures où la justice doit avoir tout son cours et où ceux qui l'oublient deviennent traîtres à la société. Nous sommes à l'une de ces heures ! Une poignée de fous et de criminels ont déclaré la guerre à la société. Ils ont ouvertement prêché l'assassinat, l'incendie, le vol ; ils ont juré de détruire jusqu'aux racines l'ordre constitué ; ils se sont alliés aux rebuts des bagnes. Beyssières appartient à cette secte de monstres ; tel Ravachol, voleur et assassin, il s'est dressé contre tous ses compatriotes ; il a froidement prémédité le crime, il l'a exécuté, *il a tué*. Aucune circonstance ne saurait excuser son acte. Vous serez à la hauteur de votre devoir ! Sans crainte comme sans colère, guidés par la raison et soutenus par la conscience, vous prononcerez le verdict que la société a droit d'attendre de vous, vous donnerez à la justice la force de vous défendre contre les forfaits des anarchistes,

vous déclarerez que Beyssières est coupable des crimes que peut seule expier la peine capitale. »

L'homme de l'accusation se rassit dans un pâle et solennel silence ; Robert vit la machine de mort dressée dans une aube prochaine. Pourtant, celui qui se levait pour répondre était, dans la cité de l'éloquence, un grand manieur de la parole et de l'argument. Mais il fut, ce jour, plus froid qu'à l'ordinaire, moins armé de cette chaleur de l'accent et du geste qui lui concilie l'âme trouble des jurys. Il défendit pied à pied la cause du malheureux. Il dit la vie de Beyssières, inquiète non par défaut d'unité ou par manque de courage, mais par horreur de l'injustice. Il le montra cherchant un idéal comme d'autres cherchent la fortune :

« Pour certains êtres, et ils sont faits de la substance précieuse des héros, la vie est horrible parce qu'elle est trop loin d'un rêve d'art ou de science, de bonté ou d'harmonie. Beyssières ne pouvait endurer la souffrance des pauvres, l'humiliation des vaincus : la vie lui était laide parce qu'elle était laide pour les autres ; il croyait, c'est là son mirage, que cette laideur pouvait être chassée par des coups de force, par des mouvements soudains de l'énergie individuelle. De même que le chercheur d'or espère d'un coup de pioche

toucher enfin à la richesse entrevue, de même les hommes qui ont le tempérament de Beyssières imaginent une suite de miracles détruisant les abus, les crimes, les cruautés et la misère. C'est l'état d'une âme chimérique, mais noble, inclairovoyante, mais généreuse. Nous sied-il bien à nous, fils de la Révolution française, de condamner de tels hommes? Ne sont-ils pas un produit de ce milieu où l'on exalte les droits du citoyen et les droits du peuple, de cette République dont les grandes fêtes sont des fêtes de violence, des commémorations de meurtres et de massacres, de cette République qui se targue d'être issue de la plus sanglante aventure qui jamais bouleversa l'histoire des nations?... »

A son tour il racontait l'attentat, dénonçait l'inconstance, la faiblesse de l'accusation, l'insignifiance des témoignages à charge, et longuement reprenait cette dispute sur l'innocuité des projectiles dont tout le monde était si las que ni la cour, ni le jury, ni l'auditoire n'écoutèrent plus. Mais l'attention se ranima au finale :

« Messieurs, le procureur de la république vous demande la tête de Beyssières au nom du péril social et moi, pour la même raison, je réclame sa vie. Nous avons tous notre part de responsabilité dans l'acte de cet homme. En lui prêchant la justice sur les bancs de l'école, en lui affirmant que

l'égalité, la fraternité sont la base de notre contrat, nous lui avons menti. Plein de l'idéal qu'on lui avait enseigné et pour lequel il ressentait déjà une trop vive inclination naturelle, le jour où il a compris l'hypocrisie de l'enseignement, où il a vu que chaque parole dite à l'école n'était qu'une fiction stupide, il s'est élevé en lui une haine violente contre l'iniquité et la fraude. Alors, guidé par un esprit que votre propre enseignement avait exalté, un esprit que vous aviez fait revendicateur et révolutionnaire, la noblesse même du malheureux a été sa perte.

« Aussi, vous n'écoutez pas la voix implacable qui exige le châtiment suprême. Votre conscience et l'intérêt véritable de la société vous dicteront la miséricorde. Une sévérité sans mesure est la pire des politiques : l'histoire vous le redit à chacune de ses pages. Les juges, les bourreaux, les soldats, n'ont pu garder les gouvernements qui paraissaient assis sur des bases indestructibles : à la force préférez la clémence ; à la justice implacable, la justice apaisante ; que votre verdict soit un acte de calme, de recueillement, de sagesse : c'est celui que l'on peut, que l'on doit attendre de vous. »

Une vague approbation, quelques visages d'espérance [tournés vivement vers Beyssières, mais une froide et dure majorité taciturne pendant que

le jury se retire dans la chambre des délibérations. Alors, des chuchotis, puis une causerie bourdonnante et Robert, emmené par ses gardes, ouvre de grands yeux tragiques sur le mystère. La mort, la vie? Est-ce bien lui, Beyssières, qui attend la chose épouvantable, le petit garçon qui, hier, courait si vivement le long du fleuve, se grisait à l'odeur de la plaine?

Dans le glas de son âme quatre vers surgirent, qui, jadis, le faisaient sangloter sur la tombe de sa sœur Elise :

Ainsi que l'épervier qui fond sur l'hirondelle,
L'affreux mal la saisit en sa serre cruelle,
Et tandis que pour elle on rêvait d'avenir,
La Mort entra sans bruit et vint nous la ravir.

Il baissa la tête, il vit la petite fille morte dont le regard luisait entre les paupières. Son cœur sonnait le glas. Il apercevait confusément une terre entr'ouverte, une pelle, un horrible fourgon, et sa pensée fondait sous le flot immense de la détresse.

Un bruit de sonnette. Il comprit que c'était la Grande Minute, que déjà le président rouge disait au chef du jury de lire le verdict, et qu'un homme *parlait* le Destin. Bientôt, il se lève péniblement avec les soldats, il rentre dans la salle funèbre.

Et c'est la Mort ! Son âme est confuse autant que tumultueuse, son regard est dans la brume. Le cri qui s'échappe de lui, automatique, est sans foi comme sans espérance :

— Vive l'anarchie !

XXXV

C'était un petit lac, en forêt. Un ruisseau l'avait engendré et le nourrissait depuis cinq mille ans. Le temps et l'espace l'avaient peuplé de saules, de vernes, de trembles, de nymphæas, de lentilles d'eau, de sagittaires. Sa faune encore était sienne. Au travers des siècles, les mêmes peuplades d'araignées aquatiques, de libellules, de batraciens, de rats d'eau, de carpes s'étaient transmis le don mystérieux de la vie. Et le petit lac portait en germe bien d'autres millénaires, si l'inextinguible race des hommes consentait à sa claire présence.

Freyle parcourait avec Roland ce domaine. Ils s'arrêtèrent auprès d'une minuscule chapelle ruinée, tout éclatante de giroflées, de lichen argentin et de chardons violets. Une route de fourmis s'ouvrait entre les herbes et Freyle se pencha pour dire :

— Ce peuple était sûrement déjà civilisé, il y a

cent mille ans, quand l'homme savait tout juste ébaucher un gourdin... C'est pourquoi je pense que l'insecte mourra longtemps avant les mammifères...

Un carabe apparut dans sa cuirasse d'or vert, guerrier solitaire et redoutable, qui, d'un bond, se rua dans l'herbe :

— L'homme d'armes... le baron féodal armé de pied en cap... et lui aussi depuis quelles époques perdues dans le tertiaire ! Malheur à qui va tomber sous ses tenailles !

Freyle ouvrit doucement la porte de la chapelle et dit :

— Elle fut sûrement bâtie sous Louis XIII, mais elle succédait à des cultes opiniâtres, à cent légendes qui se sont transmises à cette même place. Regardez l'autel.

Sur la vieille pierre verdissante, on distinguait des formes confuses de cheval et d'urus, des croisants, des spirales, un œil en triangle :

— Ici médita le fruste philosophe celtique et vinrent les guerriers, par les nuits sacrées, à travers les ténèbres et les grands bois. Car, plus que toute autre, cette religion s'environna d'espace, d'obstacles, de remparts et de solitude... Et le sang des vierges coulant sur la pierre, avec celui des captifs, féconda le sphinx d'ombre.

— Comme ils aimaient la mort ! fit Abel en soulevant un pan de lichen barbu.

— Vous n'imaginez pas que les prêtres l'aimaient comme le vulgaire? La douceur, dès lors, fut sans doute plus fréquente chez les méditatifs. Mais il fallut la concession féroce au guerrier, et peut-être aux femmes. Quand la société avait perpétuellement besoin des héros de sang, il ne seyait pas de chicaner sur un peu de vie.

Roland s'assit sur une marche. Il était maigre et comme environné de chagrin. Sa peau n'avait pas de lueur.

Il dit avec découragement :

— Il est dur, Freyle, d'être né alors que la vieille morale est morte et que la nouvelle n'a point pris sa forme. Nos actes sont comme des balles tirées au hasard, dans l'ombre, par une armée prise d'épouvante.

— Croiriez-vous véritablement à ces âges figurés dits de transition? Ils n'ont point cessé depuis l'origine des choses. En quel temps, s'il vous plaît, les mille sophistes grecs, et Montaigne, Pascal, Bacon ou Spinoza? Fut-ce une transition que la venue du christianisme, la lutte des schismes, la Réformation, la Révolution française? Encore ne sont-ce que signes violents d'une continuité d'attentes. Car il n'y eut jamais de fin aux infiltrations des cultes — tout terroir vit interminablement ses dogmes atteints, ses dieux compro-

mis. Qu'est l'historiette biblique sinon le thème d'incertitude, dans l'infime peuplade errante, de Javeh aux Hauts-Lieux, des Nabi aux prêtres voluptueux de Syrie? Et pour peu que la maladie du scrupule soit dans un animalcule catholique, assurez-vous que sa vie n'est qu'une transition éternelle entre des devoirs vagues et des pratiques contradictoires...

— Vous dites vrai, reprit Roland. Notre époque n'est incertaine qu'en vertu de l'éternelle illusion psychique. J'ai projeté ma propre incertitude. Elle est dérisoire devant les masses qui agissent et qui jamais n'agirent davantage.

Il se leva et sortit de la chapelle. Son ombre se projetait sur les herbes vierges; le désespoir passa sur son visage comme une fumée...

— Je ne voulais pas faire un sacrifice et c'est un sacrifice que j'ai fait. J'ai versé le sang de mon âme. J'ai horreur de ce que mon acte ait été une telle souffrance ! Mon rêve était pacifique : le bonheur dans l'acte altruiste.. Et je crains d'être plus misérable pour avoir suivi mon code que si je l'avais violé. J'ai ressemblé à ces hommes qu'il faut détruire parmi nous, parce qu'ils ne peuvent plus qu'être la source d'inutiles violences : les héros. Ils seront rejetés aux frontières, poussés à la vie *extérieure* des nations, rassemblés contre les périls barbares... mais à l'intérieur, ils

rentreront leurs vertus violentes et leur dévouement sauvage !

— Leur histoire fut belle et n'est point haïssable, dit Freyle. Leur force tint tête aux périls obscurs, aux pièges et aux cataclysmes, encore qu'ils se soient trompés neuf fois sur dix et jetés sur les moulins. Mais ils ne firent point de sacrifice, — ils furent le plus souvent heureux ; — ils ne se repentaient point, ils se réjouissaient et glorifiaient leurs actes. — Ils ne souffraient que d'avoir perdu la jambe au combat ou de garder une rous-tissure trop forte après le martyre... Et vous avez pourtant raison de vouloir qu'ils disparaissent de notre sein. Ils y jettent un trouble trop animal, ils poussent les plus grossiers des nôtres à recourir à l'injure, aux coups, aux châtimens, aux meurtres. Il est mauvais qu'un homme aille sur l'échafaud pour une opinion périssable ou se condamne à la misère pour un texte de sociologie ; cet exemple est trop propre à éveiller les sombres instincts des primitifs demeurés dans nos villes, et des éroto-manes, des femmes hystériques, des futurs paralytiques généraux.

— Et cependant nous ne les éviterons pas ! s'écria Roland... La période n'est pas finie de la morale unie à la mort et aux souffrances, — car la faim, l'intempérie, le précaire matériel sévis-sent parmi trop de millions d'êtres. Qui peut savoir

si vingt générations ne s'écouleront pas avant qu'à la lutte pour la vie soit enfin substituée la lutte pour le luxe ! La négligente humanité consentira peut-être trois siècles, cinq siècles encore, à voir périr une partie d'elle-même dans l'abjection du besoin ! Et le héros peut-il disparaître dans un tel désordre ? La misère collective n'aura-t-elle pas son reflet dans la Psyché individuelle ? Le *sacrifice*, l'alternative abominable entre le mépris de soi et des joies délicieuses, peut-il être aboli avant que le soit la fièvre du marécage social ? Qui plus que moi a espéré être une cellule saine, travaillant gaiement pour l'ensemble et recevant en retour la gaieté ? Mais dans un ensemble malade, la partie souffre du tout, quel que soit le bon travail de la partie.

Freyle l'interrompt avec tristesse :

— Le tout n'est point malade, Roland. C'est la partie qui a voulu en faire plus qu'il n'était recommandable. Le bon devoir est celui dont on ne se repentira point. C'est l'incompréhension de cette vérité qui vous a rendu pernicieux à vous-même. Le fanatique ne se repent pas. — Par là il ne saurait avoir tort envers soi-même. Mais vous n'étiez pas un fanatique. Vous saviez que la bonté doit être aussi tranquille et naturelle que, par exemple, le respect de la vie. Vous ne pouviez alors donner votre fortune comme vous l'avez

donnée. C'était une souffrance excessive, et donc un acte immoral.

— Je ne *pouvais* pas agir autrement, une force supérieure était sur moi.

— C'est en quoi consistait la maladie. Pour un esprit lucide, comme le vôtre, l'acte devait être mesuré au milieu. Rien ne vous condamnait à anéantir l'amour et le bonheur par un sacrifice que vous aviez cent manières de transformer en un acte raisonnable. Vous avez été le pire des héros : celui qui travaille pour une époque trop lointaine. Les autres n'obstruent que le présent. Vos pareils obstruent l'avenir. Et telle est cependant la force de l'atavisme, cher Roland, que je ne puis vous refuser mon admiration.

— Je souffre ! cria Roland avec fièvre, mais je ne puis renier mon acte... Il m'est abominable de ne pas trouver la paix qui *devrait* être le signe de l'action noble *après* son achèvement, et toutefois je pense que c'est le milieu qui est discord plutôt que mon âme. Je n'ai eu le choix qu'entre des situations extrêmes : je ne les avais point créées.

— Vous seul, au rebours, les aviez créées. Le destin vous avait mis dans un pays admirable, et rien n'était mieux éclairé que votre devoir. Il vous était facile de faire le bonheur de milliers d'êtres — du moins le seul bonheur que permet notre siècle

— et de leur continuer ce bonheur. Vous pouviez dans ce but prendre toute précaution contre vous-même et contre *celle* qui faisait barrière : elle ne s'y serait pas opposée... Le devoir rationnel aurait été aussi fertile pour les autres et, je crois bien, plus fertile. Car je pense que notre milieu est beaucoup plus favorable aux alliances entre un individu et une masse qu'à l'initiative d'une masse. Et vous auriez eu l'estime universelle, même celle de presque tous les révolutionnaires. Votre œuvre vous aurait paru plus belle pour rester complètement votre œuvre — vous auriez mis votre ardeur à la parfaire et à l'accroître...

— Je ferai cela aussi maintenant, — je me suis gardé le pouvoir.

— Mais après dix, quinze ans, lorsque des hommes d'autres générations seront mêlés aux nôtres, ceux pour qui vous vous êtes sacrifié auront pris l'habitude de leur état, et votre pouvoir commencera de paraître une autorité tyrannique — tandis que, appuyé sur la possession, il n'aurait jamais été qu'une douceur. Alors, vos décisions feront souffrir les esprits, peut-être jusqu'à la révolte, et vous apporteront l'amertume...

Roland courba la tête. Au fond de lui-même, il ne trouvait rien à répondre. Ils demeurèrent longtemps en silence. Puis, dans un élan de révolte, le jeune homme s'écria :

— *E pur si muove!* La légende humaine tout entière ne sera pas une vanité : elle ne cessa de célébrer ceux qui souffrirent pour les hommes.

— Hélas! elle célébra plus encore ceux qui firent la souffrance des hommes!... Sans doute, elle ne sera pas une vanité, par cela même que la multitude en fit son pain spirituel... mais la morale qui l'animait aura son renversement comme les conceptions scientifiques. Il fut utile de croire que le ciel tournait autour de la terre, utile de se massacrer sur la savane et, de même, nécessaire d'immoler des victimes. Cette morale régit encore la masse. Mais des groupes subtils se sont constitués, dont la domination douce permet d'attendre cette ère où la morale sera une science positive, où les choses méchantes ne pourront pas plus être accomplies par un homme lucide que d'avaler du poison, où les sociétés cesseront de réclamer des actes haïssables parce que les actes seront néfastes par cela même qu'ils seront haïssables, où tout héroïsme disparaîtra devant la facilité croissante de faire coïncider les désirs avec l'altruisme dévoilé comme une prévoyance supérieure, comme une nécessité d'hygiène, de croissance et de volupté mentales.

— Une seule guerre, Freyle — ou quelque révolution aussi violente que celle de l'autre siècle — et ces groupes seront dispersés comme les

fleurs fragiles des vergers. Et que pouvez-vous savoir de cette guerre et de cette révolution, alors que tant de fusils, de canons, et d'explosifs dorment dans les ténèbres?... Non, non, laissez-moi espérer que le trouble de mon âme reflète le trouble du grand organisme, et que si je souffre d'avoir rempli mon devoir, c'est du moins que l'héroïsme sacrificateur est encore salutaire.

Freyle prit la main de son ami :

— J'ai dit que je ne pouvais vous refuser de l'admiration.

Les branches des saules bruient, on entendit un pas léger. Un cerf vint, qui rejetait en arrière sa tête rameuse de roi déchu. On sentait la fierté, la force de cent siècles dans ce fils des grands cerfs agiles. Fauve, sur ses pattes grêles, les noires narines tremblantes, l'œil oblique, le beau col penché pour la course, il prit son élan vers la forêt.

— En vérité! dit Freyle... les choses proprement humaines se feront, mais elles seront éphémères et mélancoliques si elles oublient les autres êtres... Plus j'y rêve, plus il me paraît impossible qu'une harmonie durable puisse naître, si l'immense œuvre de vie est mutilée.

— Elle ne sera pas mutilée dans cette forêt, dit Abel, du moins de mon vivant!... Et ce sera la rançon de mon sacrifice, ajouta-t-il avec un pâle sourire.

Freyle le regarda avec tendresse, les yeux humides :

— Aucun acte humain, Roland, ne pouvait me ravir davantage... Et, pour l'avoir vu réaliser, il me semble que l'avenir a grandi.

Le cerf avait disparu. Il régnait un plus profond silence.

Les deux hommes marchèrent lentement dans la forêt; ils se parlaient à peine, en communion d'âme, attendris. Comme ils approchaient de la lisière, Freyle se mit à dire :

— Il ne faut pas s'étonner de la persistance du mensonge dans le destin des peuples. L'humanité le tire de ses plus humbles origines. Toute bête ou bestiole y recherche sa sécurité ou sa pâture. Le faible ou le fort ont pour premier principe de ne pas déceler leur présence, de *mentir* sur leur refuge ou leur embuscade. L'école de la forêt et de la savane est une école de ruse où chacun doit créer l'illusion à l'ennemi ou la victime. Vivre, en un sens, c'est savoir tromper. Aussi, dans la partie faible de l'humanité, le mensonge est de règle. Le peuple, la petite bourgeoisie, les mondains *mentent pour mentir*. Et la raison s'en détermine aisément. A dire la vérité sur sa vie et sur ses actes, on décèle sa faiblesse, on montre où l'adversaire peut frapper. A mentir, on dirige les coups où l'on ne peut les recevoir... Tout cela n'est

pas fait consciemment, mais d'un instinct très sûr. Comment s'étonner que cette réserve inépuisable de mensonge, de ruse, de *fiction* qui déjà s'agite aux eaux primitives et se continue à travers les millénaires de l'animalité terrestre, puis de l'homme, se transmette à la tribu, à la peuplade, à la nation, d'abord pour des buts matériels, ensuite pour des fins morales? Et l'étrange histoire des religions enferme ainsi l'épisode magnifié de l'antique Ruse, mère des faibles, nourricière des forts.

— Hélas! fit Abel, sera-ce ma consolation? J'aurai sacrifié un grand morceau de ma vie à l'inévitable mensonge. Encore n'y aurai-je pas péri comme ceux qui donnèrent leur sang pour la double ou la simple nature de Jésus, pour les Droits de l'homme ou pour l'Anarchie!

A ce dernier mot, ils se regardèrent. Un frisson leur parcourut le visage : ils songèrent à leur misérable ami condamné.

Depuis deux jours, M^{lle} d'Ermeuse tentait, en sa faveur, des démarches :

— Pas de télégramme aujourd'hui ! dit Abel.

— Elle aura échoué, répondit Freyle. Cette mort est résolue. La partie énergique de l'oligarchie la juge nécessaire; la bourgeoisie craintive la désire avec fureur. Le hasard d'une volonté individuelle est tout ce qu'on pouvait espérer.

Mais je ne pense pas que ce Président veuille lutter contre l'expresse volonté de ceux de son entourage et de sa caste.

— Nous le saurons bientôt, fit Abel avec mélancolie.

Ils atteignaient la lisière. La côte, délicieuse de fraîcheur, de calme, d'intimité, montait jusqu'au château de Tourbeille. La vie y semblait facile et douce comme les beaux châtaigniers, les herbages tendres, les troupeaux de bœufs isabelle et de moutons jaunâtres. Et Roland aperçut une petite silhouette qui venait vers eux sur la route mauve et grise :

— Voici notre amie.

Elle était pâle, les paupières fripées de larmes, sa pauvre bouche décomposée de chagrin. A la vue des deux hommes, sa douleur reprit en crise ; de grosses gouttes précipitées roulaient sur ses joues ou sur le chemin. Elle prit nerveusement les mains de ses amis.

Et elle les regardait en silence, d'un air si triste qu'ils se sentirent à leur tour envahis de larmes. Elle dit enfin, tout bas :

— Il n'a plus que deux jours à vivre !

Elle se jeta contre le sein de Freyle ; elle pleura plus amèrement. Mais Roland ne la sentait pas malheureuse. Il l'enviait d'être entière aux choses de son cœur et de son esprit. Il souhaita seulement

que là-bas, dans la cellule mortuaire, son âpre ami ne fût point comme lui rongé du regret de son Acte. Puisque aussi bien il devait périr, que nul remords ne pouvait être utile à l'humanité, ah ! qu'il ait la consolation de croire à lui-même, que sa tête roule dans l'éternité, pleine de foi en son œuvre !

Le soir tombait. Une fois encore le vaste réchaud du soleil rougissait les nuages crépusculaires. L'illusion habita les forêts mauves et les eaux cuivreuses. Le ciel contrefit, plus étincelante, la magie des lacs, des monts, des cités et des neiges.

Les larmes de M^{lle} d'Ermeuse tarirent. Elle montait, doucement appuyée au bras de Freyle.

Roland se dit en son cœur :

— Demain, elle rêvera à la Paix Universelle et sa peine sera tarie. Et ma forêt occupera toute l'âme de Freyle. Ils vivent d'instincts sûrs et de goûts durables. La douleur leur est bonne, pleine de secrètes harmonies. Il sont de cette Humanité où il n'y aura plus de Sacrifices ; ils ne peuvent briser violemment leur destinée comme moi-même, ils savent se donner avec volupté parce qu'ils sont *dans* leurs œuvres. Tandis que moi je fus en dehors, dans la Raison, la raison qui n'eut jamais d'existence que pour les choses prochaines — toujours erratique, misérable, néfaste pour les lointains accomplissements.

XXXVI

Il dormait de son âpre et affreux sommeil, plein de bruits et de visions sinistres. — Son âme misérable se lamentait dans la demi-inconscience ; toute sa chair était plaintive, pesante, fiévreuse. Il apercevait un grand massacre, dans une tourbière aux vapeurs rousses, un choc de glaives, de corps sanglants, de poitrails impétueux, lorsqu'un poids s'abattit sur son épaule. Il ouvrit les yeux, il vit un homme vêtu de noir, un grand visage jaune. Et une voix basse descendit, pleine d'angoisse :

— Ayez du courage, Beyssières... Votre pourvoi est rejeté. *

Il sentit se dissoudre la moelle de ses os. L'épouvante opaque et sauvage, une longue clameur de son organisme : déjà le tranchant s'abat sur sa nuque ! Sueur, horreur, jambes frémissantes, poitrine écrasée, — et pourtant, il s'élève en lui l'orgueil qu'il faut pour le courage. Bientôt,

le cœur en suspens, gorgé, enflé, se remit à battre. Les yeux vides reprirent leur éclat de fièvre. Il s'affermir, il rejeta ses couvertures et sauta du lit. Son jarret était tremblant mais solide ; il passa ses vêtements, puis, d'une voix descendue, rauque et sombre :

— Marchons !

Il regardait d'un air grave, et qui parut dédaigneux, bourreau et comparses. Il s'assit tranquillement pour la toilette. Quand il sentit le ciseau dans son cou, ses lèvres et ses oreilles prirent une couleur d'argile, tandis que sa face devenait sèche et pâle comme de la chaux. Il eut une pâmoison si courte que nul ne s'en aperçut. Puis, il reprit l'énergie nécessaire pour les actes, pour la représentation de la mort. Pendant qu'on échançait le col de sa chemise, il dit avec tranquillité :

— Je désire que mon corps serve à la science : je le lègue à la Faculté. Je recommande des expériences immédiates...

Puis il donna ses instructions pour deux lettres qu'il avait écrites et pour son mémoire. On lui offrit du rhum, du cognac, des cigarettes..

Il refusa :

— Je n'aurai pas besoin de cela pour avoir du courage.

Et il pensait :

— Dans quelques minutes — là !... Et plus

rien — rien que la nuit éternelle... Ah ! soleil des autres hommes.

Son épouvante était infinie, mais son courage égal à cette épouvante. Il dit à voix haute, ironiquement :

— C'est là votre justice !

Mais comme on lui ligottait les jambes, il eut, au sein même de sa terreur, une sorte de révolte naïve :

— Je ne m'échapperai pas, allez !

Il concevait tout le vide de ses paroles : ce vide non plus n'arrêtait pas son courage. A la réalité effroyable se mêlait, en son âme, une comédie qui ne lui était point cachée — et cette comédie était pourtant quelque chose positive, quelque chose fatale et sérieuse qu'il ne pouvait pas ne pas jouer aux autres et à lui-même. Son orgueil semblait un fantôme, mais ce fantôme le soutenait — c'était une sorte d'*Unité* dans la frénétique dispersion d'événements, de visions, de phrases intérieures, qui est la règle des agonies en pleine force.

Tout à coup il revit son Acte, tout ce qui l'avait précédé et suivi. Il le regrettait amèrement, atrocement et ne pouvait s'empêcher d'y reconnaître une noblesse. De même, il ne croyait plus à l'anarchie, ni à rien — il percevait le Néant absolu, la vanité incommensurable — mais il avait, au bord des lèvres, comme un prolongement fantastique de son passé, le cri de *Vive l'Anarchie*.

Sa toilette était achevée. Il se leva de sa chaise ; il eut au long des jambes le sentiment qu'il chancelait. Mais il ne chancelait pas. Il était droit, énergique : rien qu'un imperceptible claquement de mâchoires. Il marcha avec fermeté. Quand la clarté du dehors entra par la baie de la porte, tous ses muscles reculèrent, un cri de terreur s'enfla au fond de sa poitrine ; mais *en réalité* il ne recula point et le cri ne sortit pas de sa bouche. Il aperçut la foule, il la regarda. Son œil, qui semblait violent et dédaigneux, voyait à peine ; il ne discernait que le mouvement des corps, les taches des faces et des vêtements.

Et tous les bruits se confondaient comme la houle des vagues.

Il repoussa doucement l'aumônier et le crucifix, sans impolitesse ni bravade. Aux premiers pas en plein air, l'épouvante fut si affreuse qu'il crut tomber ; il lui sembla qu'il faisait l'effort de fuir : il continuait au contraire d'avancer en refusant tout soutien. Sa pâleur était horrible ; il la sentait, il en avait quelque honte.

Soudain il vit la Tueuse : il s'arrêta, dans un faible geste de prière vers les assistants. Mais il fut seul à constater ce geste et, reprenant sa marche, il toucha la bascule. Il perçut la mort et fronça la narine. Puis le cri qui *demeurait* sur ses lèvres jaillit mécaniquement :

— Vive l'anarchie !

Sa voix était claire, très ferme, hardie, et le sens de l'irréparable, un vertige de courage dominant un vertige d'épouvante, il se jeta lui-même sur la bascule.

Il entendit le déclic, il sentit un coup pareil à l'écroulement d'une montagne.

L'Univers cessa d'exister.

FIN



DERNIÈRES PUBLICATIONS

CLAUDE BERTON		
Au Coin d'un Bois	1 vol.	
PAUL BOSQ		
Désillusion	1 vol.	
FELICIEN CHAMPSAUR		
Sa Fleur	1 vol.	
J. ERNEST-CHARLES		
Praticiens politiques	1 vol.	
JULES CLARETIE		
La Vie à Paris, 1898	1 vol.	
LEON A. DAUDET		
Alphonse Daudet	1 vol.	
PASCAL FORTHUNY		
Les Étapes inquiètes	1 vol.	
YVES GUYOT		
L'Évolution politique et sociale de l'Espagne	1 vol.	
ERNEST LA JEUNESSE		
L'Holocauste	1 vol.	
LOUIS LEMAIRE		
Mademoiselle Chevreuil	1 vol.	
MAURICE MAETERLINCK		
La Sagesse et la Destinée	1 vol.	
FELIX MARTIN		
Le Japon vrai	1 vol.	
CATULLE MENDES		
Le Chercheur de Tares	1 vol.	
JEAN RICHEPIN		
La Bombarde	1 vol.	
LOUIS DE ROBERT		
L'Anneau	1 vol.	
EDOUARD ROD		
Le Ménage du Pasteur Naudie	1 vol.	
GEORGES RODENBACH		
Le Miroir du Ciel natal	1 vol.	
EDMOND ROSTAND		
Cyrano de Bergerac	1 vol.	
EMILE ZOLA		
Paris	1 vol.	

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT